LA PRESSE

100 ans de sport

MONTRÉAL, LE LUNDI 27 FÉVRIER 1984

Conception graphique : Gilles Dussault

LA PRESSE,
MONTRÉAL, LUNDI
27 FÉVRIER 1984

la presse 100 ans

PAUL DESMARAIS
président du conseil d'administration

ROGER D. LANDRY
président et éditeur

MICHEL ROY
éditeur adjoint

CLAUDE GRAVEL directeur de l'information
JEAN-GUY DUBUC éditorialiste en chef

LA PRESSE vous convie à un « festin de sport »

Cent ans de sports : c'est à ce festin que l'équipe des sports de LA PRESSE convie ses lecteurs aujourd'hui. Depuis le temps des quelques lignes que LA PRESSE consacrait aux sports en 1884 jusqu'au tabloïd qu'elle offre depuis plusieurs années déjà, se sont succédés des athlètes de toutes les disciplines. Certains sont passés à la légende, d'autres ont sombré dans l'oubli. Mais tous ont eu droit, au fil des ans, à la manchette ou à l'entrefilet.

LA PRESSE n'a pas traité que des grands athlètes au cours des 100 dernières années. Tous n'ont pas suscité autant d'intérêt chez nos lecteurs que les Louis Cyr, les Howie Morenz, les Johnny Gréco, les Jean-Pierre Roy, les Maurice Richard et les Sam Etcheverry. Une légion de « moins grands » ont également connu leur heure de gloire à une époque ou à une autre. C'est aussi de ces sportifs dont nous vous entretenons dans ce cahier.

Les styles d'écriture ont aussi changé avec le temps. Par exemple, au début du 20e siècle on pouvait lire dans votre journal : « *LA PRESSE est heureuse d'offrir ses félicitations les plus cordiales et les plus sincères à tous les joueurs du National qui ont pris part à la joute de samedi dernier, à Toronto, joute qui s'est terminée par l'écrasement des Tecumsehs sur leur propre terrain... Joueurs du National, vous avez fait votre devoir et tous les Canadiens-français qui ont les yeux sur vous vous en sont reconnaissants.* »

Il est difficile de croire que LA PRESSE publierait à la UNE, en 1984, pareil hommage aux porte-



couleurs du Canadien ou des Expos. C'est pourtant ce qu'elle avait fait, le 3 juillet 1911, deux jours après la victoire du National, une équipe de crosse.

Plus petit mais aussi grand !

Au début du siècle, les hommes forts, la raquette, le billard, le patin et les quilles faisaient volontiers la manchette du plus grand quotidien français d'Amérique. Je laisse le soin à mes collègues de vous rappeler les exploits des super-vedettes. Je veux brièvement parler des autres, de ceux qui ont réalisé de grandes marques mais qui, pour une raison ou une autre, ont pris le chemin des oubliettes. Les plus âgés d'entre vous ressasseront de bons souvenirs et les plus jeunes apprendront un peu d'histoire !

On a dit de Victor Delamarre (1888-1955) qu'il avait été le dernier des grands hommes forts canadiens-français. Il est né au Lac-Saint-Jean, au moment où Louis Cyr était déjà en pleine gloire. le jeune Delamarre rêvait d'affronter les hommes forts de l'époque, les Cabana, Dicaire et Barré. Il était doué d'une force herculéenne. Il a soulevé 309,5 livres d'une seule main, en 1914, et cet exploit fut reconnu record mondial, quelques années plus tard.

Un athlète fameux

Edouard (Newsy) Lalonde (1887-1970) est né à Cornwall, de parents canadiens-français. Il a été reporter et typographe à l'hebdomadaire *Freeholder*, de Cornwall, où il a reçu son surnom. Newsy a fait ses débuts dans le sport organisé dès l'âge de 16 ans, comme gardien de but à la crosse.

En 1950, on l'a proclamé le plus grand joueur de crosse du demi-siècle. Il a d'ailleurs été le seul athlète à gagner la coupe Minto — le trophée le plus prestigieux à la crosse — et la coupe Stanley dans l'uniforme du Canadien. Newsy a porté les couleurs du Tricolore pendant 10 ans et il a terminé premier marqueur de l'équipe en quatre occasions. Il était spectaculaire au jeu et on réclamait ses services partout au pays.

Un médaillé d'or

Les gagnants de médailles d'or aux Jeux olympiques ne sont pas trop nombreux chez les Canadiens. François Amyot (1904-1962) fut toutefois l'un d'entre eux. Il a été six fois champion canadien de canoë. Il a ensuite remporté la médaille d'or du 1000 m C-1, aux Jeux de Berlin. Amyot, originaire d'Ottawa, a été le seul médaillé d'or du Canada aux Jeux disputés devant Adolf Hitler. Dans 100 ans, le nom de Gaétan Boucher aura-t-il été oublié comme celui de François Amyot ?

L'histoire d'Édouard Fabre (1885-1939) est particulière. Orphelin à 8 ans, il fut placé dans une institution de Saint-Henri d'où il s'échappa. Il traversa le pont Victoria et trouva refuge à la réserve de Caughnawaga. Plus tard, il devint travailleur en construction. Son appétit était phénoménal.

Fabre a pris part à plus de 300 courses de toutes sortes. Il a représenté le Canada aux Jeux de Stockholm, en 1912. Il a remporté les honneurs du marathon de Boston en 1915, à sa cinquième participation. À l'âge de 45 ans, en 1930, Fabre a gagné un marathon de six jours en raquette entre Québec et Montréal. Qui se souvient d'Edouard Fabre?

Si les joueurs de hockey professionnel de toutes les époques ont connu la notoriété, les prédécesseurs des Pierre Harvey, Gaétan Boucher, Jacqueline Gareau, Marcel Jobin et autres ont souvent été oubliés malgré leurs exploits. L'occasion de faire revivre leur mémoire ou de les faire connaître était trop belle ! L'équipe des sports de LA PRESSE s'en est occupé en rédigeant ce cahier de collection pour commémorer 100 ans de sport.

PIERRE GOBEIL
adjoint au directeur
de l'information (sports)

Les équipes professionnelles montréalaises en quête de leaders

Nos trois équipes majeures présentent un trait commun assez particulier : toutes trois se sont mises en quête d'un leader, cette race d'homme plutôt spéciale qui pourrait les transporter jusqu'au but ultime, toujours le même, le championnat. Phénomène moderne, un peu discordant : plus l'industrie du sport éloigne la vedette de son public par les salaires faramineux qu'elle lui verse, plus les idoles manifestent la faiblesse, très humaine, de ne pouvoir exprimer leur talent que si elles sont mises quotidiennement au contact d'un surhomme.



ROBERT DUGUAY
chef de division (sports)

On est loin du Rocket, loin de Gaétan Boucher. Loin du sport par amour du sport, loin de la défaite ressentie comme un affront personnel.

Les Expos viennent de nous fournir le plus bel exemple en procurant aux Carter, Dawson, Rogers et autres stars grassement payées, le demi-dieu vieillissant qu'est Pete Rose. On l'a beaucoup dit, on va le constater tout le long de l'été, les Expos n'ont pas acquis Rose pour son coup de bâton ou sa défensive. La mission de Rose à Montréal consiste d'abord à faire déborder le stade. Il n'y arrivera qu'en faisant étalage, jour après jour (beau temps mauvais temps) de « détermination peu commune » et de « désir de vaincre », il lui faudra « manger et dormir baseball », provoquer l'enthousiasme parmi ses équipiers . Et tant mieux s'il lui reste assez de temps, de réflexes et de coordination pour cogner quelques coups sûrs...

Le Messie venu de l'est

Plus de Rocket non plus chez le Canadien. Pas très beau à voir sur la glace depuis que Lafleur est le seul à nous faire vibrer un peu, de moins en moins « grande famille unie », il a cherché son sauveur à l'Est. Avec Tretiak devant le filet, ont compris les amateurs, n'importe quoi peut arriver en séries éliminatoires...

Cette ouverture au monde fait plaisir à constater.

Les partisans sont confrontés entre la perspective de remettre l'avenir immédiat de l'équipe entre des mains étrangères et l'espoir toujours présent de voir le Canadien sauvé par un gars de la place. Si Serge Savard parvenait à repêcher Mario Lemieux et à faire revivre la tradition qui s'achève avec le déclin de Lafleur, l'honneur serait sauf, encore une fois.

L'honneur du Canadien...les hommes changent, les grands thèmes demeurent.

À suivre : les Concordes

La situation des Concordes est très particulière. Ils ne cherchent pas de leader, ils en ont un. Leur leader ne joue pas. Il bâtit.

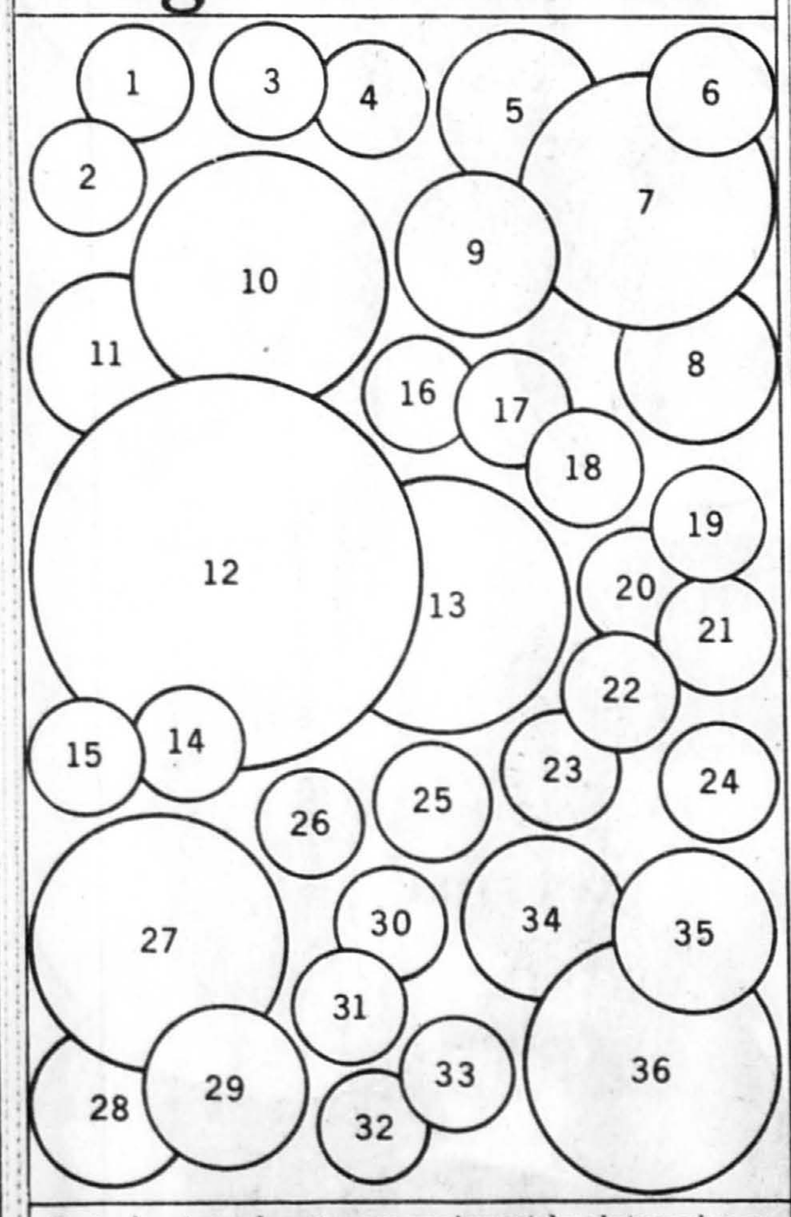
Joe Galat a subi tous les sarcasmes depuis qu'il a été appelé à renflouer une organisation que Nelson Skalbania avait coulée avec un bel enthousiasme.

Galat est sans doute l'entraîneur-chef le plus perdant de l'histoire du football à Montréal : sept victoires en deux ans ! Il est possible qu'il soit aussi le meilleur.

Pendant que son équipe subissait des râclées, il continuait à bûcher.

Il vient de se trouver un quart-arrière de talent en Turner Gill, l'aboutissement de longs mois d'efforts. L'acharnement qu'il a mis à construire le reste de l'équipe permet de prévoir que l'organisation montréalaise la plus proche d'un championnat, ça pourrait bien être la sienne.

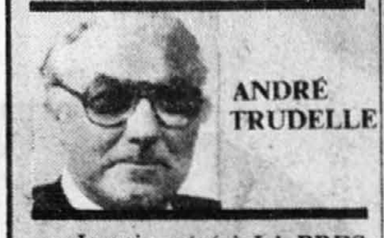
Page couverture



Toutes les photos de cette page proviennent des photographes ou de la photothèque de LA PRESSE, à l'exception de deux, celle de Maurice Richard, qui vient de la collection Roger Saint-Jean, et celle de Wayne Gretzky, que nous devons au pigiste Denis Brodeur. Les athlètes que nous vous proposons sont les suivants : 1 - Gaétan Boucher ; 2 - Barbara Ann Scott ; 3 - Nancy Greene ; 4 - Jean-Claude Killy ; 5 - Muhamed Ali ; 6 - Léo « Kid » Roy ; 7 - Le combat Leonard-Duran ; 8 - Jack Dempsey ; 9 - Rocky Marciano ; 10 - Wayne Gretzky ; 11 - Howie Morenz ; 12 - Maurice Richard, félicité par Sugar Jim Henry ; 13 - Guy Lafleur ; 14 - Vladislav Tretiak ; 15 - Jacques Plante ; 16 - Mark Spitz ; 17 - Vasili Alexeiev ; 18 - Olga Korbut ; 19 - Jesse Owens ; 20 - Percy Williams ; 21 - Greg Joy ; 22 - Bob Beamon ; 23 - Gérard Côté ; 24 - Bjorn Borg ; 25 - Gilles Villeneuve ; 26 - Jack Nicklaus ; 27 - Warren Moon ; 28 - Hal Patterson ; 29 - Roger Staubach ; 30 - Étienne Desmarteau ; 31 - Louis Cyr ; 32 - Jacques Anquetil ; 33 - Torchy Peden ; 34 - Babe Ruth ; 35 - Jackie Robinson ; 36 - Andre Dawson.

Pour l'amour du métier et $10 par semaine...

S'il est un homme qui soit à même de parler de l'évolution du journalisme sportif au Québec, c'est bien Marcel Desjardins, longtemps directeur des pages sportives de LA PRESSE, et associé au journal de 1925 à 1975.



ANDRÉ TRUDELLE

« Je suis entré à LA PRESSE en janvier 1925, rappelle M. Desjardins. J'avais 16 ans. Oswald Mayrand était alors responsable de la rédaction. On prenait généralement des vétérans du métier qui avaient travaillé à *La Patrie*, au *Soleil* ou ailleurs. On m'a d'abord demandé si j'aimais le sport et on m'a engagé. »

LA PRESSE accordait alors une page et demie aux sports. Mais Marcel, qui partageait la préparation de cette page et demie avec Albert Laberge, ne s'occupait pas uniquement de sport.

« À l'époque, et pendant plusieurs années, LA PRESSE publiait des comptes rendus de funérailles. J'étais aussi appelé à couvrir des pique-niques et aussi, tenez-vous bien, des retraites fermées! »

$10 par semaine

« Nous devions être au bureau à 7 h le matin et nous ne quittions qu'à 16 h, après l'édition *finale*. Il nous arrivait de couvrir un événement en soirée, et même le samedi, alors que LA PRESSE ne publiait pas le lendemain. Nous étions de véritables esclaves. Il n'y avait pas de vie sociale.

Et combien gagniez-vous?

« Vous n'allez pas l'écrire? s'enquiert M. Desjardins. Je gagnais alors $10 par semaine. »

Marcel Desjardins explique qu'à l'époque le hockey était déjà très populaire. Mais pas seulement le Canadien ou les Maroons, mais aussi quelques ligues semi-professionnelles, telle la ligue des Banques. « Nous recevions de 30 à 40 lettres par jour en provenance de petites équipes de Montréal et de la banlieue. L'équipe de Saint-Eustache lançait, par l'entremise de LA PRESSE, un défi à une formation de Sainte-Dorothée, une autre était à la recherche d'adversaires, une troisième commentait ses succès. Je faisais beaucoup de traduction de textes de la CP ou de l'AP ou de la UPI. Nous recevions presque tous les communiqués de presse en anglais, même des institutions francophones, parce que les journaux anglais jetaient systématiquement au panier les communiqués reçus en français, faute de personnel pour les adapter. »

Sports à la mode

Outre le hockey et le baseball, la raquette tenait, l'hiver, à cause de son congrès annuel, de ses parades d'églises, une place importante dans les pages de sport. La boxe et la lutte étaient aussi populaires.

Mais les journaux n'avaient pas — sauf LA PRESSE — plus d'un chroniqueur de sport. Il y avait Xiste Narbonne au *Devoir*, rappelle Desjardins, Horace Lavigne à *La Patrie*, Lloyd McGowan au *Star*, Elmer Ferguson au *Herald*. « Nous avions, par contre, des collaborateurs spéciaux à l'occasion, souligne Desjardins. Je me souviens très bien de Marcel Rainville, qui, pendant l'été, s'occupait de la rubrique du tennis. » Charles Mayer a fait ses débuts comme chroniqueur municipal avant de passer aux pages de sport du *Petit Journal*.

Puis, LA PRESSE a fait appel à d'autres journalistes de sport et, en 1950, Marcel Desjardins, promu directeur de sa section en 1933, pouvait compter sur quatre collaborateurs: Armand Richer, Gérard Champagne, Paul-Émile Prince et Pierre Proulx. Fait à signaler, pendant longtemps, la salle de rédaction ne considérait pas les gens du sport tels de véritables journalistes. « Le sport était toléré, dit Desjardins. À LA PRESSE, nous occupions un petit local complètement séparé du reste de la salle, dans le vieil édifice de la rue St-Jacques. Et il fallait se battre pour l'espace. »

Pendant longtemps, les membres de la section sportive de LA PRESSE ne signaient pas leurs articles. Ce n'est qu'avec l'avènement du syndicat, vers 1955, que les gars du sport ont commencé à signer. « Il n'était pas question non plus de donner son opinion. « Rapportez les faits », nous dictait le directeur de l'information. « Si une opinion doit être donnée, elle le sera dans la page éditoriale. » Marcel Desjardins a quand même réussi à innover, à son époque. Il avait lancé une rubrique intitulée « Ici et là » où lui-même et ses collaborateurs présentaient des analyses, racontaient des anecdotes, plongeaient le lecteur dans la coulisse.

Marcel Desjardins situe à l'arrivée des Royaux à Montréal le début des voyages des chroniqueurs de sport à l'extérieur. « Mais il ne serait pas venu à l'idée des dirigeants du journal d'assumer les frais de déplacement », souligne-t-il.

Pendant près de 30 ans, les chroniqueurs de sport étaient les invités des équipes professionnelles. Comment critiquer un instructeur qui, encore au début des années 1960, remettait $10 par jour au représentant de tel ou tel journal qui accompagnait l'équipe? Et cette dernière payait, en plus, l'hôtel et les déplacements!

« La presse électronique a poussé la presse écrite à modifier son style, constate Marcel Desjardins. La nouvelle est si vite périmée que le scribe doit exploiter d'autres angles.

« Il ne peut pas se contenter de décrire un but que tous les sportifs ont vu à la télévision et revu deux ou trois fois en reprises et au ralenti. Il faut de l'« inside ». Des opinions. Des critiques. »

Mais Marcel ne regrette pas pour autant d'avoir appartenu à sa génération. Il a souvent servi de confident ou de conseiller aux athlètes et aux promoteurs. Il a aussi contribué à la formation de plusieurs chroniqueurs de sport, auquel il continue de s'intéresser, à 75 ans.

100 ans de sport: un cahier qui ne se veut pas exhaustif

Lorsqu'on a décidé de consacrer un des cahiers thématiques du centenaire de LA PRESSE au *merveilleux monde du sport*, comme on dit, il a fallu choisir le plus sagement possible lesquels des sports seraient privilégiés dans ce cahier, et quel traitement on devrait en faire. Il aurait été téméraire de tenter de résumer les cent ans d'histoire de chacune des disciplines sportives pratiquées au pays.

Un tel cahier ne devait pas, dans notre esprit, chercher à rivaliser avec les encyclopédies consacrées à tel ou tel sport, et rédigées sur une longue période de temps par des équipes de recherchistes. C'eût été prétentieux et utopique. Nous avons donc choisi d'offrir à nos lecteurs ce qu'ils ne trouvent généralement pas dans ces encyclopédies à caractère plus universel, soit l'évolution des principales disciplines sportives dans notre coin de pays. Et malgré le choix de cet objectif relativement plus limité, plusieurs rédacteurs n'ont pu s'empêcher d'écrire des textes parfois très longs... Cela prouve que nous avons quand même fait le bon choix, celui de rester autant que possible sur la scène montréalaise.

Et parler de quels sports? Question autrement plus difficile! Nous avons consacré plus d'espace aux sports les plus populaires, et un peu moins à ceux qui n'ont pas autant la faveur des Montréalais. Sans doute s'en trouvera-t-il pour regretter l'insuffisance des informations relatives à tel ou tel sport en particulier, voire le fait que certains sont carrément passés sous silence : nous nous en excusons d'avance auprès de ces amateurs. Le nombre de pages de ce cahier ne nous permet pas de nous étendre davantage.

Un mot enfin au sujet des Jeux olympiques de 1976. Comme la présentation des Jeux s'est avérée un des plus grands moments de l'histoire de Montréal, nous avons déjà consacré à l'événement amplement d'espace dans le tout premier cahier, le 20 octobre dernier. Nous y revenons aujourd'hui, mais d'une façon plus sommaire, et dans le cadre plus général d'un texte consacré à l'olympisme.

Le troisième cahier thématique sera publié le 16 avril et il sera consacré aux inventions.

Bonne lecture!

GUY PINARD
coordonnateur

la presse 100 ans

100 ans de sport

Coordination:
GUY PINARD

Graphisme:
ROLAND FORGET,
GILLES DUSSAULT
et PIERRE-PAUL
LAFERRIÈRE

Mise en page:
PIERRE-PAUL GAGNÉ,
GUY GRANGER et
PIERRE TERROUX

Photothèque:
GÉRARD MONETTE

Recherche:
GEORGES WENTSER

Le hockey

LA PRESSE EN FAIT ÉTAT DÈS 1885

Montréal, berceau mondial du hockey

LA PRESSE a parlé de hockey dès 1885, à sa deuxième année d'existence. Le sport qui deviendra une passion pour les Canadiens est alors à l'état embryonnaire. On ne distingue pas encore très bien entre la crosse, le bandy et d'autres versions d'un jeu hivernal qui se joue toujours avec une balle.

La première partie de hockey dont il a été publiquement question, a été jouée à Montréal entre étudiants de l'université McGill, au Victoria Skating rink, ce qui fait dire à l'historien Donald Guay que Montréal est le berceau mondial du hockey.



RONALD KING

Les premiers moments de ce jeu nouveau sont marqués par la violence, les joueurs provenant surtout de la crosse et du football, ainsi que par des guerres entre ligues et associations. Pour Donald Guay, rien de ce que nous voyons aujourd'hui n'est vraiment neuf.

À cette époque, les Canadiens français sont très peu intéressés par le hockey : ils ne comptent que pour 1 p. cent des joueurs des ligues existant en 1892. Cette même année, lord Stanley, le gouverneur général du Canada, fit don d'une coupe pour le championnat du Dominion. À cette époque, LA PRESSE déplore déjà le manque de place faite aux joueurs francophones.

La violence se propage toujours. La ville de Québec est dotée d'une première équipe en 1894 et quelques années plus tard, des hockeyeurs prétendent que leur vie est en danger lorsqu'ils se rendent dans la vieille capitale pour y affronter les Bulldogs ! En 1901, à Québec, une bagarre générale éclate, et l'on va jusqu'aux coups de couteau ! .

En 1902, le Montreal Hockey Club remporte la coupe Stanley à Winnipeg et 30 000 personnes accueillent les champions à leur descente du train. Le journaliste de LA PRESSE compare l'événement au retour des athlètes grecs des Jeux olympiques.

La ligue Nationale sera fondée en 1917 après de longues querelles administratives qui ne sont pas sans rappeler les affrontements récents entre l'AMH et la LNH. Les équipes jouent alors 22 matches et changent constamment de villes, de patinoire et de dirigeants.

En 1924, la ligue s'ouvre sur les États-Unis avec l'admission des Bruins de Boston. Deux ans plus tard, on retrouve les Black Hawks de Chicago, les Rangers de New York, les Cougars de Détroit, les Maple Leafs de Toronto, le Canadien de Montréal, les Maroons de Montréal, les Sénateurs d'Ottawa, les Americans de New York et les Pirates de Pittsburgh. Les équipes de Boston, New York, Détroit, Chicago, Montréal et Toronto vont survivre jusqu'à nos jours.

En 1967, six équipes américaines se joignent à la LNH : Philadelphie, Los Angeles, Minnesota, Californie, St.Louis et Pittsburgh. C'est la plus grande « expansion » de l'histoire du hockey professionnel nord-américain.



Photo Roger St-Jean, LA PRESSE

« Pas encore une fois ! », semble se dire le gardien Sugar Jim Henry, alors qu'il est déjoué par le tir précis de Maurice Richard. Cela se passait le 9 avril 1953...

La LNH poursuivra sa croissance et d'autres clubs connaîtront des existences brèves. En 1979, après de longues délibérations, elle accepte de se fusionner avec une ligue rivale, l'Association Mondiale de hockey.

Les champions du hockey professionel nord-américain ont longtemps été considérés comme les meilleurs au monde. Mais en 1972, avec la première série Canada-URSS, on ne sait plus. Le Canada remporte le « Série du Siècle » grâce à un but de Paul Henderson dans les dernières secondes du dernier match. La Canada a gagné le pari après sept matches serrés, avec quatre victoires, trois défaites et un match nul, mais la victoire a mauvais goût. Venus « pour apprendre », les Soviétiques nous ont appris que la suprématie canadienne tirait à sa fin.

Un grand club : le Canadien

Le club de hockey Canadien est certainement le plus beau joyau du hockey professionnel. Fondé en 1909, soit huit années avant l'apparition de la LNH, il aura remporté la coupe Stanley 20 fois et acquis une réputation qui en fait l'un des grandes clubs sportifs de toutes les disciplines et de toutes les parties du monde.

Au Québec, les vedettes du Canadien sont souvent été des héros nationaux. Après la première guerre mondiale, le Canadien remporte sa première coupe Stanley avec des leaders comme Jean-Baptiste « Jack » Laviolette, Edouard « Newsie » Lalonde et Didier « Pit » Pitre. Le gérant, entraîneur et propriétaire de l'équipe est alors Léo Dandurand, l'homme dont on dit qu'il a lancé le sport professionnel à Montréal. Dandurand fut aussi l'un des premiers propriétaires des Alouettes de la ligue Canadienne de football en 1945.

Au cours des années 1920, le Canadien bâtit un autre grande équipe autour de George Vézina, un gardien originaire de Chicoutimi qui écrit des poèmes, et de Howie Morenz, surnommé l' « éclair de Stratford ». L'entraîneur est alors Cecil Hart et le Canadien remporte la coupe Stanley en 1930 et en 1931.

Les funérailles de Morenz

En 1937, la mort de Howie Morenz annonce une autre période de reconstruction pour le Canadien. LA PRESSE consacre une page entière à la disparition d'un des premiers « grands » du Forum. L'article principal ne ménage pas les superlatifs et ajoute même un curieux diagnostic.

« Howie Morenz, le plus extraordinaire joueur de hockey de tous les temps, est perdu à jamais au monde sportif. Le joueur dont la vitesse vertigineuse a émerveillé les amateurs durant les quinze années de sa carrière est mort hier soir à l'hôpital. Une crise cardiaque, causée par une dépression nerveuse, l'a frappé en pleine convalescence des suites d'une double fracture de la jambe droite ».

Le 11 mars 1937, 12 000 personnes assistent aux funérailles de Morenz au Forum et il faudra attendre quelques années avant de ramener la coupe Stanley à Montréal.

En 1940, Hector « Toe » Blake, rejeté par les Maple Leafs de Toronto, s'amène à Montréal et les nouveaux dirigeants de l'équipe, le gérant Tommy Gorman et l'entraîneur Dick Irvin, bâtissent autour de l'ailier Blake, du gardien Bill Durnan et du défenseur Emile « Butch » Bouchard. En 1943, Blake forme avec Elmer Lach et la recrue Maurice Richard un trio que l'on surnommera la « Punch Line ». Cette saison 1943-44 laisse présager de belles années pour les partisans du Canadien. Le 23 mars 1944, Maurice Richard marque les cinq buts dans une victoire de 5-1 sur les Maple Leafs de Toronto. Dans LA PRESSE du lendemain, le « Rocket » rend hommage à deux de ses anciens entraîneurs, Paul Stuart et Arthur Therrien.

Le Canadien remportera la coupe Stanley en 1944 et en 1946, mais les plus beaux moments restent à venir.

En 1946, Frank Selke fils devient directeur-gérant du Canadien et met sur pied un système de dépistage qui amènera dans l'équipe Dickie Moore, Bernard Geoffrion et Jacques Plante. Selke réussit un grand coup en embauchant Jean Béliveau, un grand joueur de centre qui fait le bonheur des partisans des As de Québec. À son quatrième match avec le Canadien, Béliveau marque trois buts contre les Rangers de New York.

Le Canadien remporte une autre coupe Stanley en 1953, mais c'est deux années plus tard, avec Toe Blake comme entraîneur qu'on assistera à un exploit toujours unique dans la NHL.

La saison 1954-55 prouve l'incroyable popularité du «Rocket». Suspendu par le président Campbell, Richard se retrouve à l'origine d'une émeute qui déborde rapidement l'intérieur du Forum.

En 1955-56, Maurice Richard est devenu l'un des marqueurs les plus spectaculaires du hockey. Autour de lui évoluent de nombreux joueurs-étoiles, Harvey, Plante, Béliveau, Geoffrion, Moore et autres. Le Canadien remporte la coupe Stanley et répétera l'exploit au cours des quatre saisons suivantes.

En 1960, Maurice Richard, l'idole de tout un peuple, se retire du hockey et le Canadien embauche un nouveau directeur-gérant, Sam Pollock.

Le jeune Henri poursuivra toutefois la tradition gagnante des Richard et du Canadien. Avec Henri comme capitaine, le Canadien ajoute trois championnats à son palmarès en 1965, 1966 et 1968.

En 1968, Toe Blake prend sa retraite et cède sa place à Claude Ruel. Ce dernier a du mal à contrôler ses joueurs mais il parvient tout de même à conserver la coupe à l'issue de la saison 1968-69.

Ruel est remplacé par Al McNeil au début de la saison 1970-71 après une année d'échecs. Le Canadien est négligé lorsque débutent les séries éliminatoires mais McNeil prend un risque en lançant dans la mêlée un gardien recrue, Ken Dryden. Celui-ci devient une vedette dès son premier match et il permettra au Canadien, après 20 parties impeccables, de surprendre les Bruins de Boston et de ravir la coupe.

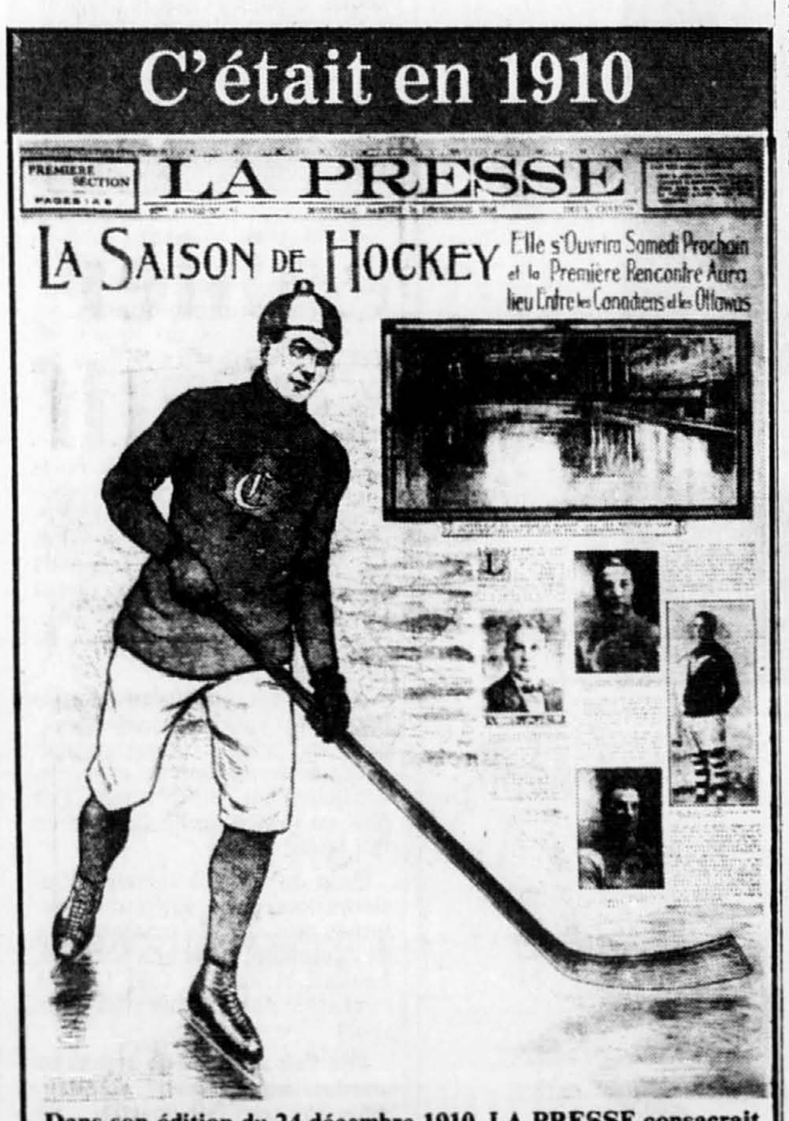
En 1972-73, Scotty Bowman, des Blues de St.Louis, remplace McNeil derrière le banc du Canadien et remporte la coupe Stanley à sa première saison. Bowman laisse alors sur le banc un autre joueur étoile de la région de Québec, Guy Lafleur. Après trois saisons décevantes, Lafleur éclate en 1974-75 avec 53 buts.

Il sera champion compteur de la LNH au cours des trois saisons suivantes et le Canadien remportera la coupe Stanley quatre fois d'affilée, soit en 1976, 77, 78 et 79.

Le dernier championnat du Canadien, en 1979, est toutefois marqué par deux faits importants. Il a terminé deuxième au classement général de la saison régulière derrière une jeune équipe talentueuse, les Islanders de New York. Scotty Bowman, à qui l'on refuse le poste de directeur-gérant, quitte le club en claquant la porte et se joint au Sabres de Buffalo.

Il est remplacé à Montréal par Irving Grundman qui cédera sa place, après trois années d'échecs, à Serge Savard, l'un des grands défenseurs de l'histoire du club.

C'était en 1910



Dans son édition du 24 décembre 1910, LA PRESSE consacrait sa première page à l'ouverture de la saison de hockey.

LES SPORTIFS AURONT TOUJOURS LE COEUR À L'AVENTURE.



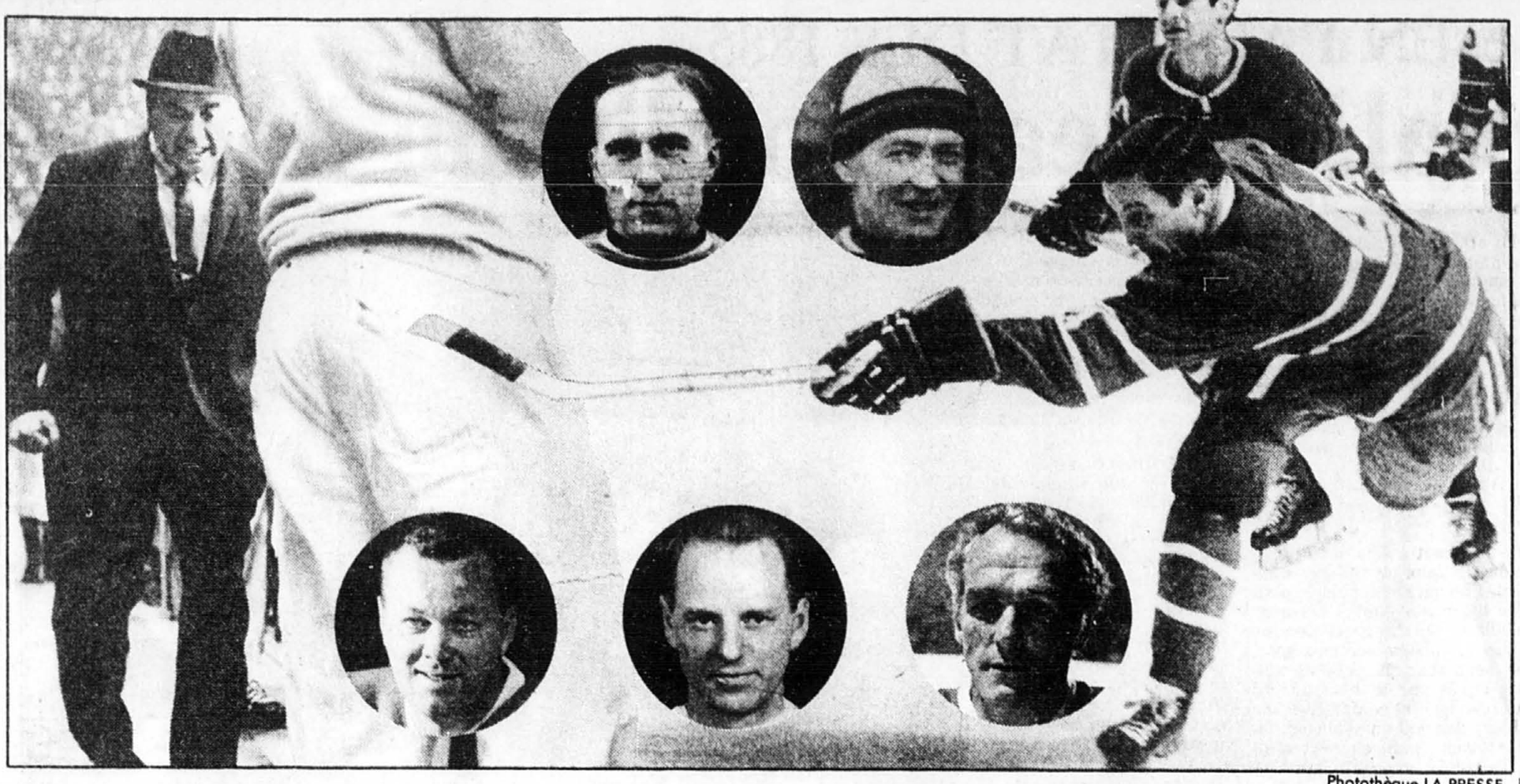
Pour apprécier pleinement le vrai goût du genièvre de Kuyper on le boit avec de la glace et de l'eau, ou nature, bien froid.

de Kuyper

Pour sortir des sentiers battus.

Aussi disponible dans le Maine, au Vermont et au New-Hampshire.

Le hockey



Photothèque LA PRESSE

Le Canadien, une équipe légendaire

Entre la démarche agacée de l'entraîneur (et ex-joueur étoile de l'équipe) Toe Blake, qui ne pouvait tolérer la défaite, et le centre Jean Béliveau, flanqué de Robert Rousseau, on peut apercevoir quelques-uns des plus grands joueurs de l'histoire du Tricolore: Howie Morenz, le premier de la lignée des super-vedettes, Georges Vézina, qui a laissé son nom au trophée remis au meilleur gardien de but, le défenseur Doug Harvey, et les attaquants Aurèle Joliat et Henri Richard, symboles de deux époques totalement différentes.

HOWIE MORENZ A ETE LE HEROS DE LA MEMORABLE RENCONTRE D'HIER SOIR

L'incomparable centre du Canadien a compté les deux points de son club et a donné une sensationnelle exhibition. — Armand Mondou se distingue aussi. — Accident à Arbour. — Les arbitres infligent un total de 25 punitions. — Amende de $200 pour le gérant du Chicago.

UNE PARTIE DE 112 MINUTES

Le Canadien a gagné sa série avec le Club Chicago.

Le Bleu Blanc Rouge a triomphé de ses redoutables adversaires par le score de 3 à 2.

Howie Morenz, l'imcomparable centre du Bleu Blanc Rouge, le plus grand joueur qui soit aujourd'hui, a donné la victoire à son club en comptant les deux points du Canadien. Il a enregistré le premier dans la deuxième période, puis il a compté le point décisif sur une passe de Mondou dans la période finale.

La partie entre le Canadien et le Chicago disputée devant une foule de 13,000 personnes a duré près de 112 minutes, soit exactement 111 minutes et 43 secondes. C'est là la plus longue partie dont il soit fait mention dans le hockey.

La lutte a été la plus serrée et la plus acharnée vue depuis longtemps au Forum et le résultat a été incertain jusqu'à la dernière seconde.

Le Canadien a eu l'avantage du jeu dans les trois périodes régulières, et a été à l'attaque la plus grande partie du temps. Gardiner a cependant été très solide dans les buts du Chicago et a écarté une foule de coups qui paraissaient des points certains.

Malgré qu'il fut très agressif, le Canadien a cependant manqué nombre de chances par suite de passes manquées devant les buts, ou impuissance à saisir le "rebound".

Morenz a été le grand héros de la partie. Il a compté les deux points de son club et c'est justice, car c'est lui qui a fait le plus gros travail de la soirée. Il a été tout le temps fort en évidence. Il a fait d'innombrables courses et a tiré une foule de coups dangereux vers les buts. Son ardeur et son énergie ont stimulé ses camarades. Morenz a été de beaucoup le plus brillant joueur sur la glace hier soir.

La foule connait sûrement la valeur des joueurs et, dans les périodes supplémentaires, elle a réclamé à grands cris Armand Mondou. Lorsqu'il a enfin paru sur la glace, elle lui a fait une enthousiaste ovation. Mondou a justifié la confiance placée en lui et a récompensé ses partisans de leurs acclamations en aidant Morenz à compter le point décisif. Les deux hommes firent un élan superbe et près des buts, Mondou passa à Morenz qui tira avec adresse et logea la rondelle dans le filet du Chicago terminant la plus longue partie de hockey jouée au Canada.

Georges Mantha a aussi combattu avec énergie et s'est fort distingué. Albert Leduc a fait nombre de courses à sensation. Lépine a fait un gros travail; il a fait une foule de courses et a tiré nombre de coups bien dirigés, mais son "poke check" n'a pas été en évidence comme à l'ordinaire. Wildor Larochelle, le héros de la partie de dimanche dernier à Chicago, a tenté l'impossible pour répéter son exploit hier soir, mais sans succès. Il a tout de même fait un gros travail. McCaffrey a fait plusieurs élans qui ont mis la citadelle du Chicago en danger. Aurèle Joliat n'a pas brillé comme d'habitude.

Le Chicago a combattu avec acharnement. Lorsqu'il est entré sur la glace, le Canadien avait une avance d'un point sur lui. Autrement dit, la partie a commencé avec un score de 1 à 0 en faveur du Canadien. Le Chicago égala toutefois les chances une minute et demie après le commencement des hostilités. Arbour, l'un des plus brillants et des plus effectifs joueurs du Chicago déjoua Mantha et Hainsworth et logea la rondelle dans le filet. A partir de ce moment, ce fut une lutte à outrance, une lutte dure et acharnée. Somers logea la rondelle dans le filet de Hainsworth vers le milieu de la première période, mais l'arbitre Cy Denneny refusa de reconnaitre le point.

Dans la deuxième période, Morenz qui avait été tout le temps en évidence, compta pour le Canadien, mettant son club en avant. Quelques minutes plus tard, Miller logea le disque dans les buts du Canadien sur une passe de Cook, égalant les chances.

La lutte reprit plus ardente, plus dure et plus furieuse que jamais. La troisième période se termina avec un score total de 2 à 2. L'on joua sans résultat une période supplémentaire de 10 minutes. La lutte décisive, la lutte à mort, s'engagea ensuite. Elle se termina au but de 112 minutes, passé minuit, par le point de Morenz qui donna la partie au Canadien.

La joute a été marquée par un grave accident. Dans la période supplémentaire, Morenz arrivant en cyclone, heurta Arbour avec le bout de son bâton, le mettant hors de combat. Les camarades d'Arbour durent le transporter dans leurs bras hors de la glace. Morenz reçut une punition mineure.

Pit Lépine du Canadien fut blessé dans la même période. Il s'affaisa sur la glace après une collison avec Somers. Ses camarades durent l'aider à sortir de la glace, car il était blessé au genou et ne pouvait se porter sur une jambe. On pouvait croire qu'il était gravement blessé.

(C'est le 27 mars 1930 que fut publié cet article relatant les exploits de Howie Morenz.)

Entre télé et sport, c'est un mariage de raison

Petit samedi soir de février sans prétention au Forum. Le compte est de 0-0 entre le Canadien et les Sabres. Bobby Smith écope d'un *deux minutes*.

L'arbitre, qu'un « bzzzzz » greffé à son chandail relie au réalisateur de *La Soirée du hockey*, reçoit son « cue » : au prochain arrêt du jeu, on prend le temps de passer un « spot » : « Plus ça va, plus y en a, du monde qui demande la vraie bière... » « Bzzzzz ! » Le match peut reprendre. Les joueurs ont eu quelques secondes pour souffler et le téléspectateur, lui, a pu refaire ses provisions.



PAUL ROY

Yvon Giguère, directeur des sports à la radio et à la télévision de Radio-Canada : « Entre télé et sport, dit-il, c'est un mariage. Qui aide l'autre ? La télé, avec les droits qu'elle paie, fait les clubs riches... et les clubs riches achètent des Pete Rose. »

Pas nécessairement un mariage d'amour mais, semble-t-il, un bon mariage de raison. Un mariage qui nécessite tout de même des compromis. « Il va arriver, explique M. Giguère, que l'on demande à un club sportif de jouer un match l'après-midi plutôt que le soir, si on a une bonne raison de le faire. » La demande peut aussi venir du club.

Mais ça n'a pas toujours été comme ça. Gérald Renaud, qui fut le premier à réaliser des émissions de sport, aux tout débuts de la télévision à Radio Canada, en 1952, se souvient de négociations ardues avec les dirigeants d'équipes sportives.

« On était considérés comme des intrus, relate-t-il, et ce n'était pas facile de négocier nos positions de caméras. Ils avaient peur que la télévision fasse baisser leurs assistances. » Il faut savoir qu'à ce moment-là, il y avait en tout et pour tout 800 téléviseurs à Montréal !

M. Renaud, qui est aujourd'hui réalisateur à l'émission *Le Point*, se rappelle qu'il n'y avait qu'un commanditaire à *La Soirée du hockey*, les premières années. C'était *Esso*. « Les interruptions, en 1952, il n'y en avait pas. On passait juste une petite annonce discrète de 12 secondes en surimpression. »

Les premiers sports qui furent présentés à la télévision furent le baseball (des Royaux), le football et le hockey. La lutte et les quilles ne tardèrent toutefois pas à venir occuper leur temps d'antenne.

« Le mercredi, se rappelle Yvon Giguère, tout s'arrêtait pour *Les Plouffe* et la lutte. Moi-même, je faisais partie d'une chorale et on a dû arrêter parce que les gens ne venaient plus aux répétitions du mercredi ! »

Mais ce n'était pas exactement la télévision d'aujourd'hui. Henri Parizeau, un autre réalisateur sportif de la première heure, à Radio-Canada, relate : « Au hockey, les invités sautaient dans un taxi entre deux périodes et fonçaient vers Radio-Canada pour y être interviewés. » C'était dans le même vieil édifice de la rue Dorchester que se réunissait la *Ligue du vieux poêle*.

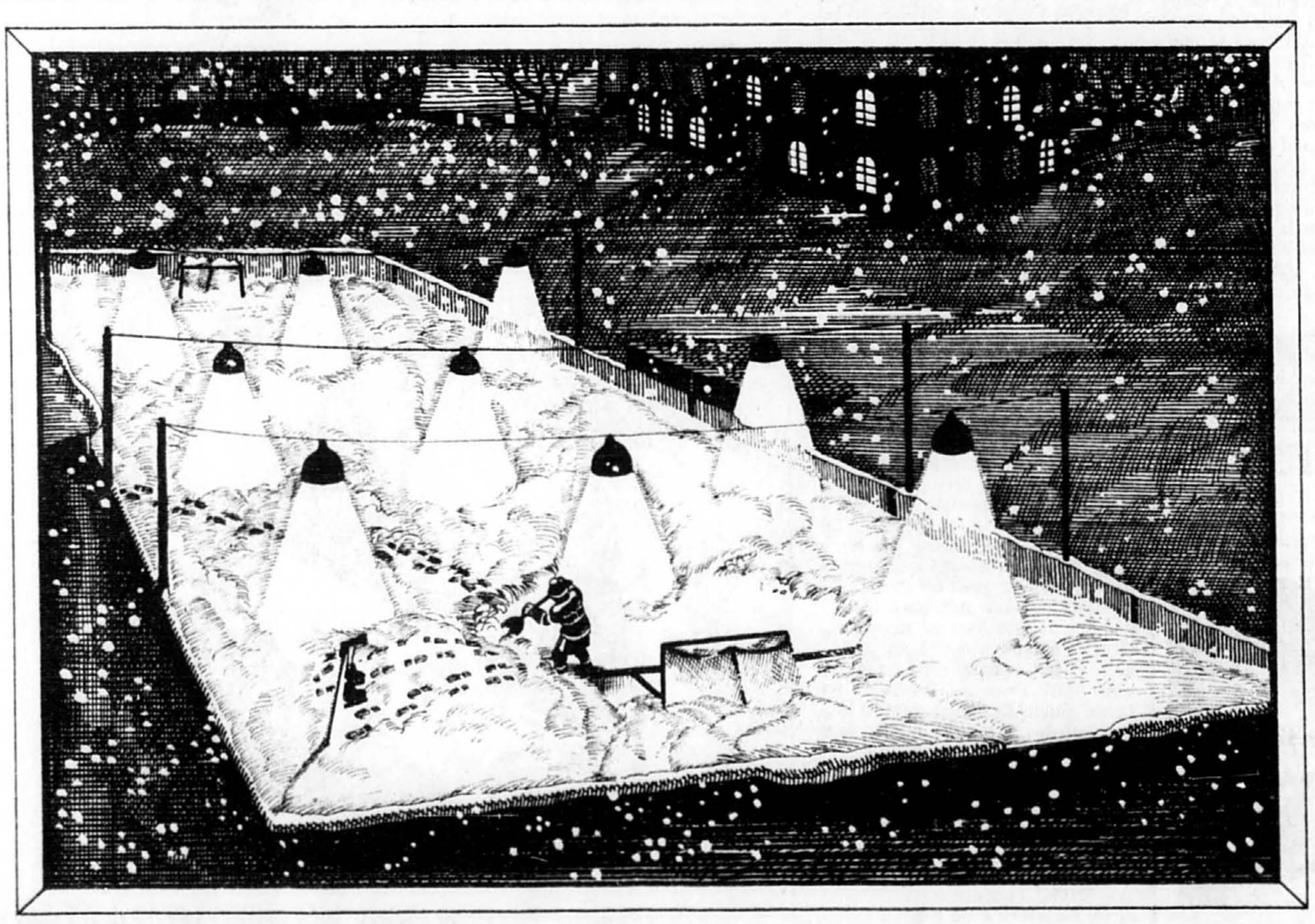
« Tout était transmis par lignes terrestres ou par câbles souterrains, relate Yvon Giguère. On était vraiment limités. Au Jeux olympiques de Rome, en 1960, on n'avait fait que de la radio. En 1964, à Tokyo, on envoyait nos émissions par avion... »

Selon lui, « le grand fait marquant dans le sport fut l'avènement des satellites, qui ont enlevé toutes frontières ». Ce sont ces mêmes satellites qui nous ont permis d'assister en direct aux prouesses de Gaétan Boucher, récemment, aux Jeux de Sarajevo.

Autre fait marquant selon le patron des sports à Radio Canada : les rubans magnétoscopiques qui permettent les reprises. « Aujourd'hui, dit-il, on ne fait plus un match de hockey, on en fait trois ! »

Trop de sport à la télé? Plusieurs le croient. Surtout à certaines périodes du printemps et de l'automne, alors que baseball, football et hockey font faire à certains des indigestions de sport.

« Ça fait des fins de semaines lourdes, admet Yvon Giguère, mais pas pour les sportifs... on est des costauds ! »



BLEU • BLANC • ROUGE

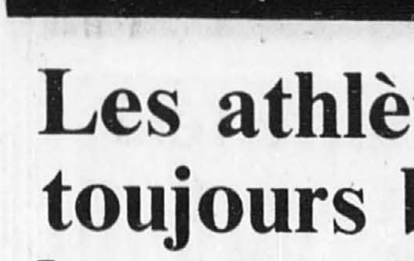
Quand j'étais p'tit dans mon quartier
après l'école on jouait au hockey...

Le Canadien, c'est une partie de nous.

LE CANADIEN

Les Jeux olympiques d'hiver

Les athlètes canadiens ont toujours brillé davantage lors des Jeux d'hiver



RÉJEAN TREMBLAY

L'histoire canadienne des Jeux olympiques d'hiver a connu sa plus grande explosion de joie à Sarajevo. C'est dans cette charmante ville de la Bosnie-Herzégovine que Gaétan Boucher, un patineur de vitesse de Saint-Hubert en banlieue de Montréal, est devenu l'athlète canadien le plus médaillé de l'histoire des compétitions olympiques individuelles.

Après une première médaille d'argent à Lake Placid, derrière Eric Heiden, Boucher devait devenir le héros des Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo en raflant une médaille de bronze sur 500 m et deux médailles d'or sur 1000 et 1500 m.

Boucher devenait un héros presque instantané, tant au Québec qu'au Canada, et son nom allait retrouver d'autres noms prestigieux ancrés dans la mémoire de tous les Canadiens depuis des années. Barbara Ann Scott, Nancy Greene, Kathy Kreiner et plusieurs autres qui ont brillé aux Jeux d'hiver, en portant les couleurs du Canada.

Mais Gaétan Boucher les a surpassés, d'abord en participant à trois olympiades, ensuite en méritant des médailles en deux occasions, en 1980 à Lake Placid et ensuite à Sarajevo en 1984, et finalement en gagnant trois médailles, dont deux en or au cours des mêmes Jeux.

De plus, Boucher avait prédit une semaine avant les compétitions qu'il viendrait arracher l'or au 1000 m. Il avait tellement confiance dans ses moyens, qu'il avait osé soutenir «qu'il ne serait pas particulièrement fier» d'une médaille d'argent.

Le Canada est un pays de neige et de glace. Voltaire l'a dit, le Canada, c'est quelques arpents de neige.

Nos athlètes ont toujours brillé davantage lors des Jeux d'hiver. La compétition y est moins forte et il nous semble que les sports de neige nous soient beaucoup plus familiers.

Une vieille gloire en hockey

Les 1ers Jeux d'hiver eurent lieu à Chamonix, en France. Il s'agissait d'abord d'un festival de sports d'hiver qui devait être présenté l'hiver précédant les Jeux olympiques.

On reconnut à Chamonix le titre de 1ers Jeux olympiques d'hiver de l'histoire et depuis, le petit frère blanc n'a jamais cessé de grandir et de s'imposer comme un des grands événements sportifs mondiaux. Et les $309 millions payés par le réseau ABC pour téléviser les compétitions de Calgary donnent une idée de l'intérêt suscité par ces Jeux d'hiver.

Lors des premiers jeux, le Canada était toujours assuré d'au moins une médaille d'or. Le pays était le berceau et le royaume du hockey sur glace et les équipes d'amateurs qu'on a envoyées à Chamonix, à St-Moritz, en Suisse, à Lake Placid, en 1932, remportèrent la médaille d'or.

En 1936, les derniers Jeux d'hiver avant que la folie démentielle des nazis d'Hitler n'embrase le monde, le Canada perdait l'or et devait se contenter de la médaille d'argent.

Le bon sens revenu de par le monde, on retournait à St-Moritz pour les Jeux de 1948, et dirigés par Frank Boucher comme entraineur, nos hockeyeurs renouaient avec l'or. Cette année-là, Barbara Ann Scott remportait la médaille d'or en patinage artistique et 36 ans plus tard, deux générations de Canadiens se souviennent encore de son nom.

En 1952 à Oslo, l'or toujours au hockey pour le Canada. Mais ce sera la toute dernière pour le hockey canadien.

En 1956, l'ours soviétique sort de sa cache, à Cortina d'Ampezzo, et vient assommer les amateurs canadiens pour mériter la première de nombreuses médailles d'or en hockey sur glace. Cette année-là, le Canada doit se contenter du bronze. Devant le but, on retrouve un jeune homme qui deviendra le plus connu des photographes de sport au Québec, Denis Brodeur.

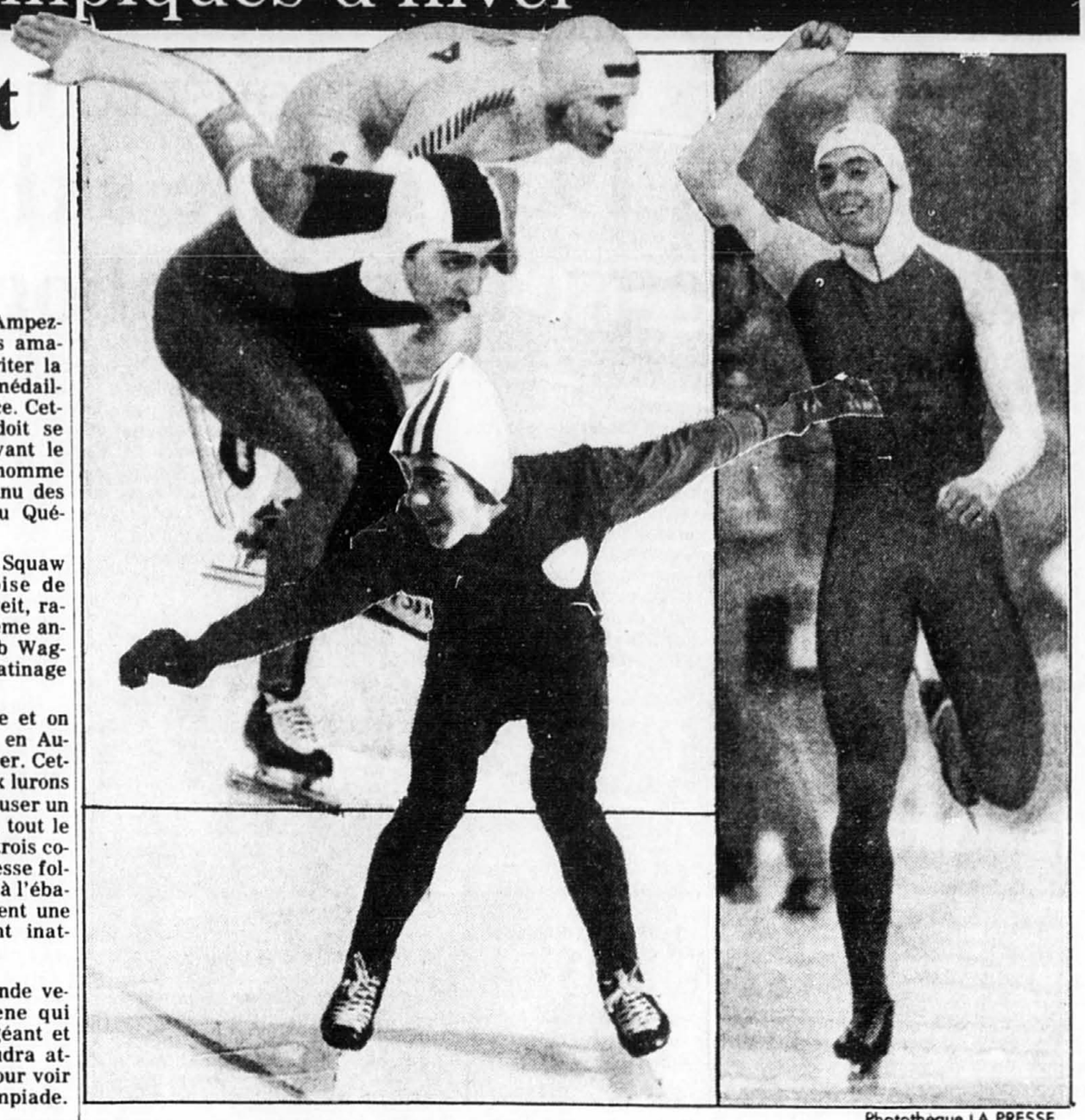
On se retrouve en 1960, à Squaw Valley, et une Québécoise de Saint-Jovite, Anne Heggtveit, rafle l'or en ski alpin. La même année, Barbara Paul et Bob Wagner décrochent l'or en patinage artistique.

On franchit l'Atlantique et on se retrouve à Innsbruck, en Autriche, pour les Jeux d'hiver. Cette fois, c'est quatre joyeux lurons venus aux Jeux pour s'amuser un bon coup qui surprennent tout le monde. Vic Emery et ses trois coéquipers descendent à vitesse folle la piste de bobsleigh et, à l'ébahissement de tous, méritent une médaille d'or absolument inattendue pour le Canada.

Mais la vedette, la grande vedette, c'est Nancy Greene qui remporte l'or au slalon géant et l'argent au slalom. Il faudra attendre Gaétan Boucher pour voir mieux dans une seule olympiade.

Et nos hockeyeurs, totalement absent du podium en 1964, finissent troisièmes. On a cru pour un moment que le Canada renouerait avec le bronze à Sarajevo. Encouragés par un gardien pétillant, Mario Gosselin, de Thetford Mines, des joueurs moins que moyens mais superbement entraînés et dirigés devaient se signaler en début de tournoi pour ensuite subir la défaite contre les trois pays gagnants d'une médaille. Le Canada a terminé en quatrième place.

Les premiers Jeux d'hiver disputés en Orient, à Sapporo au Japon, ne furent guère réjouissants pour le Canada. Mais Karen Magnusson mettait la main sur la médaille d'argent en patinage artistique.



Photothèque LA PRESSE

Si Gaétan Boucher est aujourd'hui la coqueluche de tous les Canadiens, il le doit à sa persévérance et à son abnégation, puisque sa carrière s'étend déjà sur une période de quinze ans. La photo du bas à gauche le montre à l'âge de 12 ans, alors qu'il commençait à se familiariser avec les anneaux de vitesse. La photo du haut nous montre Boucher aux Jeux de Lake Placid. Affrontant un Eric Heiden qui mérita les cinq médailles d'or en patinage de vitesse, Boucher dût se contenter de la médaille d'argent. Il devait savourer à son tour la gloire quatre ans plus tard, sur l'anneau de vitesse de Sarajevo, en méritant deux médailles d'or et une de bronze.

De retour à Innsbruck, Kathy Kreiner surprenait même les journalistes en décrochant une médaille d'or en slalom géant. La victoire de Mlle Kreiner était tellement inattendue que de très rares journalistes canadiens étaient présents sur place pour l'accueillir à son arrivée. Il fallut se rattraper en après-midi pour lui parler.

Lake Placid, en 1980, passera à l'histoire pour le miracle de la victoire en hockey de l'équipe américaine dirigée par Herb Brooks, contre la puissante machine soviétique de Victor Tikhonov, pour les cinq médailles d'or du patineur de vitesse Eric Heiden, et surtout pour l'incroyable fouillis provoqué par un comité organisateur complètement dépassé.

Et 1984, Sarajevo, vous le savez maintenant, restera à jamais dans la mémoire des Canadiens et des Québécois comme les «Jeux de Gaétan Boucher».

Au fil des années, les Jeux olympiques d'hiver n'ont jamais perdu leur charme de «festival des neiges». Le contraste entre ces jeux de famille et le monstre mis sur pied pour les Jeux d'été, politisé et industrialisé, est frappant.

Nous sommes plusieurs dans le monde à préférer le petit frère à l'aîné.



Les sports d'hiver

MÊME DANS LES CAMPAGNES QUÉBÉCOISES

C'est vers 1930 que le ski a détrôné raquettes et toboggans

LA PRESSE a à peine trois ans quand, le 11 février 1887, on signale la première excursion de ski à Montréal: quelques pionniers ont sillonné les alentours de la Priest's Farm à la Côte-des-Neiges.



DANIEL LEMAY

L'année suivante, le Norvégien Fridtjof Nansen, le père du ski moderne, traverse le sud du Groenland avec quelques compagnons; la publication en 1890 de son récit « En skis à travers le Groenland » provoque en Europe un extraordinaire engouement pour le ski.

En 1900, J.B. Porter, P.E. Nobbs et R.J. Durley, trois professeurs de l'université McGill, s'en vont passer la Noël en Finlande et s'initient aux techniques du pays d'où ils rapportent skis et équipements. Les « planches » ont dix pieds de long, déjà une rainure centrale et l'arche est très prononcée. Les attaches sont faites de courroies de cuir et de peau de phoques, côté poilu à l'extérieur. Les skieurs portent aussi des bottes finlandaises qui, malgré leur fine élégance, dépassent tout ce qui se vend en ville à l'époque. Un seul long bâton assiste la direction et le freinage.

Les fanatiques du nouveau sport, dont le nombre ne dépasse pas encore la centaine, préfèrent skier le soir, à l'abri des regards des curieux; leurs pistes préférées se trouvent entre les avenues des Pins et Sherbrooke.

Le groupe de McGill fonde en 1904 le Montreal Ski Club qui organisera les premières compétitions de saut quelques jours plus tard au Fletcher's Field sur le Mont-Royal (l'actuel parc Jeanne-Mance), le premier tremplin de la ville où un saut de 49 pieds couronne le champion du jour.

Vu la grandissante popularité du ski à Montréal, LA PRESSE publie, dans son édition du 23 janvier 1906, un véritable cours de ski emprunté à un journal français. Le lecteur y est initié à « un sport passionnant propre à prolonger durant la mauvaise saison la pratique de l'alpinisme ».

Le ski-club de Québec voit le jour en 1907 et les premiers championnats canadiens de saut ont lieu à Westmount Hill en 1909. En 1913, Dartmouth défait McGill dans la première rencontre intercollégiale à Saint-Sauveur. Le Montreal Ski Club parraine l'année suivante la première véritable compétition de ski de fond au Canada: la course de six milles a comme points de départ et d'arrivée le Lumpkins Hotel, bien connu dans ce temps-là pour ses rassemblements sportifs. C'est encore le Montreal Ski Club qui organisera les premiers championnats canadiens de ski de fond en 1917.

La multiplication des adeptes, des clubs et des compétitions amène à la fondation de la Canadian Amateur Ski Association en 1927, qui se joint à la Fédération internationale du ski (FIS) fondée, elle, en 1924 peu avant les premiers Jeux olympiques d'hiver tenus à Chamonix; on n'y présente que les disciplines nordiques (fond et saut) et les Canadiens en sont absents. Les skieurs canadiens feront leur apparition quatre ans plus tard à St-Moritz, en Suisse.

Les années 30 verront le ski prendre un formidable essor chez les Canadiens français qui, même à la campagne, commencent à négliger sérieusement raquettes et tobaggans. Les journaux de l'époque rapportent qu'une dizaine de milliers de skieurs montréalais gagnent chaque semaine les Laurentides pour pratiquer le sport « in » du temps. La grande majorité prend Le P'tit train du nord que le Canadien Pacifique a mis en service en 1927; le premier « train de neige » d'Amérique assurera cette joyeuse navette pendant plus de quatre décennies avant de s'immobiliser pour de bon, victime de l'autoroute.

En 1932, les Jeux d'hiver de Lake Placid n'ont toujours pas ouvert leurs compétitions à la descente et au slalom, ce qui n'empêche aucunement le ski de se développer à grand rythme, hors des étroits sentiers olympiques. L'installation cette année-là, à Shawbridge, du premier remonte-pente au monde, une invention du Québécois Alex Foster, aura un effet déterminant sur le développement du ski en Amérique du Nord. Le Mont-Tremblant inaugure en 1938 le premier télésiège du Canada qui comptera, deux ans plus tard, 32 installations du genre.

La descente vers l'or

En compétition internationale, ce n'est qu'en 1956 que le Canada couronne sa première véritable championne quand Lucille Wheeler devient la première médaillée olympique de ski en prenant le bronze de la descente de Cortina d'Ampezzo (Italie), avant son glorieux triplé des Championnats du Monde de 1958, à Bad Gastein (Autriche) où elle rafle l'or en descente et en slalom géant, et l'argent en combiné.

C'est à Ann Heggtveit de Saint-Sauveur que revient l'honneur d'avoir remporté la première médaille d'or canadienne de ski par sa victoire en slalom aux Olympiques de Squaw Valley en 1960.

Le ski canadien vivra sans championne jusqu'à l'émergence de Nancy Greene aux Jeux d'hiver de 1968 où elle devient la première athlète canadienne à remporter deux médailles aux cours des mêmes Jeux: la « Reine des neiges » quittera Grenoble avec l'or du slalom géant et l'argent du slalom; résultats remarquables mais pas surprenants pour la détentrice de la Coupe du Monde de 1967 et de 1968 avec le grand Jean-Claude Killy. Fait assez inusité, il y a quinze ans aujourd'hui, le 27 février 1969, Nancy Greene dominait le classement de la Coupe du Monde pour les trois disciplines alpines.

La jeune Betsy Clifford lui succédera dignement en arrachant l'or du Championnat du Monde de slalom géant en 1970; dans la même compétition, mais en descente cette fois, Clifford prendra la médaille d'argent en 74 à St-Moritz.

Aux Jeux d'Innsbruck de 1976, Kathy Kreiner poursuit la tradition d'excellence des slalomeuses canadiennes en gagnant la médaille d'or du géant.

Du côté masculin, les succès ne sont pas si foudroyants. Il faut attendre 1975 pour voir un descendeur canadien remporter une épreuve de la Coupe du Monde: l'honneur échoit à Ken Read, vainqueur des pentes de Val d'Isère; le premier des « Crazy Canucks » finit cinquième à Innsbruck, l'année suivante.

Steve Podborski, médaillé de bronze à Lake Placid en 1980, est le premier Canadien à dominer la scène internationale du ski quand il décroche la Coupe du Monde de la decente en 1980-81; ses cinq victoires constituent toujours un sommet de ce côté-ci de l'Atlantique.

Les « autres »

Depuis dix ou quinze ans, le ski de fond a repris ses lettres de noblesse au Québec et au Canada mais personne, à l'exception de Pierre Harvey et des soeurs Shirley et Sharon Firth n'a accédé à la scène internationale.

En saut, un seul nom: Horst Bulau. Troisième en Coupe du Monde en 1981 et 1982 et deuxième en 83, il a déçu à Sarajevo (38e au 70 m et 10e au 90 m).

Depuis 1979, le Canada peut compter sur une nouvelle génération de skieurs qui se disputent la Coupe du Monde de style libre. Ces casse-cou nouvelle vague sautent, virevoltent et dansent en alliant la grâce du ballet à l'impétuosité légendaire des slalomeurs. Le Québec y a déjà ses champions en Marie-Calude Asselin, Lucie Barma, les frères Yves et Alain Laroche, Daniel Côté et Craig Clow.



Photothèque LA PRESSE

C'est à Ann Heggtveit de Saint-Sauveur que revient l'honneur d'avoir remporté la première médaille d'or canadienne de ski par sa victoire en slalom aux Olympiques de Squaw Valley en 1960. On l'aperçoit ici s'entrainant au Mont-Tremblant.

L'hiver québécois aura favorisé la naissance de plus d'un sport

L'hiver québécois a inspiré bien des chansons... et la mise au point de quelques nouveaux sports que l'on retrouve très peu ailleurs. Entre autres, le ballon sur glace, les sauts de barils, la moto-neige.

Certaines disciplines, telles la traîne sauvage, les courses de chiens, la chaloupe sur glace, sont des activités populaires ou folkloriques. D'autres, comme le ski, le curling, le patin de vitesse, nous viennent d'ailleurs. Le hockey a pris naissance à Montréal, mais il est devenu très international.



FRANÇOIS BÉLIVEAU

Le plus récent de ces sports est sans doute la planche à voile sur la glace. On s'amuse aussi à taquiner le poisson sous la glace.

Le ballon... sur glace

Venu des sports d'été, le ballon a franchi la frontière des saisons et se retrouve depuis plus de 70 ans sur la glace en compagnie du balai, et à l'image du hockey, avec des buts.

On retrace les premiers balbutiements du ballon sur glace au Québec vers 1910. Mais Terre-Neuve revendique une partie de la paternité de ce sport en parlant de 1909 comme date de l'apparition de ce sport sur son territoire.

C'est à pied, et non sur patins, que les amateurs du ballon sur glace bataillent joyeusement ici et là, sur des centaines de patinoires, d'octobre à mars.

« C'est un phénomène canadien-français, explique Serge Savard, pas celui au gros cigare, mais le président actuel de la Fédération québécoise de ballon sur glace. Ce sont généralement des équipes du Québec qui remportent les différents championnats canadiens pour hommes et dames. »

« L'Armée canadienne, qui compte beaucoup de canadiens-français, a exporté ce sport d'hiver et aujourd'hui on songe à organiser des tournées européennes de nos meilleures équipes, explique Yves Brazeau, le directeur-technique de la fédération. En effet, en plus du Canada et des Etats-Unis (15 États), on pratique le ballon sur glace également en Allemagne de l'Ouest, en Autriche, en France et dans le nord de l'Italie. »

Au Québec, on compte environ 2 000 équipes et quelques 30 000 adeptes de ce sport, dont la moitié sont inscrits à la Fédération. Des 70 tournois mis sur pied ici et là au Québec, 40 sont sanctionnés. Il s'adressent à toutes les catégories et parfois, on peut y assister à des compétitions de très haut niveau où la victoire s'arrache de haute lutte.

Sauts de barils

Une fédération dirigée par d'ex-champions. Et une fédération relativement petite quant à la quantité de ses membres, soit à peine 500.

Il s'agit de la Fédération de sauts de barils du Québec qui est présidée par Pierre Bernier, ex-champion sauteur québécois, et dont le directeur-technique actuel, Gilles Leclerc, a été six fois champion canadien. Plus encore, l'Association canadienne de sauts de barils est présidée par un autre ancien champion, Georges Coallier, alors que l'un des principaux officiels, Gilles Santerre, a lui aussi été un grand compétiteur.

Même s'il est spectaculaire, ce sport ne profite pas d'une large diffusion. Pourtant, il n'est pas très jeune. On doit remonter jusqu'aux années 1800 pour trouver les premières traces de sauts en patins... en Hollande. Les compétitions internationales sont structurées seulement depuis 1951, cependant. Au Québec, l'une des meilleures écoles de sauts de barils se trouve à Saint-Bruno.

Le champion de l'heure chez les hommes est toujours Yvon Jolin, de Ville d'Anjou, qui a sauté 16 barils et franchi une distance de 25 pieds et dix pouces et demi pour remporter le 34e championnat canadien. Mais il est maintenant talonné par Richard Benoit, de Sainte-Julie, qui l'a récemment vaincu. Jolin détient le record mondial avec un saut de 29 pieds et cinq pouces (18 barils), ayant éclipsé la marque de 28 pieds et un demi pouce qui a longtemps appartenu à Gilles Leclerc.

Bien des québécois, qui sont les maîtres chez eux de cette discipline, détiennent des marques mondiales. D'ailleurs, c'est au Québec que l'on tient le championnat mondial depuis trois ans.

Au niveau canadien, on assiste à la même domination des francophones. Des records sont battus à chaque année. Récemment, dans le cadre des Jeux du Québec régionaux, Rive-Sud, Marie-Josée Houde, 17 ans, a établi un record mondial juvénile en franchissant 26 pieds et trois pouces au dessus de 12 barils alors que Patrick Leclerc, 12 ans (fils du directeur-technique) établissait une autre marque mondiale pour les pee-wee, 22 pieds et cinq huitièmes de pouce, au-dessus de 13 barils. Son principal adversaire n'a pu sauter que neuf barils.

La plus longue piste au monde

Commercialement, la motoneige a vu le jour au Québec, grâce à la compagnie Bombardier (1959), et encore aujourd'hui, ce moyen de locomotion sur neige est plus populaire ici qu'ailleurs avec ses quelque 250 000 adeptes et la plus longue piste entretenue au monde, soit un réseau de 27 000 kilomètres à travers la campagne québécoises.

Lawrence Langevin, de Gatineau, est le président de cette fédération monstre qui regroupe 256 des 277 clubs québécois tandis que Jean-David Côté est le directeur technique.

« L'an passé, explique Jean-David Côté, faute de neige, ce fut presqu'un fiasco. Mais maintenant, avec un aussi bel hiver, les clubs sont en train de regagner presque tous leurs anciens membres. »

Les activités sociales, souvent cocasses, se multiplient et encouragent la participation, et dans plusieurs cas, ces clubs de moto-neige poursuivent leurs activités pendant toute l'année, même l'été, par toutes sortes de regroupements.

Les clubs de moto-neige doivent entretenir leurs bouts de pistes, ce qui signifie qu'il leur faut les cotisations de plusieurs membres pour maintenir un équipement adéquat en opération: un bon « surfaceur » peut coûter jusqu'à $50 000.

Certaines difficultés peuvent faire que la moto-neige, hélas, soit dangereuse et même meurtrière.

Pierre qui roule...

Il y a moins de pierres sur les glaces de curling au Québec (environ 8 000) que de Québécois qui portent ce prénom. Alors qu'on compte à peine 24 000 joueurs de curling québécois, ils sont plus d'un million dans le reste du pays.

On dit que les premières pierres de curling qui ont glissé sur une glace canadienne étaient, il y a 300 ans, des boulets de canon sur le fleuve Saint-Laurent, devant Québec, alors que les soldats de Wolfe attendaient en se distrayant la fameuse réponse de Montcalm. Certains clubs encore existants ont plus de 165 ans d'âge.

De plus en plus, les francophones québécois envahissent ces lieux qui, jusqu'à récemment, surtout dans la région métropolitaine, étaient des fiefs anglophones. Ce sport qui nous est venu en droite ligne d'Écosse, comme le golf, est maintenant la propriété quasi exclusive du Canada qui a remporté les deux tiers de tous les titres mondiaux chez les hommes, les femmes et jeunes depuis une trentaine d'années.

Tandis que le millier de curlers italiens et français ne possèdent pas plus de quatre ou cinq clubs intérieurs d'une à trois pistes, les 24 000 québécois en ont plus de cent, dont les deux plus gros (Ville Mont-Royal et Rouyn-Noranda) ont six glaces chacun.

Discipline un peu lente et monotone pour le spectateur, le curling est un jeu rempli de subtilités, de calculs, de stratégies, où l'esprit d'équipe est poussé à son maximum, et aussi où la hiérarchie ainsi que le protocole tiennent une importante place.

Outre les championnats provinciaux des diverses catégories (hommes, femmes, séniors, mixtes, juniors), la Coupe Cinzano, la Coupe Québec Internationale de curling, le Curl-In de Saint-Lambert, le Tournoi International de Québec figurent au calendrier des principales compétitions au Québec. Le Brier Labatt est le grand championnat canadien, en mars, qui mène au championnat mondial (début avril), soit le Balai d'Argent d'Air Canada.

Pour y parvenir, combien de coups de balai pensez-vous ?

L'esprit sportif... l'essence même du sport



Pratiquer un sport...
en faisant preuve d'esprit sportif

c'est respecter l'autre, le partenaire, les officiels
c'est respecter les règles qui existent
c'est se respecter soi-même

L'esprit sportif mène à plus de sécurité

Il permet d'éviter les accidents lourds de conséquence

Régie de la sécurité dans les sports
100, rue Laviolette
Trois-Rivières, Québec
G9A 5S9

Québec

Le baseball

DE LA LIGUE CANADIENNE DE BASEBALL PROFESSIONNEL AUX EXPOS

Le « pitcher » McFarlane: un bien malheureux ancêtre de Steve Rogers...

Les archives de LA PRESSE sont claires : depuis 1884 le baseball a toujours maintenu une haute cote de popularité auprès des Québécois.

En 1897, Montréal avait son équipe dans la ligue Canadienne de baseball professionnel ; en 1928, elle accède à un niveau supérieur en obtenant une équipe dans la ligue internationale et 41 ans plus tard, à l'été 1968, Montréal devient la première ville canadienne à obtenir une concession dans le baseball majeur.



MICHEL BLANCHARD

Les règlements ont changé au fil des ans : il y a cent ans, un joueur devait soutirer six balles pour mériter une passe gratuite ; en 1887, il fallait quatre prises pour retirer un homme au bâton et en 1889, un receveur n'était pas débité d'une erreur sur une balle passée...

Ce qui n'a pas changé, c'est l'engouement des gens, l'esprit critique des partisans et des journalistes.

À preuve, cet article publié dans LA PRESSE du 24 septembre 1900 et qu'on aurait bien pu retrouver dans n'importe quelle édition de LA PRESSE du mois de septembre dernier.

« Montréal termine donc la saison en 7e place. La triste figure faite cette année par le club Montréal est en grande partie due à la faiblesse des joueurs au bâton. Le pitcher McFarlane est aussi à blâmer. Il ne fit pas aussi bien que l'an dernier... »

Délire pour les Royaux

Ligues provinciales, ligues semi-professionnelles, le baseball, au début du siècle, comptait des milliers d'adeptes au Québec. On raconte que plus de 2 000 spectateurs assistaient aux matches que se livraient le Saint-Hyacinthe, le Mascotte, le Farnham et le Saint-Jean.

Le baseball devient cependant véritablement un sport majeur au Québec avec l'arrivée des Royaux. LA PRESSE du 5 mai 1928 raconte avec beaucoup d'émotion l'accueil délirant que le tout-Montréal fit à son équipe.

En manchette : *« Devant la foule la plus nombreuse jamais vue à un spectacle payant à Montréal, 21 500 personnes, l'équipe du gérant Stallings (Royaux) bat le Reading, 7-4 »*.

En titre : *« Le club Montréal de la ligue Internationale fait un beau début dans la Métropole du Canada »*.

En sur-manchette : ***« Le baseball aussi populaire que le hockey »***.

Le ton du texte prouve bien que le 5 mai 1928 ne fut pas une journée comme les autres à Montréal :

« 22 500 personnes venant de tous les points de Montréal et des localités environnantes se sont rendues, samedi, au nouveau parc de baseball, angle des rues Ontario et Delorimier. À la fin de l'après-midi, 22 500 personnes sont retournées chez-elles contentes, satisfaites et enthousiasmées car elles venaient de voir le club Montréal battre le Reading, 7-4.

« Peu après le diner, les fervents de sport commencèrent à défiler vers le nouveau stade. Ils arrivaient là à pied, en tramways, en automobile, ils arrivaient de tous côtés. C'était une foule énorme qui s'engouffrait constamment dans le colossal édifice; passant par ses douzaines de tourniquets.

« Pendant que le public arrivait, les joueurs de Montréal dans leur coquet costume blanc, avec casquette et bas bleu marine et rouge pratiquaient sur le terrain.

« ...Le maire de Montréal, M. Camillien Houde, presque tout le conseil municipal et une foule de personnages distingués, invités par l'équipe, occupaient des sièges de loge. »

Robinson, le meilleur

Puis au fil des années, les Royaux ont tissé leur histoire.

La meilleure équipe de baseball, les amateurs de Montréal l'ont eue en 1946, l'année où ils ont aligné au troisième but un jeune joueur de couleur nommé Jackie Robinson et au monticule un lanceur du nom de Jean-Pierre Roy, auteur de 25 victoires l'année précédente.

Cette année-là, à Montréal, ce fut la fête. Imaginez : les Royaux terminent au premier rang de leur division avec une avance de 18 matches et demi sur les Chiefs de Syracuse.

Voyons ce que le journaliste de LA PRESSE avait à dire au sujet de Robinson, premier Noir à franchir « le mur des majeures » l'année suivante avec les Dodgers de Brooklyn.

« ...Robinson, dont plusieurs doutaient au début de la saison qu'il ferait le saut dans la ligue Internationale à cause de sa faiblesse au bâton, a surpris les plus optimistes en surpassant tous les autres frappeurs du circuit et en battant un record vieux de 16 ans établi par Fred Henry en 1930 avec une moyenne à l'attaque de .349. Robinson a de plus marqué le plus de points avec 113 et frappé le plus de coups sûrs, 155.

« Jackie Robinson a de plus mérité la deuxième place au chapitre de buts volés avec 40 et les coups de deux buts avec 26 ».

De l'avis de la majorité des experts actuels, c'est à Montréal qu'a fait ses classes le joueur de baseball le plus spectaculaire de tous les temps.

S'il est vrai de dire que sans la ténacité de Jackie Robinson les Noirs auraient dû attendre encore bien longtemps avant de pouvoir accéder aux majeures, il est aussi juste de souligner que sans l'apport important des amateurs montréalais dans cette affaire, Robinson aurait atteint les majeures bien après ses 28 ans.

Dix ans de noirceur

Après les belles années des Royaux, pour des raisons obscures, à cause d'une baisse de l'intérêt des amateurs à l'endroit d'une équipe qui se faisait drainer ses meilleurs joueurs par les Dodgers, à cause du remplacement du niveau mineur par les formations des majeures, les Royaux moururent de leur belle mort.

De 1960 à 1969, il n'y a donc pas eu de baseball professionnel au Québec. C'est à cette époque que la ligue de baseball Montréal Junior et la ligue Provinciale senior connurent leurs plus beaux moments. Les foules variaient entre 1 000 et 5 000 spectateurs et les Montréalais sentent bien un grand vide envahir leurs étés.

C'est bien connu, le sport mineur n'a jamais suscité les passions : il n'est donc pas faux d'écrire que c'est durant cette période, de 1960 à 1969, que le niveau de popularité du baseball au Québec, au cours des cent dernières années, a été à son plus bas.

Puis vint le coup de théâtre : MM. Jean Drapeau et Gerry Snyder, contre vraiment toute attente, arrachent une concession à la ligue Nationale de baseball et convainquent Charles Bronfman, fils de Samuel Bronfman, propriétaire de Seagram, l'une des plus importantes distilleries au monde, de s'en porter acquéreur : les Expos sont nés.

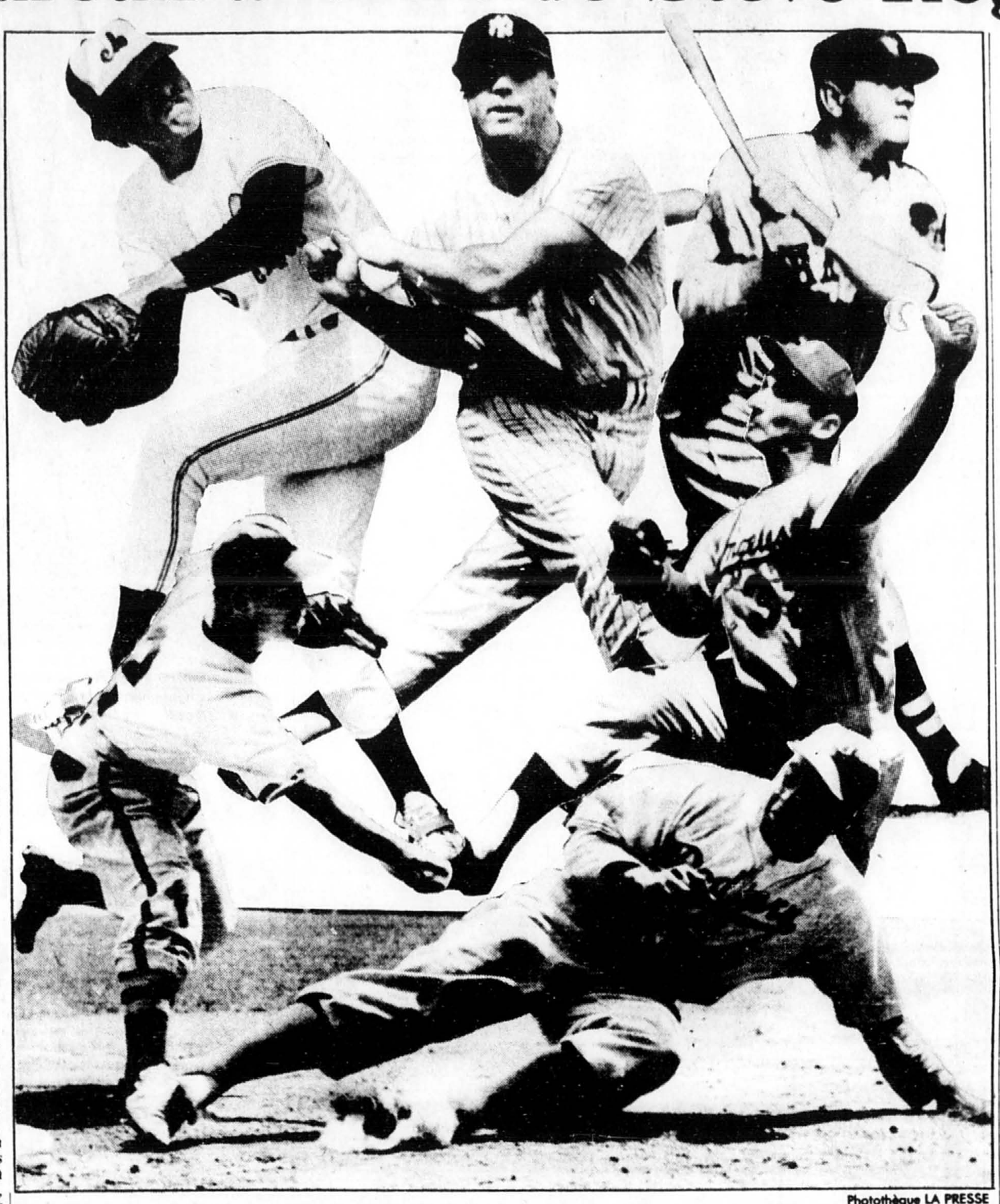
À Montréal c'est l'euphorie !

De 1969 à 1983, au cours des 15 dernières années, le baseball est devenu le pendant du hockey au cours de l'été. Seules les saisons 1975 et 1976 ont été boudées par les amateurs : mauvaise équipe, défaites à répétition, présentation des Jeux olympiques à Montréal, il est clair que les amateurs, au cours de ces deux années très minces en résultats, n'ont pas boudé le baseball en soi, mais les Expos.

D'ailleurs lorsque l'équipe se remettra un peu de plomb dans la cervelle, de muscles dans les jarrets, un peu de coeur aussi à l'ouvrage, les amateurs retourneront à leurs amours : plus de 2 millions de spectateurs en 79, en 80, en 82 et en 83.

Cent ans après la première édition de LA PRESSE, de jeu paroissial qu'il était, de compétitions presque amicales entre deux villages, le baseball est devenu une gigantesque industrie qui draine chaque année des dizaines de millions de dollars. Les Québécois ont maintenant le baseball bien entré dans leurs moeurs. Ce qui ne les empêchera pas de bouder l'équipe si cette année encore les Expos refusent de livrer la marchandise.

Que ce soit pour un autre échec, mais de préférence pour une première participation à la Série mondiale, 1984 pourrait bien être une année qui nourrira nos souvenirs.



Photothèque LA PRESSE

Ce montage vous présente quelques grands du baseball... le lanceur Steve Rogers, des Expos, le courageux Mickey Mantle, des Yankees, le puissant cogneur Babe Ruth, également des Yankees, l'extraordinaire lanceur Sandy Koufax, des Dodgers, et glissant au troisième coussin pour éviter Ralph Caballero, Jackie Robinson, qui a ouvert la porte du baseball majeur aux athlètes de couleur.

LARSEN LANCE UN MATCH PARFAIT

New York (PA) — « J'avais les genoux si faibles à la neuvième manche que je crus que j'allais m'évanouir », admit le robuste Don Larsen, comme il complétait presque une prière de remerciement au Ciel après avoir terminé sa joute parfaite contre les Dodgers dans la cinquième joute de la série mondiale, hier après-midi au Yankee Stadium.

Les Yankees sont sortis victorieux du match, 2-0, pour prendre les devants 3-2 dans la série. Sal Maglie, le lanceur perdant, n'a pas si mal fait, limitant les Yankees à cinq coups sûrs.

Larsen dit qu'il s'aperçut seulement dans la septième manche qu'il filait vers une joute sans point ni coup sûr mais il ajouta: « Je ne me suis pas énervé, car mon principal objectif, c'était de gagner la joute ».

Il déclara ensuite que ce n'est qu'à la neuvième qu'il comprit la valeur de son exploit: « Je me demandai si je pourrais échapper à cette neuvième manche. J'adressai alors une courte prière au Ciel, disant: « S'il vous plaît, aidez-moi à terminer cette joute ».

Grande joie

Le droitier ajouta qu'aucun joueur des Yankees ne mentionna que la partie parfaite était en cours.

« Le seul joueur qui me parla fut Yogi Berra, déclara Larsen. À la 9e, Yogi me tapa amicalement dans le dos et me dit: « Allons-y et retirons les trois prochains frappeurs. »

Dans la chambre des joueurs des Yankees, on entendit un vacarme pour la première fois de la série. Yogi empoigna Larsen par le cou. Mickey Mantle, habituellement tranquille, laissa échapper un cri strident. Andy Carey, qui accomplit un jeu magnifique pour sauver la joute pour les Yankees, ne cessait de sauter dans la chambre en criant très fort. (...)

Walter O'Malley, le président des Dodgers, arriva sur les lieux: « Vous nous avez battus et je ne suis pas de bonne humeur, murmura-t-il en se frayant un chemin vers le lanceur victorieux. Je dois vous féliciter et j'aimerais maintenant que vous autographiez cette balle. »

Larsen a déclaré: « Je lançais surtout des balles rapides et des balles glissantes. Je possédais surtout un bon contrôle. Je n'avais qu'à observer à la lettre les signaux de Berra et je me félicite de l'avoir écouté. »

Le lanceur de six pieds et quatre pouces et de 225 livres, dit qu'il eut presque une faiblesse lorsque Sandy Amoros, le voltigeur de gauche du Brooklyn, cogna son coup qui se logea dans les estrades de droite comme balle fausse par quelques pouces seulement.

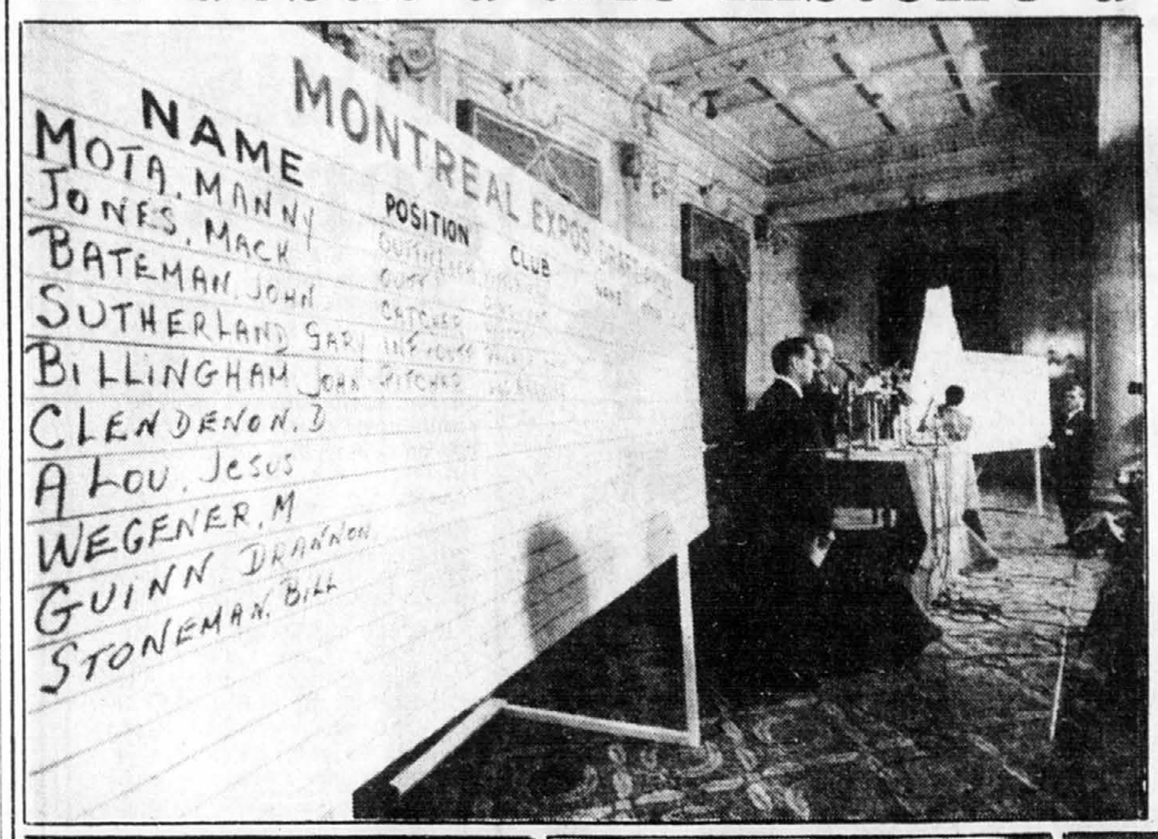
Cet article est tiré de LA PRESSE du 9 octobre 1956.





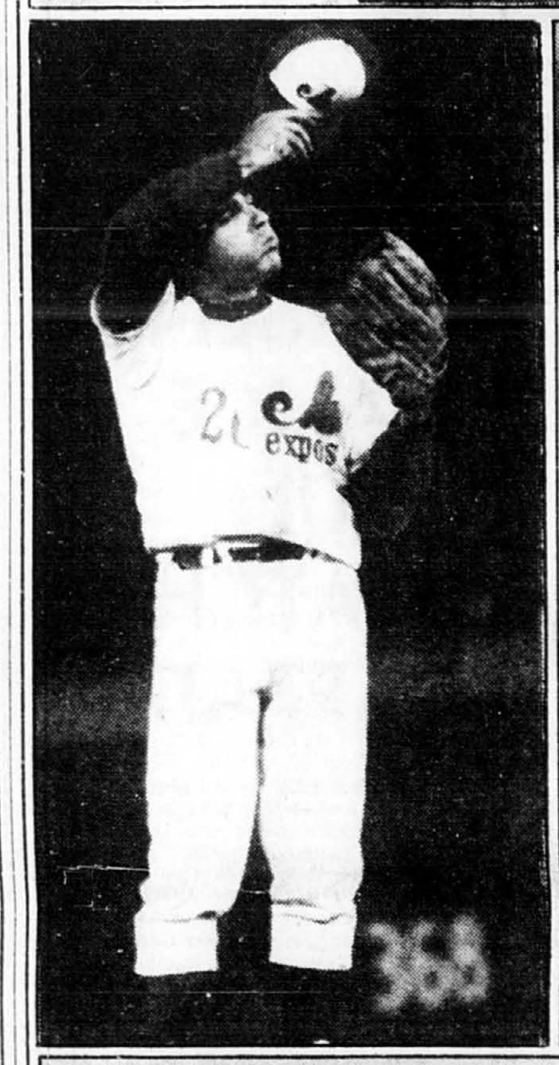
Le baseball

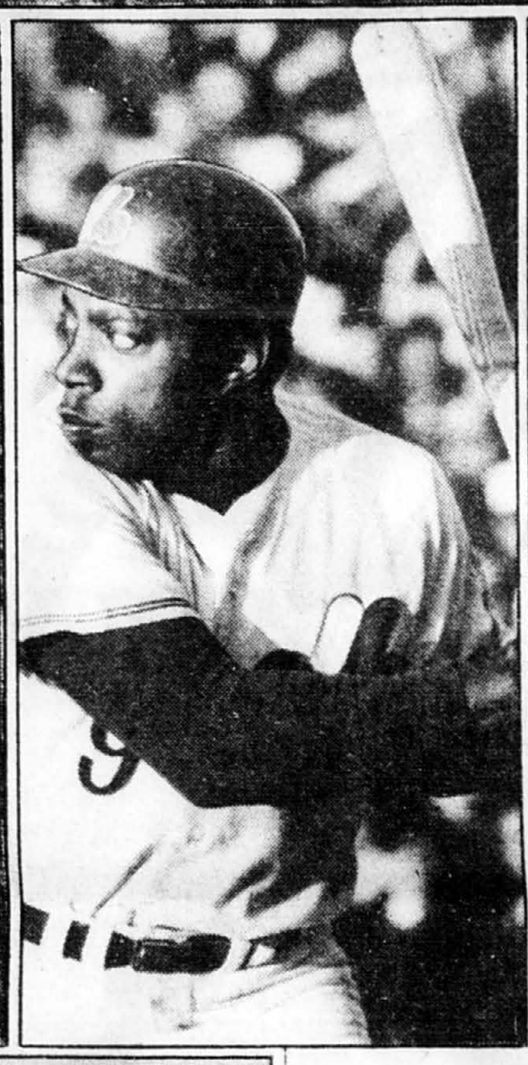
Le début d'une histoire d'amour...

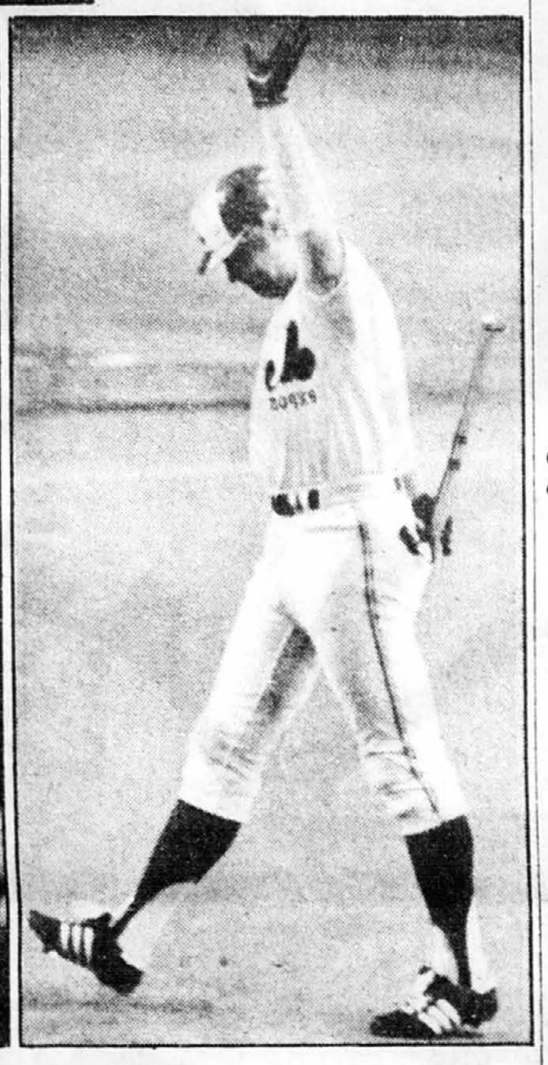


Ces photos illustrent bien le début de l'aventure des Expos. Celle du haut nous permet d'assister au repêchage qui a permis à l'équipe montréalaise de former son édition initiale. Bill Stoneman (à gauche) a marqué l'histoire de l'équipe en réussissant deux fois le rêve de tout lanceur, soit un match sans point ni coup sûr. Mack Jones, le *maire de Jonesville*, s'est avéré le premier pôle d'attraction des amateurs de baseball de Montréal. Enfin, Rusty Staub a été la toute première vraie vedette digne de ce nom de l'histoire des Expos.

Photothèque LA PRESSE









Photothèque LA PRESSE

Cette coupe LA PRESSE fut remise en février 1931 au vainqueur de la course en raquettes du comté de Berthier.

LA PRESSE et le génie de la promotion

Depuis ses tout débuts, LA PRESSE a joué un rôle de premier plan auprès de la communauté où elle recrute ses lecteurs. En certaines occasions, c'était (et c'est encore !) en défendant ses intérêts ; d'autres fois, c'était en « patronnant », comme on disait à l'époque, des activités susceptibles d'encourager ses lecteurs à participer à des activités sportives.

La liste des événements à caractère sportif dans lesquels LA PRESSE s'est engagée directement serait beaucoup trop longue pour qu'on la publie intégralement. Mais il faut en souligner quelques-uns qui se distinguent soit par l'époque où l'événement s'est déroulé, soit par leur caractère exceptionnel. Mais il faudra bien y revenir un jour d'une manière plus élaborée. D'ailleurs, comme, dans les archives, on ne retrouve aucune liste exhaustive de tous les trophées offerts par LA PRESSE, il ne faudrait même pas s'étonner de découvrir un jour un trophée de LA PRESSE dont on avait perdu la trace...

Un des tout premiers trophées a été offert en juin 1906 (LA PRESSE n'avait que 22 ans), à l'occasion d'un concours de gymnastique qui opposait les élèves de sept institutions de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Il faut savoir que LA PRESSE a maintes fois encouragé la pratique de la gymnastique (on parlerait plutôt aujourd'hui de « conditionnement physique »). On ne peut donc pas s'étonner d'apprendre qu'elle a appuyé sans réserve l'équipe de gymnastes canadiens lors de son voyage à Rome, en septembre 1908.

La raquette a aussi suscité l'intérêt de LA PRESSE. Notons le « Steeplechase LA PRESSE », une course en raquette autour du Mont-Royal disputée en février 1908. Puis, 21 ans plus tard, LA PRESSE honorait le gagnant d'une course entre Montréal et Lewiston, Maine. Enfin, une troisième remise au vainqueur du championnat de raquette de Berthier, en 1931.

Des sports très différents

Mais LA PRESSE n'a pas dédaigné pour autant des sports peut-être un peu plus « internationaux ». En voici quelques exemples :

■ **Automobile** — Coupe pour les courses du parc King Edward de Montréal, en 1910.

■ **Crosse** — Coupe offerte aux champions de la ligue en 1910.

■ **Hydroplanes** (ou canot à moteur ou yacht à gazoline comme on disait dans le temps) — Coupe pour la course de 100 milles en 1910, puis une deuxième pour les régates de Sorel en 1935, et enfin une troisième en 1951, pour les régates de Pont-Viau.

■ **Quilles** — Médaille offerte pour un tournoi de quilles disputé à Toledo (eh oui !) en 1913.

■ **Lutte** — Médaille offerte pour le grand tournoi de lutte de mai 1924.

■ **Natation** — Coupe offerte au vainqueur du marathon de nage de 1926.

■ **Cyclisme** — Coupe offerte pour la course Québec-Montréal, à partir de 1931. Cette coupe a été renouvelée en 1946, puis en 1966 alors qu'elle prenait officiellement le nom de Québec-Anjou, et enfin une dernière fois en 1969.

■ **Hockey** — Coupe offerte pour un tournoi de hockey au parc Lafontaine, en 1934.

■ **Golf** — Coupe offerte pour le tournoi de golf de la magistrature, en 1937.

■ **Athlétisme** — Coupe LA PRESSE offerte au meilleur athlète féminin de la rencontre d'athlétisme en salle France-Canada, en 1974.

Mais on ne saurait terminer sans au moins rappeler deux événements qui ont fait la gloire de LA PRESSE au tournant du siècle, et dont nous vous avons parlé abondamment le 20 octobre, soit **le concours du *sac de sel* et celui de la *brouette*,** en 1906 et en 1908 respectivement. Les Montréalais accouraient par milliers à ces événements, qui marquaient les premiers pas de LA PRESSE dans le monde de la promotion sportive au sens large du mot.

BABE RUTH FAIT DEUX HOME RUNS D'ENVIRON 400 PIEDS DIMANCHE A GUYBOURG

Il donne une entrevue à la "Presse"

Babe Ruth, le roi des frappeurs de home runs a rendu visite à Montréal hier. Ce joueur de baseball qui reçoit un salaire presqu'égale à celui du président des États-Unis, et qui est aussi bien connu si non mieux que Rockfeller, Edison ou Jack Dempsey, a donné une démonstration de son savoir faire à Guibourg. Tout comme César, Ruth a pu dire: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. En effet, Babe Ruth a non seulement gagné sa partie de baseball, mais il a conquis la foule par sa bonne humeur, son entrain, son affabilité à l'égard de tous les spectateurs. Au cours de l'après-midi, avant la joute et après chaque manche, Babe Ruth s'est rendu avec une inlassable bienveillance au désir de ses admirateurs qui réclamaient de lui un autographe. Le fameux joueur a apposé sa signature sur des douzaines de balles et des centaines de programmes. Il était constamment entouré, assiégé par une foule d'enthousiastes sportsmen désireux d'avoir un souvenir de lui. Le rédacteur du sport de la "Presse" a eu la bonne fortune de causer quelques instants avec Babe Ruth avant la joute.

Interrogé au sujet de la récente série mondiale, Babe Ruth, tout en reconnaissant le mérite des joueurs du club Saint-Louis, hésite à dire que le meilleur club a gagné. Il dit que les Yankees ont été malchanceux, surtout dans la dernière partie.

Pour ce qui est des lanceurs qui accordent des passes intentionnelles, Ruth n'est pas prêt pour sa part, à réclamer des mesures de discipline. La tâche des lanceurs est très dure, dit-il, et il est extrêmement difficile en plus de savoir si ils ont accordé une passe de propos délibéré ou involontairement.

Ruth déclare ensuite que contrairement à ce qui a été annoncé, il ne pourra prendre part à aucune expédition de chasse cet automne. Il a un engagement théâtral de deux semaines, qui doit commencer incessamment et qui se terminera juste au moment de se mettre à l'entrainement.

—Alors, vous n'aurez pas de repos, vous ne pourrez passer une petite vacance sur votre ferme? lui avons-nous demandé.

—Avez-vous l'intention de rester longtemps encore dans le baseball ou de vous retirer en pleine gloire? demandons-nous à Babe Ruth.

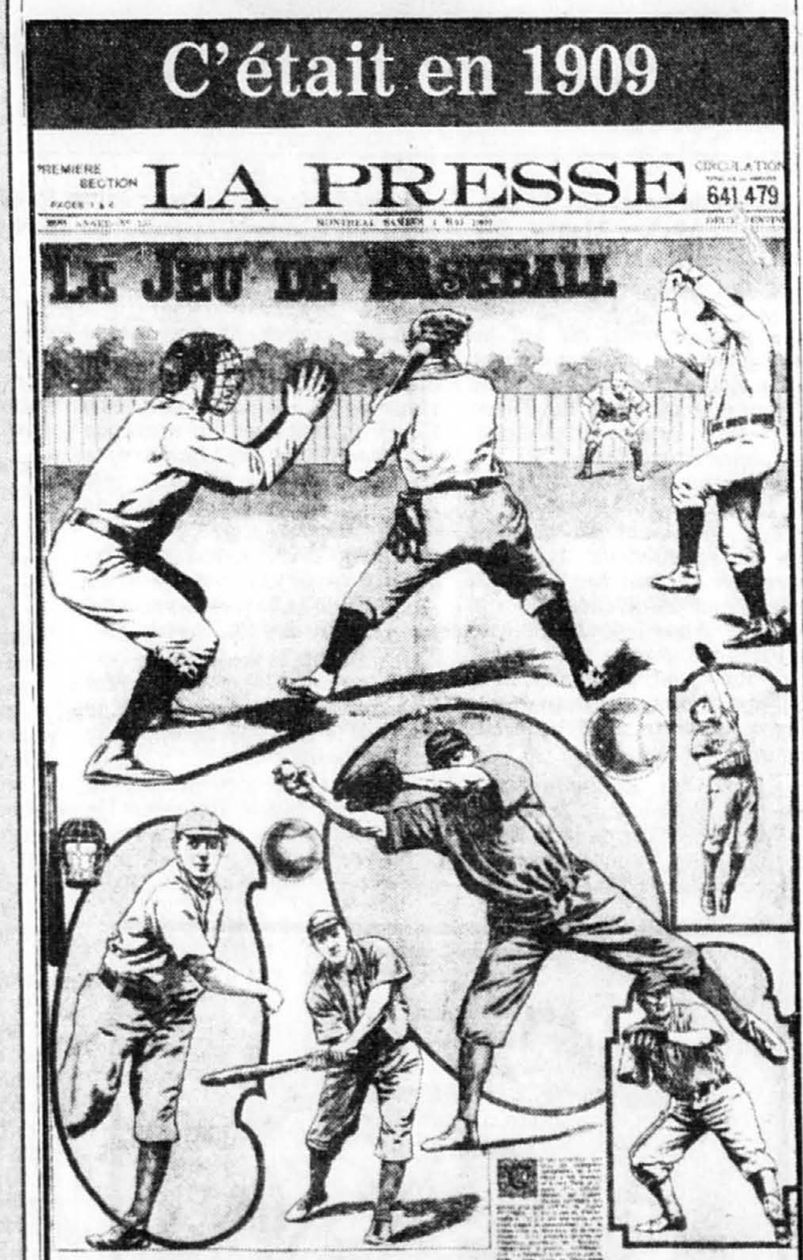
—Je resterai dans le baseball aussi longtemps que le sport aura besoin de moi, répond-il.

—Et croyez-vous que le baseball va continuer à devenir de plus en plus populaire? de plus en plus important?

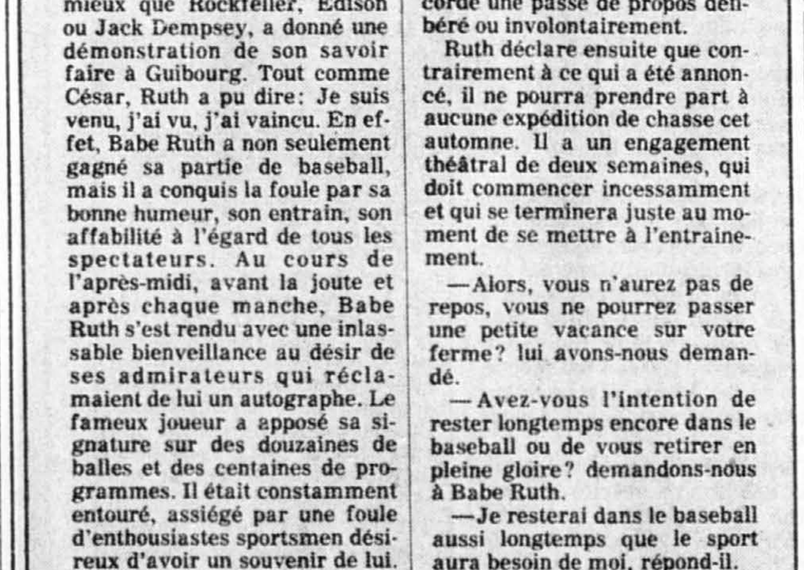
—Le baseball ne peut manquer de devenir plus populaire. C'est le sport national du plus grand pays du globe.

(Cet article a été publié dans l'édition du 18 octobre 1926 de LA PRESSE.)

C'était en 1909



La première page de l'édition du 1er mai 1909 était consacrée au « jeu de baseball» ». À l'occasion, LA PRESSE apprenait à ses lecteurs que « le jeu de baseball n'est autre chose que la balle à base, jouée en Champagne vers le seizième siècle ». Nombreux sont les historiens du sport qui ne seront pas d'accord avec cette affirmation.



La boxe

Montréal a résonné des coups des grands champions

Comme tous les autres sports, la boxe a évolué de façon inouïe en 100 ans. Depuis le jour où, en 1884, on pouvait lire dans LA PRESSE que « *Odilon Demers, de Saint Nazaire, lance un défi à tout homme de 125 livres capable d'attaquer et de se défendre avec ses poings. Un prix de $10 sera à l'enjeu. Les intéressés sont priés de s'adresser au magazin général du village* », il s'en est passé des choses. Cent ans plus tard, le même journal annonce que Mario Cusson touchera environ $125 000 pour affronter Dave Hilton dans un match-revanche qui aura lieu le 25 mars au Forum de Montréal.

En fait, que s'est-il passé en 100 ans ?

Déjà, les 28 septembre, 1er et 2 octobre 1891, un premier champion du monde, le poids plume George Dixon, livrait trois matches d'exhibition à Montréal. Devant l'intérêt que suscitait ici la visite des « grands gladiateurs » de l'époque, les gérants et promoteurs américains prirent bien soin d'inclure Montréal dans l'itinéraire des champions désirant monnayer un titre durement gagné. C'est ainsi que



PIERRE GOBEIL
adjoint au directeur de l'information (sports)

George Dixon fut suivi, au fil des ans, par une trentaine de monarques qui, tour à tour, vinrent montrer leur savoir-faire aux Montréalais à l'occasion de combats hors concours.

Comment peut-on savoir que la boxe suscitait autant d'intérêt ?

En 1898, LA PRESSE décide de commanditer, le 22 novembre au parc Sohmer, une grande fête populaire durant laquelle un événement spécial allait être présenté. Ce soir-là, à New York, James J. Corbett, ex-champion du monde des lourds, affronte Tom Sharkey. LA PRESSE présente le match sur écran à l'aide de « la lanterne magique », un instrument qui projette sur toile le compte rendu télégraphique du combat. Le lendemain LA PRESSE rapporte que 10 000 personnes avaient lu la description du match et que plus de 15 000 autres s'étaient vu refuser l'entrée faute d'espace. Voilà l'intérêt que suscitait déjà la boxe à Montréal à la toute fin du 19e siècle.

Dempsey affronte Rioux

Jack Dillon, Battling Levinsky, Mike McTigue, Jack Delaney, aussi connu sous le nom d'Ovila Chapdelaine, Jack Britton, Johnny Kilbane, Benny Leonard, Georges Carpentier et quelques autres, tous d'authentiques champions du monde, se sont succédés sur les rings montréalais au début du 20e siècle. Jack Dempsey et Jack Johnson, deux des grands de la boxe, nous ont également rendu visite.

LA PRESSE rapporte que près de 10 000 amateurs ont assisté au match d'exhibition qu'a livré Dempsey à Elzéar Rioux, le 18 juillet 1922 à l'aréna Mont-Royal. Les billets se vendaient de $1 à $3. Rioux, une armoire à glace de 6 pi. 5 po. pesant 228 livres, n'avait pratiquement aucune expérience du ring. En fait, il avait fait ses débuts la veille à Québec. Ce géant n'avait toutefois pas froid aux yeux. « Rushle, et si tu tombes, tu tomberas comme un homme, pas comme un peureux », lui avait dit son gérant, le Dr Gadbois. Effectivement, à la fin du deuxième round, l'oeil gauche amoché et le nez ensanglanté, Rioux s'est retrouvé au tapis. Il n'avait toutefois pas reculé devant le grand champion du monde. Il était tombé comme un homme !

Dix-neuf mois plus tard, c'est au tour de Jack Johnson, ex-champion du monde des lourds, de se produire à Montréal. Au théâtre Saint-Denis, le 22 février 1924, l'ex-monarque maintenant à son déclin, croise les gants en 10 rounds avec Homer Smith. La salle est remplie à craquer, des centaines de personnes sont refusées à la porte. La soirée est décevante. Smith craint tellement le vieux Johnson qu'il se retrouve quatre fois au plancher sans jamais avoir été touché. Non, ce soir-là, le docteur Gadbois n'était pas dans le coin de Smith !

Plusieurs autres champions du monde ont combattu à Montréal après Dempsey et Johnson ; Tony Canzoneri (1928), Maxie Rosenbloom (1932), Joey Archibald (1934), Joe Louis (1935), Bob Olin (1938), Willie Pep (1944), Marcel Cerdan (1947), Jake LaMotta et Kid Gavilan (1949), Bob Montgomery (1950), Rocky Graziano (1951), Luis Rodriguez (1972) et Emile Griffith (1974), pour ne nommer que ceux-là. Aucun de ces monarques n'a toutefois risqué son titre à Montréal.

L'ère des grands combats

C'est à partir des années 20 que Montréal a commencé à présenter ses grandes soirées de boxe. Ces galas ont incité au fil des années 10 000 amateurs et plus à se rendre au Forum ou au stade de Lorimier, pour assister à des combats qui soulevaient les passions populaires.

À tour de rôle, Léo « Kid » Roy, Dave Castilloux, Johnny Gréco, Laurent Dauthuille, Armand Savoie, Robert Cléroux, Donato Paduano, Fernand Marcotte et Eddie Melo ont été les meilleurs ingrédients de la saveur locale nécessaire à la préparation d'une « grande soirée de boxe ».

Il y eut bien sûr quelques exceptions, et certains champions ont défendu leur titre sans l'implication de boxeurs locaux. C'est ainsi qu'en 1931, Panama Al Brown, monarque des poids coqs, a défendu sa couronne deux fois au Forum face au Norvégien Pete Sanstol et au Français Eugène Huat. À l'époque, Brown était tellement populaire qu'il attirait plus de 2 000 personnes chaque fois qu'il s'entraînait au gymnase en plein air du CN situé à l'angle des rues Mont-Royal et Iberville. Brown l'emporta par décision. On rapportait dans les journaux que 13 000 personnes avaient assisté au combat. « Toutes proportions gardées, pouvait-on lire, la boxe suscite plus d'intérêt à Montréal que dans n'importe quelle ville du continent ».

Fort du succès remporté avec Brown, le promoteur Armand Vincent récidivait trois ans plus tard, cette fois avec le champion du monde des coqs, le Portoricain Sixto Escobar. Ce dernier défendait ainsi son titre avec succès devant l'Américain Baby Casanova et Huat.

Enfin, le 20 juin 1980 au Stade olympique, Sugar Ray Leonard et Roberto Duran établissaient des records d'assistance et de recettes qui tiennent toujours et qui tiendront encore longtemps. Les billets se vendaient de $20 à $500. Plus de 40 000 personnes laissèrent $3,6 millions aux guichets. Malheureusement, la soirée se solda par un déficit de $1,5 million et par la mort accidentelle du boxeur Cleveland Denny.

L'époque du Kid

Le nom de Léo « Kid » Roy, champion canadien des plumes et des légers, est inscrit dans les annales comme ayant été le premier à avoir attiré plus de 10 000 sportifs à un combat de boxe. Le 21 avril 1926, devant 11 847 spectateurs au Forum, le « Kid » se mesura en 10 rounds au champion du monde des plumes, Louis « Kid » Kaplan. Le titre n'était pas en jeu. En présence du maire de Montréal, Médéric Martin, Roy fut battu par K.O. au septième round et toucha la somme de $3 000.

De 1921 à 1929, Léo « Kid » Roy, de son vrai nom Léo Paradis, a remporté 86 des 109 combats qu'il a livrés. Avant l'inauguration du Forum en 1924, Roy, géré par Raoul Godbout, se battait pour le compte du promoteur Alex Moore à l'aréna Mont-Royal (5 000 sièges), au théâtre Saint-Denis (4 000 places) et au Monument National (3 500 sièges). On présentait également des combats de boxe au théâtre Français (2 000 places), mais il semble que Roy n'y ait jamais mis les pieds. Au cours d'une carrière qui l'a conduit à New York, Philadelphie, Chicago, Toronto et Los Angeles, ce favori des foules a récolté environ $300 000 en bourses (nous sommes dans les années 20). En 1929, Roy possédait un compte en banque de $47 000, un duplex de $12 000 construit boulevard Perras, une taverne située au coin des rues Delorimier et Ontario qu'il avait payée $32 000 et un restaurant de $11 000 à Lowell, dans l'État du Massachusetts.

Insouciant, joyeux luron, il dépensa tout son argent. Devenu clochard, il mourut à Montréal en 1955. Il était âgé de 54 ans et il avait 25 cents en poche !

Castilloux-Gréco

Il aura fallu attendre 13 ans avant de voir un pugiliste local susciter suffisamment d'intérêt pour signer une « grande soirée de boxe ».

Natif de la Gaspésie, Dave Castilloux a commencé sa carrière en 1935. Il devint par la suite le seul boxeur canadien à remporter trois titres nationaux dans autant de catégories : plumes, légers et mi-moyens. Au niveau national, aucun autre boxeur n'a encore réussi l'exploit.

Castilloux ne possédait pas de force de frappe. Par contre, sa finesse, sa rapidité, son agilité et sa précision en ont fait, dans les années 40, l'un des meilleurs poids légers au monde. Le 10 août 1945, Dave battait Johnny Bratton, le futur champion du monde, par décision en 10 rounds à Milwaukee et touchait $17 000 US.

Castilloux avait une méthode bien particulière de s'entraîner. À l'occasion, il plaçait sur le tapis du ring un mouchoir de 24 pouces de côté. Il y mettait les pieds et sans le quitter, il invitait ses partenaires d'entraînement à le frapper. Rares sont ceux qui y parvenaient.

Castilloux signe sa première « grande soirée de boxe » en 1942. Face à Al Lust, Dave incita 10 000 spectateurs à se rendre au Forum. Les profits de la soirée avaient servi à acheter des « obligations de la Victoire ».

Tout était prêt pour l'apothéose : le légendaire combat Castilloux-Gréco. Depuis 1935, Castilloux accumulait les victoires par décision. En 1940, un jeune Italien du quartier Notre-Dame-de-Grâce, Johnny Gréco, a commencé à balayer les rings en inscrivant K.O. après K.O. En 1946, le « fruit » était mûr et le promoteur Raoul Godbout l'a récolté !

Ce soir-là, 14 570 amateurs remplirent à craquer le Forum de Montréal qui ne comptait alors que 9 000 sièges pour le hockey (la capacité du Forum a été portée à 12 500 places en 1949). La police avait été mandée sur les lieux afin d'empêcher des milliers de partisans furieux, repoussés faute de places, de causer des dommages à la propriété. Aux mains de Gréco, Castilloux perdit son titre par décision. Le record d'assistance en salle établi lors du match Gréco-Castilloux ne sera battu que 33 ans plus tard par la rencontre Marcotte-Melo. L'ère Castilloux était terminée. Gréco prenait la relève.

Aujourd'hui, Dave Castilloux a 67 ans. Il se rappelle qu'il a livré 114 combats au cours de sa carrière. Il a remporté 100 victoires. « Je n'ai pas amassé d'argent avec la boxe, dit-il, mais j'ai bien vécu. J'ai eu du fun en masse et je ne regrette rien. » Castilloux, après la boxe, a travaillé 25 ans pour le Canadien National. À la retraite depuis maintenant six ans, il jouit d'une excellente santé et ne rate jamais l'occasion de regarder un combat à la télévision.

Le choc Dauthuille-Gréco

Gréco prit donc la relève et ses guerres avec Beau Jack sont passées à l'histoire comme ayant été de véritables classiques.

C'est en affrontant le Français Laurent Dauthuille que Gréco a attiré le plus grand nombre d'amateurs. Sous une pluie battante, le 3 août 1949, au stade de Lorimier, plus de 19 000 spectateurs ont assisté à la fin de Gréco. Dominé par un adversaire plus lourd et nettement plus talentueux, l'Italien se faisait exécuter par le Français en 5 rounds. Deux ans plus tard, Rocky Graziano venait à Montréal mettre un terme à la carrière de Gréco. Ce dernier fut exécuté en 3 rounds devant 6 165 personnes dans un des plus dramatiques combats présentés au Forum de Montréal.

Gréco, qui avait rencontré les meilleurs poids mi-moyens de son époque, n'eut guère le temps de profiter de sa retraite. Le soir du 12 décembre 1954, en revenant d'une fête organisée en son honneur, sa voiture s'est écrasée sur un arbre à Côte-des-Neiges, le tuant sur le coup. Il avait 31 ans.

Avant de battre Gréco, Dauthuille avait, en février 1949, fait salle comble au Forum de Montréal en prenant la mesure de Jake LaMotta. Ce dernier allait devenir, quatre mois plus tard, champion du monde des moyens en détrônant le Français Marcel Cerdan par abandon au 10e round.

Dauthuille a séjourné environ trois ans à Montréal, c'est-à-dire de décembre 1948 à la fin de 1951. Durant cette période, Dauthuille aura participé six fois à des combats ayant attiré 10 000 spectateurs ou plus. Ce record n'a pas encore été surpassé.

Laurent Dauthuille est retourné en France à la fin de sa carrière. Il a roulé sa bosse un peu partout en exerçant successivement les métiers de tourneur d'usine, pompiste, débardeur, lutteur et même clown dans un cirque. Il passait néanmoins le plus clair de son temps à noyer ses mémoires dans l'alcool. Dauthuille, un pur styliste, n'avait jamais oublié la défaite subie aux mains de LaMotta, à Détroit, en 1950. S'apprêtant à venger l'échec subi par son compatriote Marcel Cerdan, menant largement aux points au 15e round, Dauthuille se faisait « électrocuter » avec seulement 13 secondes à faire dans ce match de championnat du monde.

Au mois de novembre 1969, Laurent Dauthuille, surnommé le Tarzan du Buzenval, s'est éteint dans l'oubli et le dénuement le plus complet à l'âge de 55 ans.

L'ère des plus lourds

Après avoir présenté les combats de Gréco, Dauthuille et Armand Savoie, le promoteur Godbout devint matchmaker pour le compte d'un nouveau promoteur, Eddie Quinn. Ce dernier a exploité les catégories plus lourdes et donné leur chance à des boxeurs comme Yvon Durelle et Robert Cléroux, dont les noms sont plus frais à la mémoire. Quinn a présenté deux matches de championnat du monde à Montréal en 1958 et en 1959, et chaque fois, Durelle a subi la défaite.

Quinn a transporté ensuite ses affaires au stade de Lorimier où Robert Cléroux perdit, puis reprit au début des années 60, son titre national des lourds devant le Torontois George Chuvalo. Aujourd'hui, Cléroux administre un bar-salon à Chomedey, Chuvalo en fait autant à Toronto.

De Paduano à aujourd'hui

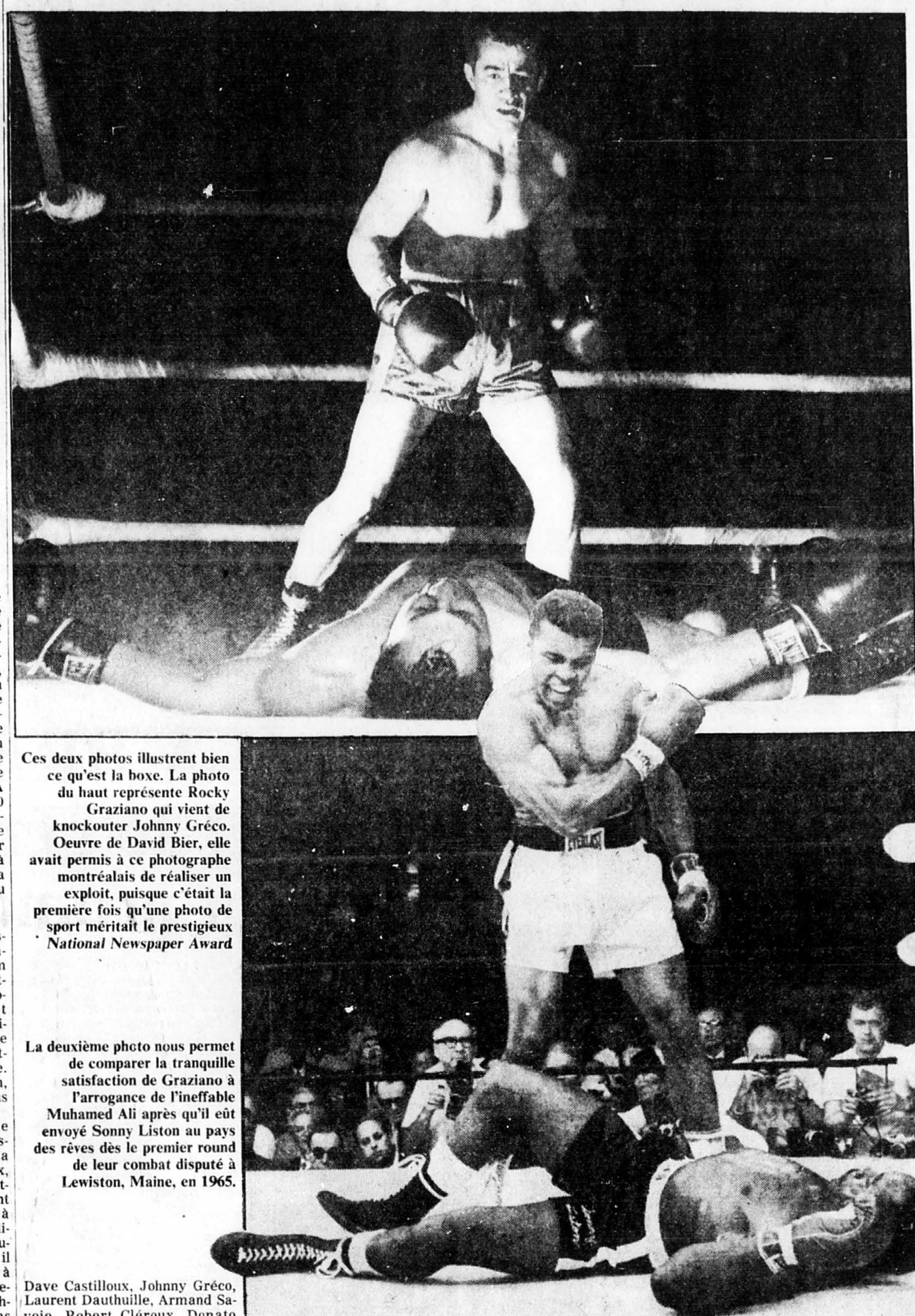
Régis Lévesque a ensuite remplacé Eddie Quinn à la fin des années 60 comme promoteur et il a connu ses meilleurs moments avec Donato Paduano et Eddie Melo.

Paduano, affectueusement surnommé *l'Ange du Ring* par ses partisans, a remporté ses plus belles victoires locales devant Joey Durelle (deux fois), Fernand Marcotte et Jean-Claude Leclair.

Après la retraite de Paduano, Lévesque a créé de toute pièce la nouvelle coqueluche de la boxe locale, Eddie Melo, surnommé *L'ouragan*. Avec Melo et Fernand Marcotte, Lévesque, qui travaillait alors pour le nouveau promoteur Alfred Véronneau, a attiré, le 26 juin 1979, 15 584 spectateurs au Forum, alors que Marcotte avait défendu avec succès son championnat canadien des poids moyens.

L'actuel record d'assistance et de recettes en salle appartient au match Cusson-Hilton présenté le 4 décembre 1983 au Forum ; 18 799 spectateurs ont laissé $708 892,40 aux guichets pour assister à ce combat qui s'est terminé par un verdict de « nul technique ».

La trilogie Ali-Frazier a également produit des « grandes soirées de boxe » à Montréal, mais en circuit fermé. Le 8 mars 1971, le 28 janvier 1974 et le 30 septembre 1975, le promoteur Régis Lévesque présentait les matches Ali-Frazier sur écran géant au Forum. Ces soirées ont attiré chaque fois plus de 10 000 personnes qui ont laissé successivement aux guichets $129 700, $119 600 et $142 500. Joe Frazier a remporté le premier combat, Muhammad Ali les deux autres.



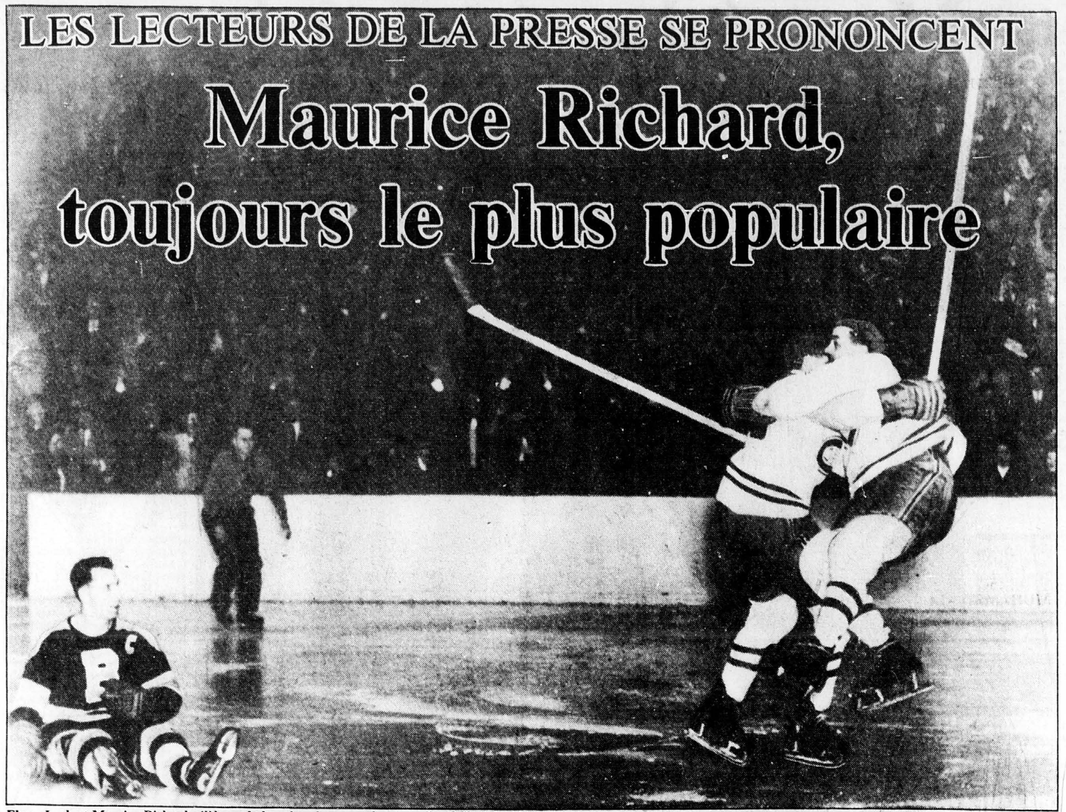
Ces deux photos illustrent bien ce qu'est la boxe. La photo du haut représente Rocky Graziano qui vient de knockouter Johnny Gréco. Oeuvre de David Bier, elle avait permis à ce photographe montréalais de réaliser un exploit, puisque c'était la première fois qu'une photo de sport méritait le prestigieux *National Newspaper Award*

La deuxième photo nous permet de comparer la tranquille satisfaction de Graziano à l'arrogance de l'ineffable Muhamed Ali après qu'il eût envoyé Sonny Liston au pays des rêves dès le premier round de leur combat disputé à Lewiston, Maine, en 1965.

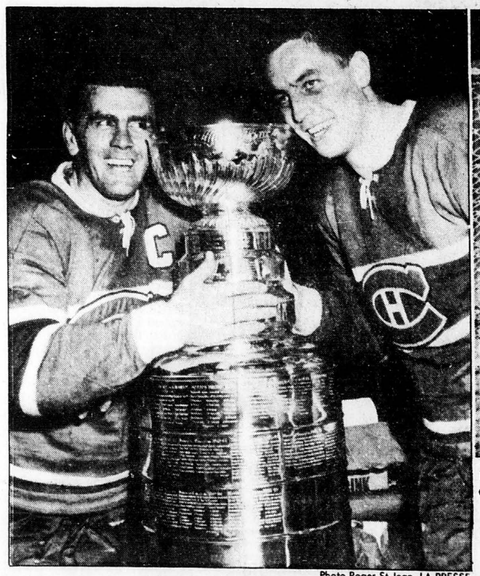
Le palmarès des dix grands du sport

LES LECTEURS DE LA PRESSE SE PRONONCENT

Maurice Richard, toujours le plus populaire



Elmer Lach et Maurice Richard célèbrent le but victorieux sous les yeux d'un Milt Schmidt abasourdi. Photo Roger St-Jean, LA PRESSE



Maurice Richard et Jean Béliveau flanquent fièrement la coupe Stanley. Photo Roger St-Jean, LA PRESSE



Malgré sa glissade vers la droite, le gardien Red Henry, des Bruins de Boston, doit s'incliner devant le « Rocket » Photo David Bier



Quand on joue avec fougue, on risque la bagarre. Et s'il était reconnu pour la qualité de son jeu, Maurice l'était également pour ses talents pugilistiques. Quelques instants après cette photo, Maurice knockoutait Bill Juzda, des Maple Leafs de Toronto. Photo Roger St-Jean, LA PRESSE



Dans un match disputé à Détroit en 1950, Maurice Richard atteint accidentellement le gardien Terry Sawchuck, des Red Wings, d'un coup de bâton à la tête. Téléphoto PA



Maurice Richard honoré par le maire Camillien Houde. Photo Roger St-Jean, LA PRESSE

Quand LA PRESSE a lancé son «Opération Centenaire», le 20 octobre dernier, elle y avait associé, pour leur rendre un hommage tout spécial, Maurice Richard et Félix Leclerc. On savait que ces deux hommes, chacun dans son domaine, et pourtant l'un et l'autre vivant plus ou moins dans l'ombre depuis longtemps, incarnaient toujours pour les Montréalais et pour tous les Québécois, des valeurs pour lesquelles l'admiration populaire était toujours aussi vive.

Qui a oublié cette émouvante photo étalée au centre du cahier historique de LA PRESSE du 20 octobre montrant les deux hommes se serrant la main d'une manière aussi émouvante que virile ?

Cette certitude se voit confirmée sans l'ombre d'un doute par un sondage-maison réalisé auprès des lecteurs de LA PRESSE : un quart de siècle après sa retraite — une génération plus tard en somme — Maurice Richard reste, et de loin, l'athlète le plus populaire auprès des amateurs de sport, recueillant 6 767 points sur un maximum de 12 500 (chacun des 1 250 bulletins reçus comprenait dix noms, le premier méritant 10 points, le deuxième, 9, etc.)

Le classement suivant reflète bien le magnétisme incroyable que cet homme a exercé et exerce toujours sur les Montréalais. Pendant les quelque 20 années au cours desquelles il a porté les couleurs du Canadien, il remplissait les amphithéâtres où il passait, par sa fougue, son dynamisme et son insatiable désir de vaincre. Et la meilleure façon de le stimuler, beaucoup s'en souviennent, c'était de le huer copieusement.

Ce classement est aussi très révélateur, sinon étonnant, à propos de certains athlètes et de certains sports.

Ainsi, parmi les dix premiers, on trouve cinq joueurs de hockey, soit les trois vedettes du Canadien depuis 1940, Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur, l'inimitable Gordie Howe et l'étoile filante Wayne Gretzky, qui a des chance de s'approprier tous les records de joueur d'attaque de la Ligue nationale de hockey d'ici à la fin (encore lointaine sans doute) de sa carrière.

Pour compléter le classement, on remarque la présence de la vedette incontestée du baseball, Babe Ruth, de deux boxeurs, Joe Louis et Muhamed Ali, du pilote de course automobile Gilles Villeneuve et du footballeur Pelé.

Le sprinter Jesse Owens, le premier athlète choisi parmi ceux qui pratiquent des disciplines olympiques, vient au 11e rang, tout juste sur les talons de Béliveau. À notre avis, ce choix et de nombreux autres dans la liste ci-dessous montrent que les lecteurs de LA PRESSE ne se sont pas arrêtés strictement à la scène locale et aux sports professionnels, mais qu'ils ont également scruté consciencieusement la scène internationale et les disciplines rares chez les professionnels.

En revanche, on constate que de l'avis des lecteurs de LA PRESSE du moins, les Expos n'ont pas encore produit une super-vedette susceptible de les marquer. En fait, le joueur de baseball le plus important à leur avis demeure Jackie Robinson, qui a récolté 284 points même s'il n'a joué qu'une seule saison avec les Royaux du temps. Il faut dire que le fait d'avoir brisé la barrière de la couleur dans le baseball majeur n'est certes pas étranger à ce choix. Au sein des Expos, c'est Gary Carter qui a obtenu le plus de votes des lecteurs, mais avec 161 points, 42 fois moins que Maurice Richard !

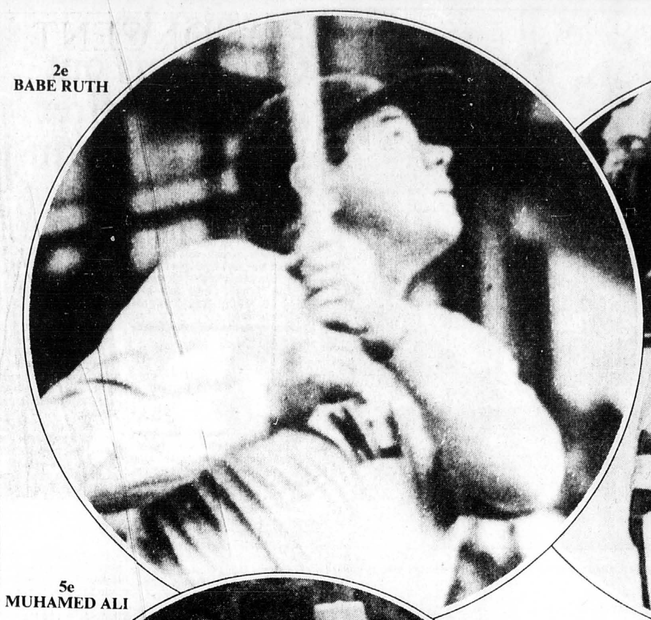
Le football en prend pour son rhume puisque Jimmy Brown, qui a obtenu le plus de votes, vient très loin derrière, avec 525 points. Le plus populaire chez les ex-porte-couleurs des Alouettes demeure Sam Etcheverry, avec 161 points.

Enfin, Nancy Greene est l'athlète féminine la plus populaire, avec 454 points, devant Nadia Comaneci (449) et Barbara Ann Scott (406).

LE PALMARÈS

1e - Maurice Richard 6 767
2e - Babe Ruth 4 538
3e - Gordie Howe 2 745
4e - Joe Louis 2 692
5e - Muhamed Ali 2 540
6e - Wayne Gretzky 2 513
7e - Gilles Villeneuve 2 095
8e - Pelé 1 775
9e - Guy Lafleur 1 375
10e - Jean Béliveau 1 062
11e - Jesse Owens 1 013
12e - Bjorn Borg 985
13e - Howie Morenz 955
14e - Jack Nicklaus 946
15e - Joe Dimaggio 933
16e - Jim Thorpe 903
17e - Louis Cyr 727
18e - Mark Spitz 717
19e - Marcel Cordan 684
20e - Gaétan Boucher 667
20e - Jacques Plante 667

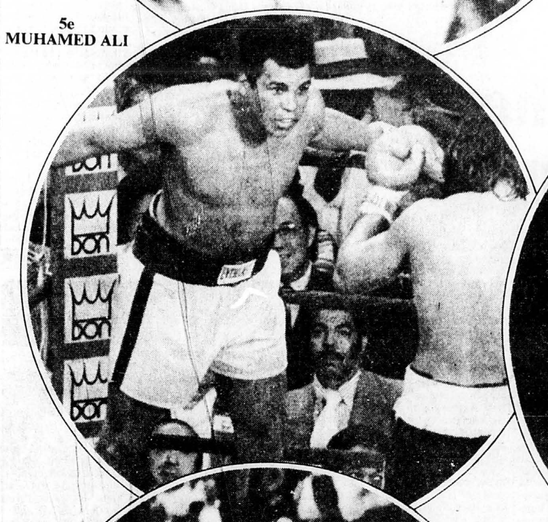
Quelques autres noms : Bobby Orr, 662 ; Yvon Robert, 570 ; Rocky Marciano, 550 ; Jimmy Brown, 525 ; Jean Rougeau, 512 ; Vladislav Tretiak, 505 ; Nancy Greene, 454 ; Arnold Palmer, 449 ; Nadia Comaneci, 447 ; Jack Dempsey, 426 ; Barbara Ann Scott, 406 ; Jean-Claude Killy, 404 ; Karen Magnussen, 370 ; Sonja Henie, 331 ; Aurèle Joliat, 320 ; Eric Heiden, 320 ; Ty Cobb, 297 ; Jackie Robinson, 284 ; Johnny Weissmuler, 178 ; Gary Carter, 161 ; Sam Etcheverry, 161 ; Abebe Bikila, 144 ; Jacqueline Gareau, 133 ; Roger Bannister, 80 ; Bruce Jenner, 60 ; Jocelyne Bourassa, 56 ; Andre Dawson, 52 ; Étienne Desmarteau, 45 ; Mike Bossy, 24.



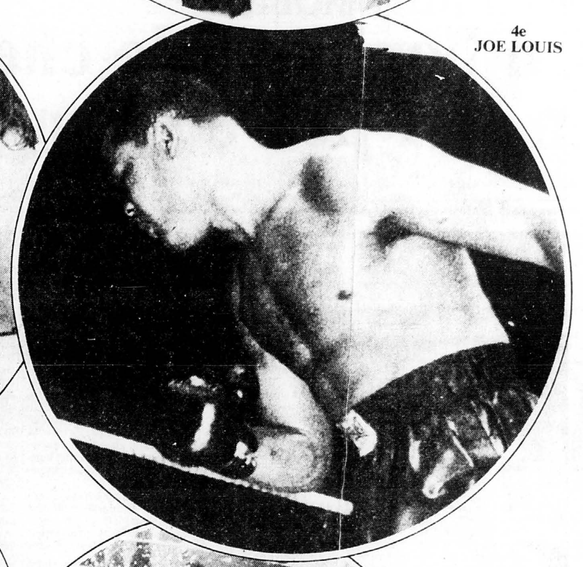
2e BABE RUTH



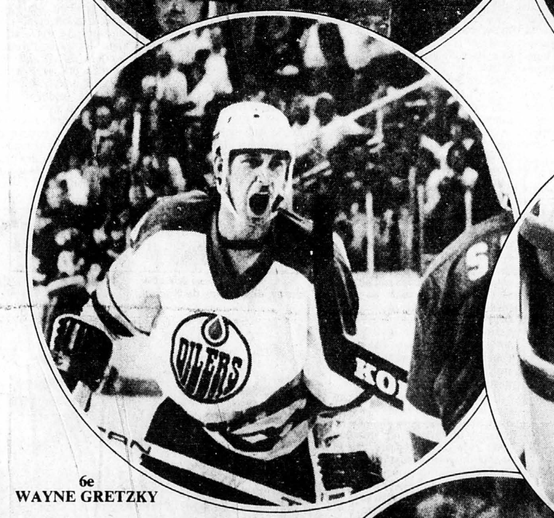
3e GORDIE HOWE



5e MUHAMED ALI



4e JOE LOUIS



6e WAYNE GRETZKY



7e GILLES VILLENEUVE



10e JEAN BÉLIVEAU

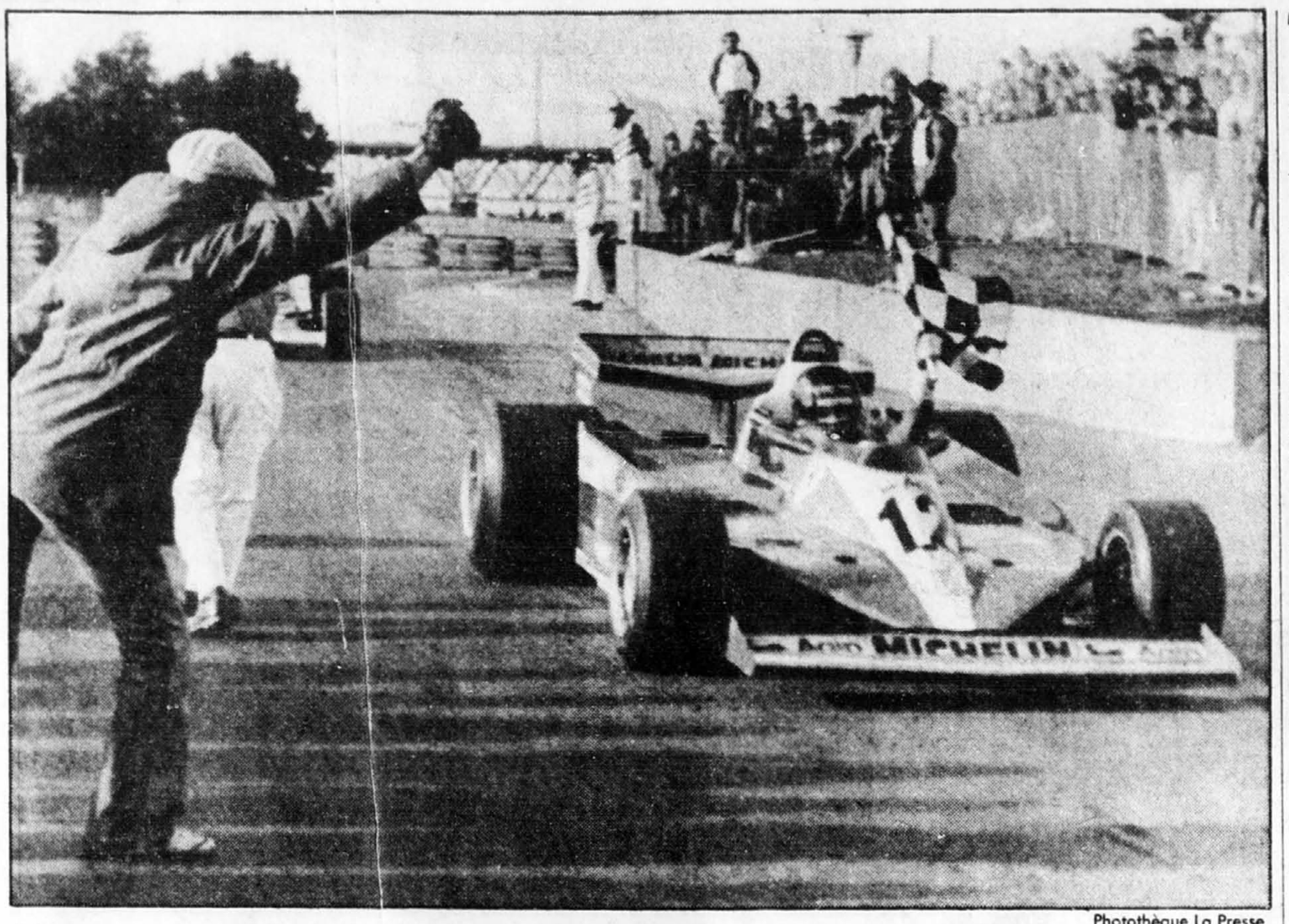


9e GUY LAFLEUR



8e PELÉ

L'automobile et le tennis



Photothèque La Presse

Villeneuve vient de ravir la première place en Formule 1 au Grand Prix du Canada disputé sur l'Île Notre-Dame. Une première pour un Canadien.

SPORT AUTOMOBILE

Un bon bout de chemin en fort peu de temps

L'histoire du sport automobile canadien ne remonte pas aux premiers temps de LA PRESSE, loin de là. Même que la toute première course automobile au monde ne fut disputée qu'en 1894, entre Paris et Bordeaux, soit quelque 11 années après la naissance de notre quotidien.

En fait, l'accession de Gilles Villeneuve au sommet du sport motorisé mondial, au même titre que Yvon Duhamel en Grand Prix motocycliste, mais de façon



GILLES BOURCIER

beaucoup plus spectaculaire et imposante, tient du miracle si l'on considère que le sport ne s'est vraiment manifesté ici qu'en 1957. C'est plus précisément le 29 juin, sur les pistes d'atterrissage de l'aéroport Connor, près de Saint-Eugène, que tout a commencé. Depuis, le Canada a accueilli 16 Grands Prix de formule 1, des championnats du monde de rallye (trois ou quatre), de *trial* motocycliste, de motocross, d'accélération ; finalement, on présentera cet été un championnat mondial des marques, à Mosport. Un bon bout de chemin parcouru, en une période de temps si courte.

En feuilletant le précieux bouquin de Pierre Luc, *R.P.M.*, publié aux Éditions de la table ronde, en 1970, on s'aperçoit que la brève histoire de notre sport automobile nous apparaît banale, mais que cela était inévitable. Il n'était pas question que les fervents du Sport Motor Car Club de Montréal (1937) ou ceux du Laurentian Autosport Club (1953) ou même ceux du Montréal MG Car Club s'en tiennent aux courses contre la montre ou aux rallyes du type navigation à l'honneur à cette époque. Ils se sont mis à « courser » entre eux avec, comme résultat prévisible, l'apparition de talentueux pilotes : Jacques Duval, Peter Ryan, Jacques Couture, Eppie Wietzes, Ludwig Heimrath et François Favreau pour ne nommer que ceux-là.

Depuis 1905, l'Europe, surtout la France, vivait à l'heure de la formule des Grands Prix. Les États-Unis ont eu le leur, de formule 1 celui-là, en 1959, à Watkins Glen, soit neuf années après la naissance du Canadian Automobile Sports Club. Au Québec, il a fallu attendre la naissance du Circuit Mont-Tremblant, le 3 août 1964, pour connaître nos premières épreuves internationales. Mosport, en Ontario, avait pris les devants alors que déjà, en 1961, Peter Ryan y signait une victoire devant des concurrents aussi réputés que Stirling Moss et Olivier Gendebien.

Le premier Grand Prix canadien de formule 1 a été couru à Mosport, en 1967. L'année suivante, Saint-Jovite donnait suite à ses épreuves Can-Am avec une course F.1 que devait remporter Dennis Hulme sur McLaren. Une seule autre épreuve du genre a été disputée sur la piste des Laurentides, soit en 1970, où Jackie Ickx a remporté une brillante victoire sur Ferrari. Par la suite, le grand cirque est demeuré à Mosport jusqu'à ce que naisse la piste de l'île Notre-Dame, en 1978.

Notre sport motorisé a été marqué par de grands hommes. Ryan a probablement été, avec Villeneuve, le plus prometteur du groupe mais il s'est tué très jeune, 10 ans plus jeune en fait que le héros de Berthierville. Après sa victoire contre Moss et Gendebien, sur Lotus 19, il a été recruté par Colin Chapman, le chef d'écurie chez Lotus, qui lui a permis d'arracher une 10e place en fomule 1, à Watkins Glen.

Ryan est mort à Reims, le 1er juillet 1962, à l'âge de 22 ans, au volant d'une formule junior. Par la suite, de rares Canadiens ont obtenu un volant de formule 1 ; Bill Brack, Eppie Wietzes et George Eaton, entre autres, ont eu cette chance mais dans le cadre du Grand Prix du Canada seulement. Puis est venu Villeneuve et sa victoire injustement contestée par ses pairs lors du premier G.P. sur le circuit montréalais qui allait porter son nom, après sa disparition, le 8 mai 1982, en Belgique.

Ryan et Villeneuve ne furent pas nos seules victimes de la course. Ed Purdy a perdu la vie le premier, à Saint-Eugène, le 14 juin 1959, au volant d'une MG ; le Mont-Tremblant a déploré son premier accident mortel le 16 juin 1968 alors que Jean Lagrace n'a pas survécu à un renversement sur le « dos d'âne », à bord d'une formule Ford.

D'autres grands pilotes ont porté nos couleurs nationales à l'étranger. Nous avons déjà parlé de Duhamel, un champion méconnu sur deux roues qui a imposé le respect partout où il est passé, mais il faut aussi rendre hommage à Jacques Bienvenue (endurance), Jean-Paul Pérusse (rallye), Jacques Villeneuve (motoneige et autombile), Gary Beck (accélération) et Ross Pederson (motocross).

Il ne manque que quelques titres au tableau d'honneur canadien. Si on parle déjà d'un championnat du monde de karting, pour 1986, les amateurs de la spécialité désespèrent de voir un jour chez nous un véritable Grand Prix de vitesse de moto.

Par ailleurs, un événement ne passera pas inaperçu en 1984 mais ne constituera pas pour autant une nouveauté. Il s'agit d'une course du grand circuit américain CART qui sera présentée à Sanair, le 9 septembre. Une manifestation semblable a eu la faveur des habitués du Circuit Mont-Tremblant en 1967 alors que Mario Andretti, plus jeune de 17 ans à cette époque, avait remporté cette course pour voitures de type Indianapolis.

Si, comme le chante si bien Charlebois, « C'est long, 100 ans ! », le temps ne passe tout de même pas si vite. À preuve, Andretti sera au départ de cette course de Sanair, cet été...



Photothèque La Presse

L'accession de Gilles Villeneuve au sommet du sport automobile mondial tenait du miracle...

SALON DU GOLF DE MONTRÉAL 1984

Les 8-9-10-11 mars

À LA

Place Bonaventure

Heures d'ouverture:

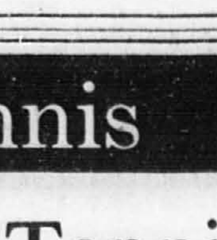
jeudi de 17h à 22h30
vendredi de 12h à 22h30
samedi de 12h à 22h30
dimanche de 12h à 22h30



En collaboration avec CKVL/85
Rawling Golf Canada
Meahers, boutiques Pro-Golf, centre du golf U.F.O.
CFCF/60

Tennis: les Québécois ont tôt fait de tirer leur épingle du jeu

Tout comme le golf, le tennis est un sport importé d'Europe, plus précisément d'Angleterre. Il ne faut donc pas se surprendre si, il y a un siècle, le tennis à Montréal était pratiqué surtout par des anglophones, au Montréal Cricket Club ou au McGill Tennis Club, puis plus tard au Mount-Royal Tennis Club, rue Grey.



ANDRÉ TURBIDE

Anglophones ou Américains participaient aux tournois organisés par les dirigeants de ces clubs « locaux ». On jouait sur des courts de terre battue. Même qu'en 1960, les membres du Mount-Royal jouaient encore sur du gazon.

Au début du siècle, les terrains et les clubs de tennis étaient très nombreux. Dans les années 20 et 30, on en trouvait presque à tous les coin de rue. À tel point qu'on compte présentement dans l'île de Montréal au moins six édifices géants construits sur les emplacements d'anciens clubs de tennis; parmi ces derniers, l'Hôpital Sainte-Justine.

Suzanne Lenglen, vous connaissez?

Et on présentait des matches de grande classe. LA PRESSE rapporte, sur huit colonnes, dans sa livraison du 25 octobre 1926 que la fameuse Suzanne Lenglen « *émerveille dix mille personnes par ses exploits au jeu de tennis* ». Et en sous-titre on lit : Suzanne Lenglen affiche une écrasante supériorité sur ses adversaires et joue en grande artiste. Cette Suzanne Lenglen, une Française, devait être toute une joueuse. Ce qui suit tend à le prouver.

« *Au commencement du monde, il n'y avait personne. Dieu créa d'abord Adam, ensuite Ève, enfin Suzanne Lenglen.* »

Outre des exhibitions, présentées au Forum de la rue Sainte-Catherine, et dans d'autres clubs, les amateurs avaient droit aux matches de la Coupe Davis. Le Canada a fait son entrée dans cette grande compétition en 1913, treize ans après la première rencontre qui avait réuni 63 nations.

À sa première présence en Coupe Davis, le Canada a gagné contre l'Afrique du Sud, 3-1, et contre la Belgique, 4-0, obtenant ainsi le droit d'affronter les États-Unis, à Wimbledon. Les Américains ont gagné 3-0. Faisaient partie de l'équipe du Canada les Powell, Schwengers, Mayes, Foulkes.

C'est en 1923 que Montréal accueillit ses premiers matches de la Coupe Davis, avec des joueurs aux noms comme Crocker, Rennie, Wright et Milne. Ils ont perdu 5-0 face au Japon.

Après les exploits d'un dénommé E. H. Laframbroise dans les premières années de participation, et ceux du non moins célèbre Marcel Rainville entre 1929 et 1934, il faut attendre jusqu'en 1946 (aucun match n'a été disputé durant la Deuxième Guerre mondiale) pour applaudir les exploits du Montréalais Henri Rochon.

C'est à partir de ce moment que les Québécois ont fréquemment occupé des postes de l'équipe canadienne en Coupe Davis. Vinrent ensuite Robert Bédard et François Godbout, puis, le jeune Mike Belkin en 1965, et, plus récemment, Réjean Genois et Richard Legendre.

Les francophones ont eu leurs heures de gloire en 1960 quand Robert Bédard et François Godbout formèrent toute l'équipe canadienne. Ils se sont cependant inclinés 2-3 en première ronde devant le Mexique, à Québec.

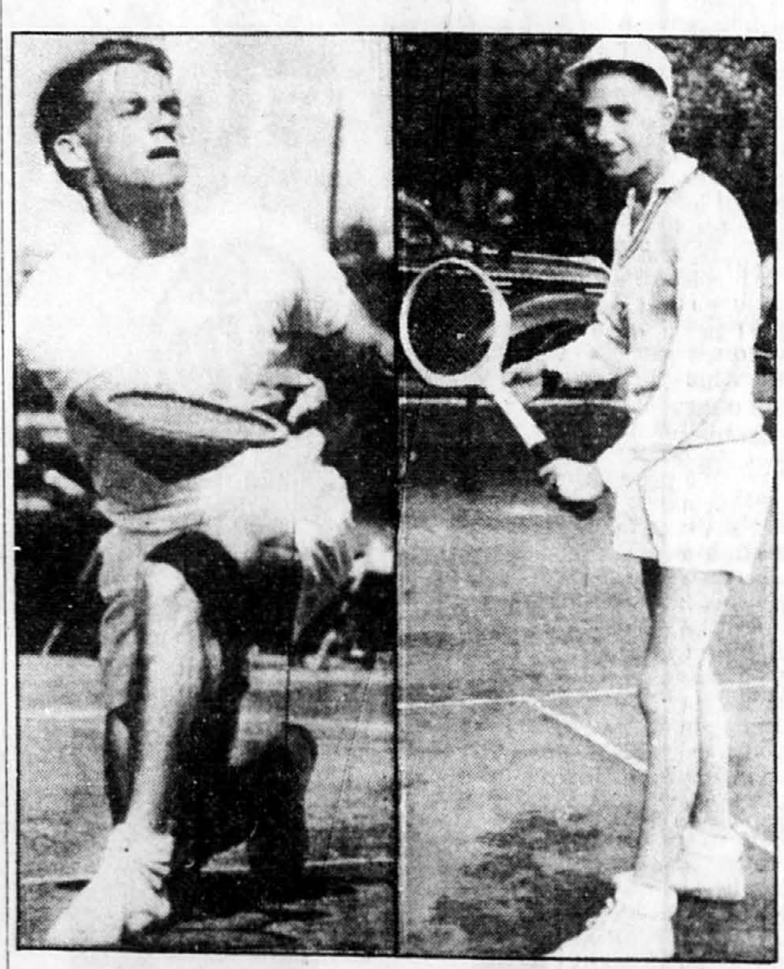
« L'histoire du tennis au Québec est riche, très riche, affirme Christian Dufresne, directeur du tennis récréatif pour *Tennis Canada*, à Ottawa. Au début du siècle, on y rencontrait surtout des anglophones, car ils avaient les moyens de voyager pour aller jouer aux États-Unis ou en Europe. Les francophones se sont cependant imposés petit à petit et l'arrivée d'Henri Rochon a bouleversé bien des habitudes. Rochon a d'ailleurs été notre meilleur joueur en Coupe Davis. Il fut sûrement le plus fort, le plus représentantif. »

Du côté féminin, les succès ont été plus modestes. Mais on ne peut pas oublier les excellentes notes méritées par Andrée Martin.

Le grand élan

Et depuis 1970, le Québec ne cesse de s'imposer au tennis canadien grâce surtout à l'implantation des clubs intérieurs qui se multiplient dans la province.

Parce que les jeunes Québécois peuvent maintenant jouer plus souvent et plus longtemps, ils sont plus aptes à se qualifier pour les programmes d'entraînement de *Tennis Canada*. Et bientôt, on verra sûrement naître d'autres Rochon, Bédard, Godbout, Genois, Legendre, qui défendront avec Glenn Michibata l'honneur du Canada en coupe Davis. On les verra aussi se battre dans les grandes compétitions, aux côtés des grands noms comme McEnroe, Connors, Lendl, Willander...



Photothèque LA PRESSE

Robert Bédard (photographié en juillet 1956) et Henri Rochon (en septembre 1941), deux figures dominantes du tennis, tant au pays que sur la scène internationale.

Bravo La Presse! 100 ans de succès: toute une fiche!

Joe Salat

LES CONCORDES

Le golf

Après que le golfeur eût laissé tomber la veste...



PIERRE NADON

En 1884, le golfeur portait le knickers, la chemise blanche, la cravate et le veston. En 1934, il s'était délesté du veston et s'embarrassait de moins en moins de la cravate. En 1984, il arbore une chemisette multicolore, se permet de porter la culotte courte, et parfois même le jean.

Le golf, qui fut longtemps le privilège exclusif de la bourgeoisie anglaise et des riches, a perdu son caractère aristocratique au rythme où augmentait le nombre de ses adeptes; et il est devenu le sport de masse qu'il est aujourd'hui au Québec, au Canada ou ailleurs.

Les Québécois anglophones pratiquaient le golf depuis onze ans lorsque LA PRESSE fit son apparition le 20 octobre 1884. On leur devait même la fondation du premier club de golf organisé en Amérique du Nord.

Dans le parc du Mont-Royal

Le 4 novembre 1873, un groupe de 25 golfeurs s'étaient réunis dans les bureaux de l'homme d'affaires montréalais John S. Sidey pour fonder le Club de golf de Montréal. Ils avaient eux-mêmes dessiné le parcours de six trous, sans chalet ni fosse de sable, et s'étaient installés aux abords de la ville, au Fletcher's Field, qui fait maintenant partie du parc du Mont-Royal, plus précisément à l'endroit que les Montréalais francophones appellent familièrement le Parc Jeanne-Mance, que longe l'Avenue du Parc.

Six mois plus tard, les Québécois, qui avaient aperçu les officiers britanniques de l'armée du général Wolfe jouant au golf à Lévis dès le début des années 1860, avaient créé le club de golf de Québec, qui ne comptait que 14 trous. Suivirent le Toronto Golf Club (1876), celui de Brantford (1879), d'Ottawa (1891), de Victoria (1893), de Halifax (1896) et de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick (1896).

Cependant, c'est en 1884 que le club de golf de Montréal obtient, par le consentement de la reine Victoria, le privilège d'utiliser l'épithète «Royal». Le golf y est déjà si populaire que le club a «importé» un instructeur anglais, William Davis, pour enseigner à ses membres les subtilités d'un sport qu'on pratique chez lui depuis quelque 200 ans. Davis qui s'est finalement installé aux États-Unis, aura été le premier professionnel d'outremer embauché en Amérique du Nord.

À l'Omnium en charrette

L'expansion de la ville et du club force les membres du Royal Montréal à déménager, en 1895, leur parcours à Dixie, aujourd'hui connu sous le nom de Dorval. Le nouveau parcours compte 12 trous. Il accueille, l'année suivante, le premier Omnium Canadien. Les amateurs se rendent assister au tournoi en charrette et sont témoins de la victoire de J. H. Oke du Royal Ottawa, qui l'emporte avec une fiche de 156 pour 36 trous.

Le golf s'attire graduellement la faveur des Québécois francophones. Ils fondent en 1917 leur propre club, à Laval-sur-le-Lac. On acquiert un terrain de 188 acres, dont le nettoyage exige un travail ardu, mais on prend bien soin de préserver autant d'arbres que possible. Puis plus de 3 000 peupliers sont ensuite plantés aux extrémités est et sud du terrain pour assurer la protection contre la fumée des locomotives et le pollen que transporte le vent. Au début, le parcours se limite à trois trous; il est porté à cinq, puis à neuf, à 12, à 18 et à 27 trous. Le chalet n'est d'abord qu'un simple camp d'été où les golfeurs et leurs amis se rassemblent après leur ronde pour discuter.

Une association provinciale

«Une association pour contrôler le jeu du golf», titre LA PRESSE du 7 avril 1920, lorsque des représentants des clubs Royal Montréal, Beaconsfield, Kanawaki, Country Club, Laval-sur-le-Lac, Whitlock et Outremont profitent d'une réunion de l'Association de golf de Montréal et du District pour transformer le dit organisme en association provinciale.

«Une seule organisation contrôlera à l'avenir le sport du golf dans la province de Québec», rapporte LA PRESSE. «La chose a été décidée à une assemblée des intéressés... Ce corps dirigeant portera le nom d'Association Amateur de Golf de la Province de Québec. Les membres de tous les clubs de la province pourront de la sorte concourir pour le titre de champion... Ces championnats auront lieu au Country Club, à Saint-Lambert.»

L'Association prend son envol avec 13 clubs membres. T. R. Reith, de Beaconsfield, remporte le premier championnat amateur québécois avec un total de 156. Arthur Woodward du Country Club enlève le championnat professionnel (précurseur de l'omnium du Québec), auquel participent 12 professionnels et sept adjoints, avec une fiche de 150, qui lui vaut $100. Charles Murray, deuxième après une éliminatoire de neuf trous contre son frère, Albert, et Karl Keffer, reçoit $50. Keffer empoche le troisième et dernier prix de $25 grâce à un décompte de 38 en prolongation, contre 37 pour Charles Murray et 42 pour Albert.

L'influence des frères Murray

C'est aux frères Murray, immigrés d'Angleterre dès leur jeunesse, que les professionnels francophones doivent l'apprentissage de leur métier. Albert, premier président de l'Association canadienne des golfeurs professionnels, devient professionnel à l'âge de 15 ans, lorsqu'il accepte le poste d'adjoint à son frère au club Westmount en 1896. Il gagne l'Omnium Canadien en 1908, à l'âge de 20 ans, devenant ainsi le plus jeune de l'histoire à avoir réussi l'exploit — toujours inégalé — et l'emporte aussi en 1913. Il se distingue également en dessinant (en 1923, 1926 et 1948) les 27 premiers trous du défunt club Municipal de Montréal, emporté dans le tourbillon olympique en 1975.

Charles Murray remporte aussi l'Omnium Canadien à deux reprises (1906 et 1911) et gagne 10 fois l'omnium du Québec. Il occupe le poste de professionnel attitré du Royal Montreal, de 1906 à sa mort, en 1939.

Une demi-douzaine de francophones seulement occupent un poste de professionnel lorsque Damien Gauthier, adjoint au Seigniory Club de Montebello depuis six ans, accepte de succéder à Albert Desjardins au club de Saint-Jérôme. On l'engage, nourri et logé, et on lui accorde un salaire hebdomadaire de $7.

«Arthur Desjardins est alors en poste à Laval-sur-le-Lac et son frère, Aimé, est professionnel à Rawdon», raconte Gauthier. «Jules Huot, lui, est au Kent House de Québec, tandis que ses frères Rodolphe et Roland travaillent au Royal Québec.



Photothèque LA PRESSE

En 1973, Jocelyne Bourassa fait vibrer tout le pays.

«Nous étions alors une quinzaine de professionnels. Nous nous réunissions dans un club de Montréal le lundi et chacun déposait $2 dans le «pot» et nous disputions un match à enjeu cumulatif (skins game)», ajoute Gauthier qui, plus tard au club Municipal de Montréal, verra défiler de 500 à 600 golfeurs par jour et formera lui-même une quinzaine de professionnels.

Jules Huot bat les Américains

Jules Huot rehausse la profession et incite davantage les francophones à la pratique du golf en devenant, en 1937, le premier Canadien à remporter un tournoi du circuit américain.

Le petit Huot, qui ne pèse que 130 livres, tient tête à des joueurs établis du circuit américain, tels Ben Hogan, Lloyd Mangrum, Dutch Harrison, Jimmy Thompson, Harry Cooper et Porky Oliver pour enlever les honneurs de l'omnium General Brock, disputé à Fonthill, en Ontario. Jouant en compagnie de Hogan et Cooper en dernière ronde, il doit se surpasser pour inscrire une normale au dernier trou et l'emporter par deux coups sur Bill Melhorn et trois sur Cooper. La victoire lui vaut $750 et une manchette dans le *New York Times*, mais aucune ligne dans LA PRESSE.

Les années d'or

C'est après la guerre 1939-45 que le golf d'ici va connaître ses années d'or. L'architecte québécois de réputation internationale Howard Watson, concepteur des prestigieux parcours des clubs Lachute et Carling Lake, dessine notamment de nouveaux terrains presque partout en province.

La télévision en favorise la popularité en présentant les grands tournois. Les joueurs américains viendront chaque année en sol canadien dominer largement, sinon outrageusement, l'omnium national, devenu partie intégrante de leur calendrier.

Jocelyne fait vibrer le pays

En 1973, le Québec s'offre une première vedette sur la scène américaine et internationale. Jocelyne Bourassa de Shawinigan, déjà championne amateur du Canada, de l'Écosse et de la Nouvelle-Zélande, se joint au circuit professionnel féminin, où se trouve déjà l'Ontarienne Sandra Post, et va même jusqu'à décrocher le titre de recrue par excellence de la LPGA.

L'année suivante, elle fait vibrer tout le pays en gagnant le tournoi La Canadienne au club Municipal de Montréal. Au-delà de 42 00 amateurs de golf franchissent les tourniquets du club de la rue Sherbrooke pour assister à son exploit. Elle prend les devants dès la première ronde, avec un décompte de 68, cinq sous la normale, et se maintient en tête en jouant la normale 73 le deuxième jour. En troisième et dernière ronde, elle accuse un déficit de trois coups après huit trous avant d'effectuer une remarquable remontée, couronnée par un magistral oiselet de 18 pieds au dernier trou, et d'entraîner le tournoi en prolongation, où elle dispose de Judy Rankin et Sandra Haynie.



Photothèque LA PRESSE

Jules Huot, le premier Canadien à remporter un tournoi du circuit américain.

BERNARD TROTTIER SKI MODE INC.

GRANDE VENTE FIN DE SAISON

de 30 à 50% DE RABAIS



CENTRE D'ACHATS NORMANDIE

581, boul. Taschereau, Greenfield Park Tél.: 671-3793

2798 de Salaberry 331-3340

Toutes mitaines, gants 50% de rabais	Tous chandails et tricots de marques Château - Gordini - Sylvie Tricot- Descente - Pancary - Compte de Florence - Elesse 50% de rabais	Tous les articles de ski de fond 30 à 50%	Chaussures SR40 Salomon avec fixations ord. $120.00 Spécial $70.00	SKI DE FOND 30% à 50% de rabais	50% bottines MUNARI et Zermat	COL ROULÉ 50% 2 pour 1	Bas thermal blanc 3 pour 1

SKIS 50% de rabais

Elan: RC SL Racing, RC GS Racing, RC 05 R, RM 802, RM 702, RM 400, RM 300, MD 603, 727

HEAD: Master, Turbo ST, GS Racing, SR Racing, SL Racing, SC Racing

Dynastar: Soft 2000, Starsoft, Galaxy, Zephir, Pulsar

Fischer: Flexlite, Professional, Fiberlite, SR Pro, Cruise, Sunrise

Rossignol: Elite, Magic II

Duncan: Expert SL, Primeur

Blizzard: Spyder, Top Sport, Fan Glider, Firebird Pro

Atomic: F6 Performance Classic, F6 Performance Expert HV, AL 5 Drive SE, AL 5 Supreme CS, F6 Performance Avib

K2: 812, 712, 612, 510, 412, 312

KASTLE: RX Team, RX World Team Soft, RX Racing Team, FWL Proto, FW1 Swing, FW1 Ultra Soft, RX National Team SL, RX National Team GS, Sport Lite

Lacroix: Soft Gris, Liberty, Carbon Mach 2

Spalding: Competition, Sideral Team, Expert Sideral Expert 450

Olin: Mark VI Slalom, Mark VI Giant, Mark IV, Mark III S, 770, 730, Mark III

50% de rabais BOTTES DE SKI ALPIN

MUNARI: Mistral, Flex 5, Atlas, Flex 4, Suprême

DACHSTEIN: Bora, Super Weltcup, Grand-Prix

Caber: Rally's

NORDICA: Hurricane, Comp III, Cosmos, Super-Pro, Sciroco, Comps, Sirius, Orion, Meteor

TRAPPEUR: Astral, Prestige, Killy Excel Fix, Espace, Turbo, FLX

RAICHIE: Flexon 4, Princess, Flexon 5, Astral II

ALPINA: Mars, Jupiter

BOTTES: Nordica Pulsar, Dachstein Pirat, Munari Slalom, Trappeur Cosmic $59.00

Le plus grand spécialiste de vêtements mode au Canada vous offre de 30 à 50% de rabais sur: Descente, Veleda, Sportalm, Hasegg, Ellesse, Sylvy Tricot, Skiss, Ditrani, Mistral, Jardi, Patrick Einhorn, Sunice, Smash, Peter Duncan, André Jamet, Schneider Hosen, Francital, Snowbird, Ambridge, Thompson, Hiverna, J.C. Killy

FIXATIONS

Look 99RS ord. $185.00 Spécial $99.00

Look 59 ord. $130.00 Spécial $68.00

Salomon 737 Spécial $89.00; 637 $78.00; 337 $49.00

Tyrolia 380 $89.00; 260/280 $68.00; 170 $58.00

Marker M 40 avec freins $88.00

ENSEMBLES DE SKI JUNIOR COMPLET

Skis Rossignol ou Elan RM 801 Tyrolia 60 Bâtons AXXY, Gipron Bottines Munari ou Raichle

Spécial $149.00

ENSEMBLE COMPLET DE SKI ADULTE

Blizzard Prosport Atomic ou Drive Duncan

FIXATIONS: Look 39

BOTTINES: Dachstein Bora, Dachstein Princess, Dachstein Pirat, Munari Princes

BÂTONS: Look Kerma

$199.00

SKIS

Blizzard Thermo Firebird Rossignol Strato Fischer RC4 Racing Ord. jusqu'à $400.00

Spécial $219

AUSSI SPÉCIAUX PRÉSAISON SUR TOUS NOS MODÈLES

PLANCHE À VOILE 1983

	ord.	Spécial
— Sordelli Compact Jr	$995.00	$500.00
Sordellino	$895.00	$450.00
— Speedy Carrera II	$1795.00	$850.00
Master	$1195.00	$750.00
Flash II	$1595.00	$850.00
— Windglider High Jump	$1595.00	$1295.00
High Fun	$1395.00	$999.00
— Mistral Kaluha	$1545.00	$890.00
— F2 Lightning	$1795.00	$1250.00
Comet	$1795.00	$1350.00

* Planche neuve seulement

AUSSI MODÈLE DEMONSTRATEUR

Speedy Master $500.00; Flash $700.00; Sordelli Compact $400.00; All Round Div I $700.00; Windglider Bahia $750.00; * P.S. Champion $1800.00

AUTRES MARQUES DISPONIBLES

— Aitken Shyhook No 811, No 911 Laker
— Spanner Costoms sur mesure
— Highflik No 300S, 500S, 700S
— Sailboard: Vario, Pinto, Sport
— Mistral: Comp, Nash, Kaluha

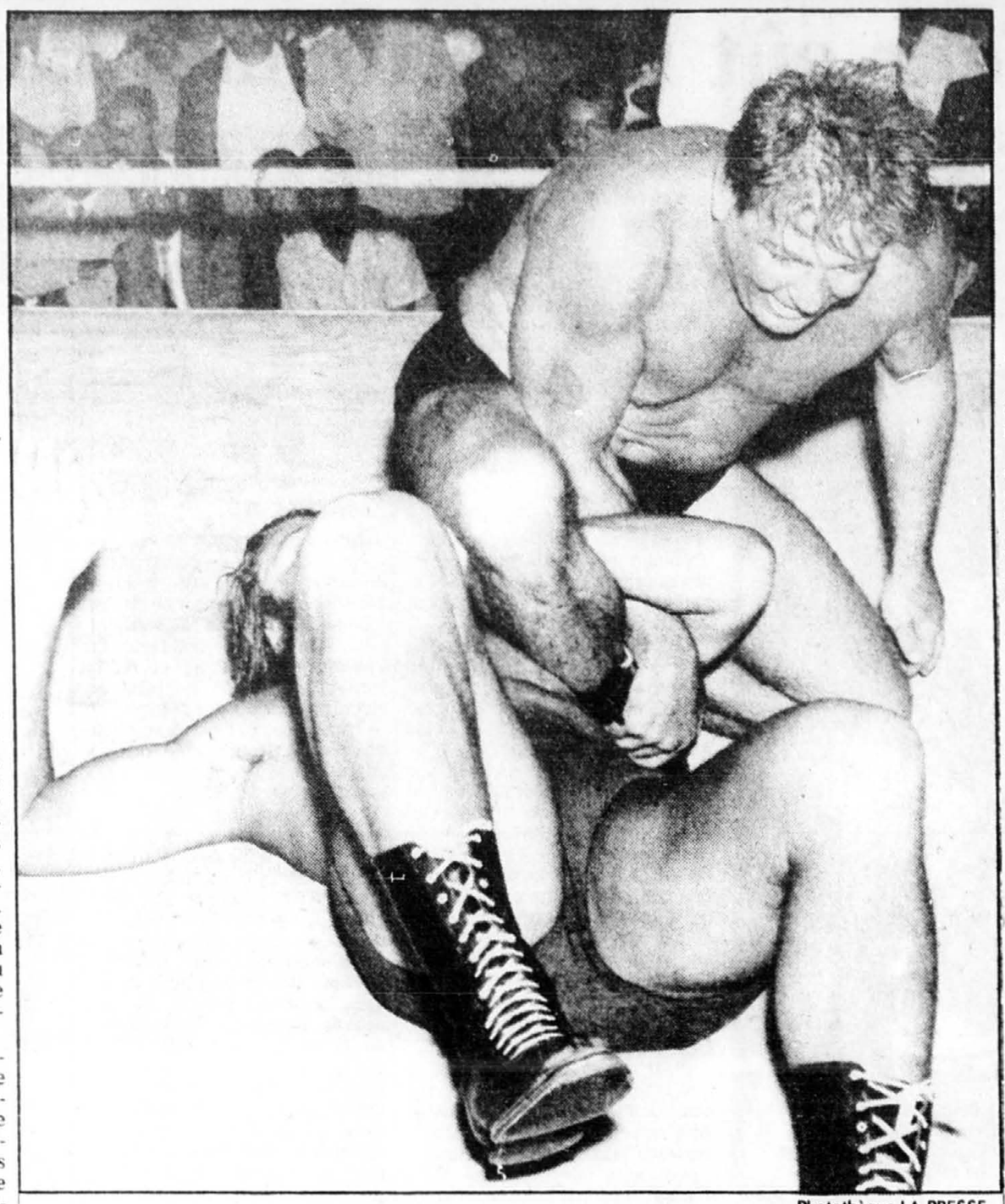
SUPER SPÉCIAUX SUR VÊTEMENTS ISOTHERMIQUES DE 40% À 50% DE RÉDUCTION

Certains articles annoncés ne sont pas disponibles dans les 2 magasins.

La lutte et les courses de chevaux

Incroyable ! s'écrieront sans doute bien des gens d'aujourd'hui. Pourtant le fait est indéniable : la lutte professionnelle, a été longtemps l'un des sports les plus populaires à Montréal, dans la région et dans de nombreuses autres villes du Québec. Quelques-uns de ces gladiateurs ont été non seulement de grandes vedettes sportives mais aussi des personnalités populaires auxquelles des organisations sociales n'hésitaient pas à faire appel pour contribuer au succès de campagnes de charité ou autre bonne cause.

MARCEL DESJARDINS
Collaboration spéciale



Photothèque LA PRESSE

Yvon Robert applique sa fameuse et irrésistible « clé de bras japonaise » à Don Leo Jonathan. Au Forum, la foule jubile. À la maison, l'amateur de lutte assis devant son téléviseur entendra le compte fatidique de l'annonceur Michel Normandin: « Une, deux,...trrrrrrrrrrois! » Ça se passait comme ça au début des années 50.

La lutte professionnelle, jadis un des sports les plus populaires au Québec

La période pendant laquelle la lutte a fait accourir les foules vers le Forum et plusieurs autres stades à ciel ouvert aux quatre coins de Montréal a duré environ une vingtaine d'années. Elle a commencé après la guerre.

La lutte avait cependant connu des succès bien avant. Dès 1894, des séances de lutte avaient lieu au parc Sohmer à la suite des efforts du Dr J.-P. Gadbois pour promouvoir ce sport. L'organisateur de ces matches était George Kennedy, qui avait fait venir d'Europe des lutteurs aussi célèbres que Constant Le Marin, Raoul de Rouen, Stanislaus Zbysko, George Hackenschmidt, Emile Maupas, Raymond Cazeau et le Dr Benjamin Roller. Ces matches avaient lieu selon le style gréco-romain, à l'exception de ceux qui opposaient Cazeau au Dr Roller, et qui avaient le don de soulever les foules à cause de leur violence.

C'est à cette époque qu'un jeune Canadien-français natif de Sainte-Anne de Chicoutimi devait s'affirmer. Boulanger de son métier, Eugène Tremblay livra toute une série de matches pour finalement remporter le championnat du monde de la division des poids légers et devenir ainsi le détenteur de la ceinture de la *Police Gazette*. C'est au début du siècle, lors d'un dernier match contre George Bothner, le détenteur du titre, que Tremblay devint le numéro un de sa classe.

Lors d'un match qui avait attiré 5 000 personnes parce que son adversaire avait prédit qu'il le battrait en quelques secondes à cause de sa prise de jiu-jitsu, Tremblay avait affirmé sa maîtrise en triomphant de façon décisive du Japonais Yamajata.

Puis la lutte, dont la popularité connut une certaine baisse pendant quelques années, fit une remontée, notamment en mai 1924, lors d'un grand tournoi international organisé à l'arena Mont-Royal, et qui réunit des représentants de près de 30 pays. C'est Wladek Zbysko, un Polonais, qui remporta les honneurs de la ceinture sertie d'un diamant offert par LA PRESSE. Il triompha du Suisse Robert Roth en finale. Un Canadien-Français du nom de Georges Deslongchamps avait bien figuré au cours du tournoi. Mais la lutte retomba dans l'oubli ou presque après ce tournoi qui pourtant avait obtenu un remarquable succès.

Deglane à Montréal

Quelque temps plus tard, le 20 avril 1928, le promoteur new-yorkais Jack Curley, qui avait fait venir plusieurs athlètes d'Europe, en envoya un à Montréal, en se disant que, étant Français, cet athlète attirerait les foules, dans la deuxième plus grande ville d'expression française du monde.

Curley avait vu juste ; Henri Deglane, ce sapeur de Paris, précédemment champion amateur de France, devait devenir en peu de temps celui qui allait pour ainsi dire ressusciter la lutte dans la métropole et assurer le succès du promoteur Lucien Riopel. Le nouveau venu ne devait pas tarder à devenir la grande vedette, tous les lundis soir, à l'aréna Mont-Royal. Dans l'assistance, on remarquait de nombreux professionnels : avocats, médecins, dentistes, ingénieurs, et même un juge ! C'est que Deglane était un lutteur intéressant à voir à l'oeuvre à cause de la variété de ses prises, dont le fameux « coup d'Arpin » qui a rendu le lutteur célèbre.

Yvon Robert, le maître

Les succes de Deglane dans les années 30, et la popularité de la lutte firent naître une nouvelle étoile, cette fois dans la personne d'un jeune Montréalais, Yvon Robert, qui allait devenir l'un des grands noms de l'histoire du sport au Québec. Bien préparé à Val-Morin sous la direction du vétéran Emile Maupas à qui son père l'avait confié, Yvon ne tarda pas à s'affirmer comme un athlète non seulement brillant, mais aussi doué du sens du spectacle.

Chacun de ses matches et particulièrement leur fin que la foule pouvait sentir venir, lorsqu'il appliquait sa fameuse « clef de bras japonaise », déchaînaient l'enthousiasme délirant.

Bel athlète, toujours souriant, ayant un bon mot pour tous ceux qu'il rencontrait, prêt à collaborer à toute bonne cause, il était un ambassadeur extraordinaire pour le sport qu'il représentait et dans lequel il devait briller pendant une vingtaine d'années. On ne risque pas d'exagérer en disant qu'il a été l'un des athlètes les plus populaires de l'histoire du Québec, l'équivalent de ce que fut Maurice Richard au hockey. Le promoteur Eddie Quinn, qui avait succédé à Lucien Riopel, pouvait se féliciter d'avoir en Yvon Robert une vedette extraordinaire au cours des années 50. Robert avait livré son premier combat de championnat en juillet 1936.

S'il fallait nommer les adversaires qu'il a rencontrés, il faudrait citer la crème de tous les lutteurs de son temps. Trois fois il remporta le championnat du monde mais mieux encore il développa le goût de la lutte chez une foule de jeunes. C'est ainsi que pendant des années on assista à l'entrée en scène de quantité de gladiateurs, si bien qu'il y avait de la lutte six jours par semaine à Montréal.

Arrive Jean Rougeau

Si Robert avait été inspiré par Deglane, il devait à son tour devenir un modèle pour Jean Rougeau. Il a eu lui aussi sa légion d'admirateurs. Grâce à son style semblable à celui de Robert, il remporta de brillants succès. Il mourut après avoir lutté avec acharnement contre un cancer. Il avait, à sa mort, tant d'admirateurs, que le jour de ses funérailles en mai 1983, l'église Notre-Dame-du-Rosaire ne pouvait pas contenir la foule qui s'y était rendue.

Ce tableau ne serait pas complet sans mentionner le Français Édouard Carpentier, qui se révéla, lui aussi, une remarquable attraction. Plus de 15 000 personnes avaient assisté à son match contre « Nature Boy » Buddy Rogers, le 21 juillet 1960.

Aujourd'hui, la lutte garde ses adeptes, notamment aux séances du lundi soir au centre sportif Paul-Sauvé. Il suffirait d'un autre Yvon Robert, d'un nouveau Jean Rougeau, pour qu'elle rebondisse et fasse encore courir les foules.



Photo Michel Gravel, LA PRESSE

Il y a eu les acrobaties d'Argentina Rocca, vint ensuite le tout aussi spectaculaire Edouard Carpentier que l'on voit ici (c'était en 1958) livrer bataille à Wladeck Kowalski.

Les courses de chevaux: d'abord *«... pour faire des affaires...»*

Le 6 octobre 1883 avait lieu l'inauguration du champ de courses de Montréal. La piste se trouvait à proximité de l'*Exchange Hotel* « dans les limites de la cité de Montréal où l'on pouvait y arriver facilement par chemin de fer ou par bateau », écrivait *La Minerve*, qui ajoutait : « Les écuries sont ce qu'il y a de mieux, tant pour la grandeur que pour l'agencement et peuvent contenir plus de 300 chevaux ».

C'était l'époque où il y avait même des courses pour les chevaux allant le moins vite...



MICHEL MAGNY

C'était aussi l'époque où un propriétaire offrait son meilleur cheval pour la reproduction au coût de $3. Justement, le 7 juin 1884, Joseph Choquette informait le public, dans *Le Courrrier de St-Hyacinthe*, qu'il tenait son cheval trotteur, pour la reproduction durant tout l'été, chez lui au petit rang de la paroisse de Saint-Hyacinthe. « Ce cheval, qui est un descendant du cheval de M. Sarrazin, est sous poil brun, trotte le mille en trois minutes, pèse 1 400 livres et mesure cinq pieds et quatre pouces de hauteur. Le prix est de $3 pour la saison », rapportait *Le Courrier*.

Le rédacteur du *Courrier* attaché à la couverture des courses écrivait : « Le Club de Courses mérite assurément la reconnaissance publique et l'encouragement général pour les généreux efforts qu'il tente afin d'amener dans notre ville, à certaines époques de l'année, une foule d'étrangers et de curieux, favorisant ainsi les différentes classes du commerce et faisant connaître davantage St-Hyacinthe aux autres localités. »

Le *rond Laframboise* était réputé être, par la presse de l'époque, le meilleur rond qui existait au Canada et peut-être en Amérique.

Faire des affaires...»

Les hommes d'affaires de Québec, Montréal, Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe faisaient de nombreux efforts pour que les plus importantes courses se tiennent dans leur ville dans le but évident *« de faire des affaires »*. Le Queen's Plate était l'épreuve la plus convoitée car elle était sous le patronage du Gouverneur général et que de nombreuses personnalités y assistaient.

Ainsi, le 18 juin 1887, le Club de Courses des Trois-Rivières avait réussi *« à organiser les plus brillantes courses qui aient probablement jamais eu lieu encore aux Trois-Rivières »*, rapportait *Le Journal de Trois-Rivières*. Les généreuses bourses de « quinze cents piastres » avaient attiré vingt-huit propriétaires de chevaux trotteurs du Canada et des États-Unis.

Fait important à souligner, le Club avait également réussi à obtenir des réductions sur le prix des billets de chemin de fer et de bateaux à vapeur afin de favoriser la venue des amateurs.

C'était aussi l'époque où le Cinq Milles était franchi en 15 minutes et quelques secondes, le 10 Milles en 34 minutes et 11 secondes, et même le 15 Milles, comme le soulignait le journal *Le Canadien*, qui avait été couru en 1872 par le trotteur *Compton Bay*, en 52 minutes.

Le monde des courses n'était pas à l'abri de tout reproche, même à cette époque. Ainsi, *Le Courrier de St-Hyacinthe*, dans son édition du 3 septembre 1889, reprenait des propos tenus dans un autre journal, *La Gazette*. *« S'il faut en croire la Gazette, journal très bien renseigné sur les sports, les courses qui ont eu lieu au Parc Lépine, à Montréal, ont été conduites avec une partialité dégoûtante. On y a réussi parfaitement en fatiguant «Black Prince» au départ des derniers tours. La brave bête trottait consciencieusement quelques arpents, à tous les départs, qui se répétèrent sans interruption durant une demi-heure. Chaque fois, la clochette de l'estrade le ramenait au point de départ, pendant que les autres trotteurs ne faisaient qu'un simulacre de départ. Si cela doit se répéter, La Gazette considère qu'il vaut mieux renoncer aux courses ».*

Une minute en un siècle

Le Soleil de Québec, dans son édition du 28 novembre 1900, soulignait cette statistique fort révélatrice pour le monde des courses : en 1806, le record pour une course d'un mille avait été établi par Yankee, en 2 min 59 s. En 1900, ce record était détenu par *The Abbot*, en 2 min 03 s et quart. Donc un gain de presqu'une minute en un siècle!

De nos jours, les « milles miracles » (2 min.) sont devenus monnaie courante. Comment va-t-on surnommer un mille qui sera franchi en 1 min 50 s au cours des prochaines années ? Le premier mille miracle au pays fut réussi en 1959, à la piste du Parc Richelieu, par Mighty Dudley, piloté par Keith Waples, qui l'avait emporté en 1 min 59 s et 3 dixièmes.

Un mille en 1 min 50 s dans les années 80? Pourquoi pas! Même si cela représentait un exploit impossible il y a seulement quelques années. L'an dernier, en 1983, deux records du monde ont été enregistrés par le même ambleur: *It's Fritz* a couvert le mille en 1 min 53 s 3 dixièmes sur un tracé d'un demi-mille, à la piste Louisville Downs, alors qu'il inscrivait son nom à l'histoire en gagnant en 1 min 52 s 1 dixième à la piste The Meadows, un tracé de cinq huitièmes de mille. Et qui ne se souvient pas de la fameuse course contre la montre en 1 min 49 s 1 dixième de *Niatross*, peut-être le meilleur ambleur de l'histoire, en 1980? Un autre ambleur, Trenton, l'a emporté en 1 min 51 s 3 dixièmes pour devenir le plus rapide sur une piste d'un mille.

Surtout à Blue Bonnets

La piste Blue Bonnets, à Montréal, dont l'ouverture officielle eut lieu le 4 juin 1907, fut le site de nombreux exploits au cours de ses 75 ans et plus d'existence. Même si le Québec compte plusieurs autres pistes de courses, c'est surtout Blue Bonnets et la piste du Parc Richelieu (l'exploitation de cette dernière a cessé en 1978) qui ont toujours représenté le centre nerveux de ce « Sport des Rois » dans la province.

En 75 ans d'histoire, on peut dire que les courses au galop ont tenu l'affiche pendant 59 ans à Blue Bonnets, et les trotteurs et ambleurs pendant une trentaine d'années.

Il faut préciser qu'au début du siècle, les lois fédérales se montraient très sévères. Il était interdit de présenter plus de 14 jours de courses à un même meeting et le nombre de courses était limité à sept ou huit par programme. Il n'y avait jamais de courses le dimanche et jamais en soirée.

L'an dernier, à la piste du boulevard Décarie, près de trois cents programmes prirent l'affiche, répartis sur six jours de courses par semaine la majeure partie de l'année, avec dix courses par programme.

Les années de guerre furent difficiles pour les courses. Le gouvernement fédéral interdit le pari en 1917 et l'année suivante, pour présenter le King's Plate, les dirigeants du Montreal Jockey Club durent organiser une journée au profit de la Croix-Rouge.

À cette époque, il n'y avait pas de réflecteurs. Les courses avaient lieu entre 15 h et 18 h. En 1923, à Blue Bonnets, l'admission coûtait $2. En 1926, la première journée des dames prit l'affiche et attira 2 275 femmes. Cette année-là, la Coupe de l'hôtel Windsor s'élevait à $5 000.

De 1932 à 1957

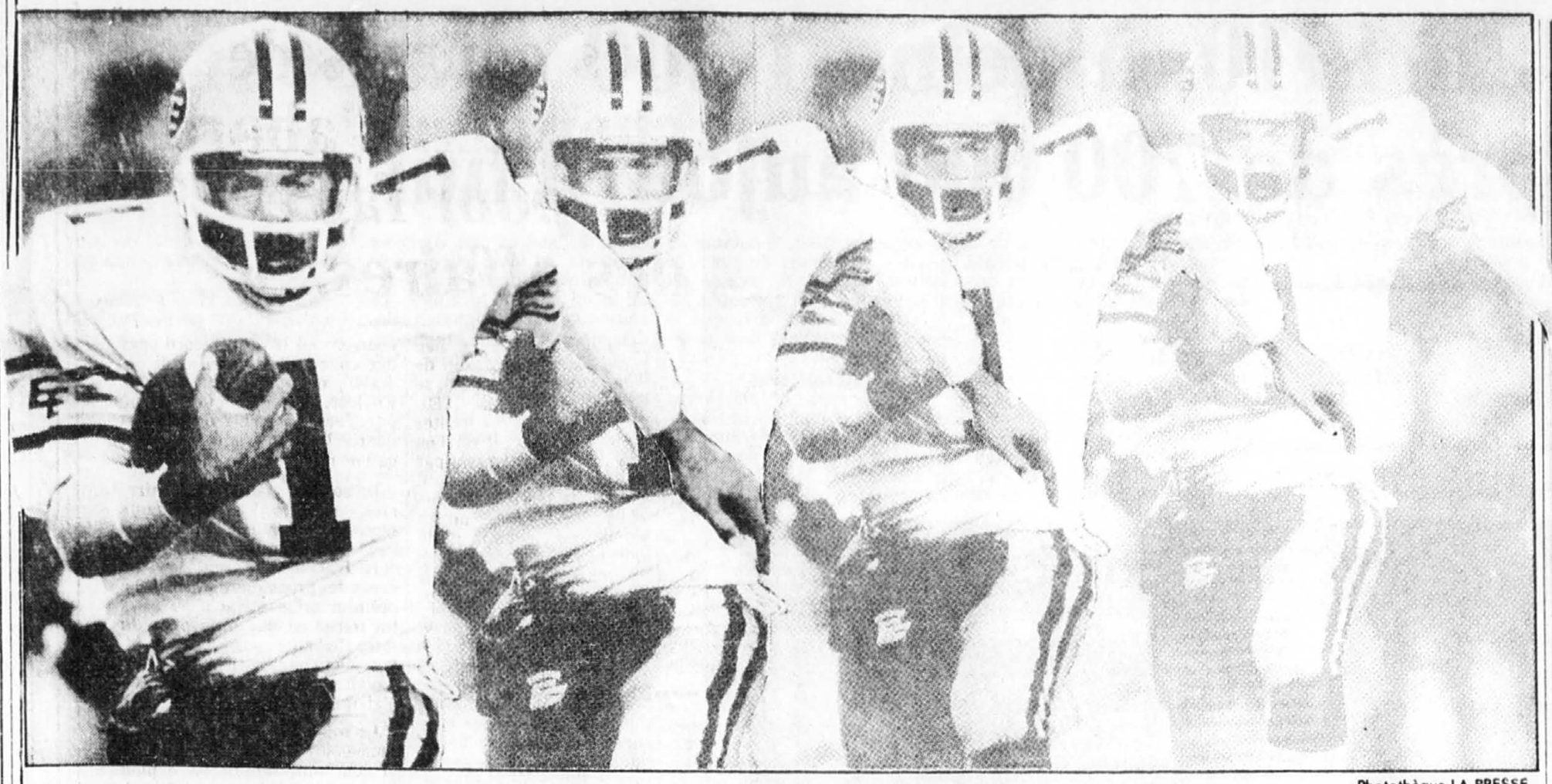
En 1932, Léo Dandurand, un sportsman de grande réputation, fit l'achat de Blue Bonnets en compagnie de ses associés, Jos Cattarinich et Louis Létourneau. C'est à Dandurand qu'on attribue l'invention du pari double et l'initiative de l'oeil magique au fil d'arrivée qu'il a fait installer en 1938.

De nombreuses transformations ont suivi l'arrivée du sportsman Jean-Louis Lévesque. Il a fait construire un luxueux club-house au coût de $3,5 millions. Les courses au galop ont repris leur place en 1961.

C'est sous le règne de Lévesque que *Bret Hanover* est venu à Montréal, lors du Prix d'Automne de 1966. Ce qui devait ensuite donner naissance au prestigieux Prix d'Été qui demeure la plus riche épreuve de l'amble au pays.

Renseignements tirés du livre de Donald Guay, *Les courses de chevaux au Québec*, une chronologie commentée de 1647 à 1900. Aussi, renseignements puisés dans le *Programme Souvenir* de la piste Blue Bonnets du 4 juin 1982.

Le football



Photothèque LA PRESSE

C'est avec des joueurs-vedettes comme Warren Moon que Ray Jauch et Hugh Campbell ont bâti la plus grande dynastie de l'histoire du football canadien.

Montréal a vu naître le football

En 1884, le Football Club de Montréal battait les représentants de l'Ontario 30-0 et se voyait proclamé champion canadien. Mais le football a plus de cent ans et c'est justement à Montréal que revient l'honneur d'être le berceau de ce sport qui fait aujourd'hui courir les foules d'Amérique du Nord.

RONALD KING

On rapporte qu'en 1865, un groupe d'étudiants de l'université McGill affrontent les soldats d'une garnison anglaise dans un drôle de jeu qui mêle les règlements du rugby avec des innovations locales. En 1868, le Montréal Football Club est formé et, en 1874, les étudiants de McGill se rendent à l'université Harvard de Boston pour y affronter un club de rugby. Les Américains préfèrent le jeu canadien et ils adoptent ses règlements.

Le football fut longtemps pratiqué entre universitaires et une sorte de ligue professionnelle appelée le « Big Four » apparaît en 1907. Elle regroupe des représentants de Montréal, Ottawa, Toronto et Hamilton, les quatre villes qui forment encore aujourd'hui la section Est de la LCF. Montréal remporte le premier match du « Big Four » 17-8 contre Toronto.

En 1909, 15 000 personnes assistent à New York à un match entre les équipes de Hamilton et d'Ottawa organisé par le quotidien *New York Herald*. En cette même année, la Coupe Grey fait son apparition et elle se retrouve à Toronto à la fin de la saison. On joue alors avec 14 joueurs sur le terrain et quatre remplaçants.

En 1911, des ligues se forment en Saskatchewan, en Alberta et au Manitoba. En 1924, l'université Queen's utilise des films pour étudier les stratégies de ses adversaires et on décide de mettre des numéros sur les chandails des joueurs.

En 1929, une grande décision: la passe avant est permise et le football commence à ressembler à celui que l'on voit aujourd'hui. La première passe complétée: Gerry Seiberting à Jerry Losey du Calgary. En 1930, on joue sous les projecteurs, à Vancouver.

En 1936, les équipes ont le droit d'aligner cinq joueurs américains et ces derniers doivent jouer toute la saison pour être admis au match de la coupe Grey.

De 1942 à 1944, pas de football, c'est la guerre. En 1945, naissance des Alouettes de Montréal avec le grand promoteur de sport Léo Dandurand parmi ses propriétaires. Les équipes voyagent en avion pour la première fois.

En 1952, Radio-Canada présente les premiers matches de football à la télévision et versent $45 000 à la ligue Canadienne.

En 1956, on accorde six points pour un touché plutôt que cinq.

En 1961, les équipes de l'Ouest et de l'Est sont soumis à un calendrier mixte. En 1965, l'Association des joueurs de la LCF est fondée. L'année suivante, on permet le bloc illimité.

En 1970, les Lions de Vancouver jouent sur une surface synthétique. En 1977, une foule record de 68 318 personnes assistent au match de la Coupe au stade Olympique et les recettes atteignent $1 401 930. Les Alouettes, dirigés par Sam Etcheverry, battent les Stampeders de Calgary 23-10.

En 1980, les droits de télévision des matches de la LCF valent $15,6 millions.

En 1982, la ligue accorde une nouvelle concession à Montréal: les Concordes. Sam Etcheverry, dont la renommée au cours des années 1950 n'était surpassé que par celle de Maurice Richard, est nommé président de l'équipe. Etcheverry ne restera pas en poste longtemps; il sera remplacé par Joe Galat un an plus tard et ce dernier est directeur-gérant et entraîneur-chef.

À Halifax, un groupe d'hommes d'affaires dirigé par J.I. Albrecht demande une concession à la LCF mais l'absence d'un stade et de garanties de construction font sombrer le projet.

Les grands clubs

Deux équipes ont dominé la LCF depuis 1945: les Eskimos d'Edmonton et les Alouettes de Montréal. Les Eskimos ont huit coupes Grey à leur palmarès, les Alouettes quatre, mais les deux équipes se sont rencontrées huit fois en grande finale.

De 1954 à 1956, trois rencontres mémorables entre les deux clubs se soldent par des victoires des Eskimos aux comptes de 26-25, 34-19 et 50-27.

On discute encore aujourd'hui de l'échappé du demi Chuck Hunsinger qui a permis à Jackie Parker de recouvrer le ballon et de marquer un touché gagnant sur une course de 100 verges dans la défaite de 26-25. L'an dernier, soit 30 ans plus tard, Hunsinger expliquait encore qu'il n'a pas échappé le ballon, mais a plutôt tenté une passe latérale.

C'est la belle époque des Sam Etcheverry, Hal Patterson, Herb Trawick, Red O'Quinn, Tex Coulter et la fièvre du football est forte à Montréal. Les Alouettes sont presque aussi populaires que les Canadiens. Du côté des champions, les Jackie Parker, Normie Kwong, Don Getty et Johnny Bright sont les as.

De 1974 à 1979, les deux équipes se retrouvent en finale cinq fois en six ans. Marv Levy dirige les Alouettes qui parviennent à l'emporter en 1974 et 1977 avec une défensive coriace et une attaque sobre qui ne commet pas d'erreurs. Le quart-arrière Sonny Wade et les joueurs de ligne défensive Glen Weir, Gordon Judges et Junior Ah You connaissent leur moment de gloire.

Chez les Eskimos, Ray Jauch et Hugh Campbell bâtissent alors la plus grande dynastie de l'histoire du football canadien. Les Eskimos remportent cinq coupes Grey d'affilée, de 1978 à 1982, avec des joueurs-vedettes comme Warren Moon, Tom Wilkinson, Jim Germany, Dan Kepley, Larry Highbaugh, Tom Scott et Brian Kelly.

Pour les Argonauts de Toronto, qui ont remporté le championnat en 1983, il s'agissait d'une cinquième coupe Grey. Mais les pauvres Argos, champions en 1945, 46, 47, 50, et 52, auront patienté pendant 31 ans avant de ramener le trophée de Lord Stanley dans la ville-reine.

La première Coupe Grey aux Alouettes

Toronto, 28. (De l'envoyé spécial de la "Presse") — Honneur aux Alouettes de Montréal! Honneur aux nouveaux champions de la coupe Grey et monarques canadiens du football. Grâce à un jeu exceptionnel de tous les porte-couleurs de l'équipe et à un instructeur de la trempe de Lew Hayman, le nom "Les Alouettes" est maintenant gravé au bas de la célèbre coupe Grey, emblème du championnat canadien de football.

Les Alouettes ont atteint le but ultime de leur saison en décrochant samedi après-midi, au Varsity Stadium de Toronto, une éclatante victoire de 28-15 sur les bouillants Stampeders de Calgary, pour permettre à la métropole de reprendre le titre après 18 années d'attente.

Les joueurs ont fait voir une véritable équipe de champions, alors que devant une foule de 21,000 spectateurs, qui avaient bravé le froid pour assister à la joute finale Est-Ouest, ils ont complètement déclassé les joueurs de l'instructeur Les Lear.

Le célèbre arrière-quart Frank Filchock, capitaine et général des Alouettes, a démontré de la façon la plus claire qu'il est le roi des jeux aériens sur le gridiron canadien. Le capitaine a tenté 20 passes pour en réussir 11 dont 3 ont valu les touchés des vainqueurs.

Virgil Wagner, le roi des compteurs, et Bob Cunningham ont effectué un magnifique travail en comptant trois des touchés des nouveaux champions. Wagner en a réussi deux et Cunningham un.

Le gros joueur d'intérieur Herb Trawick a volé le spectacle à la fin de la première demie, tout en permettant aux Alouettes de reprendre un fort avantage de 17-7 sur les Stampeders.

Le clou de la joute

Les Stampeders étaient en possession du ballon. L'arrière-quart Keith Spaith le reçoit et tente d'effectuer une longue passe à "Sugarfoot" Anderson. Il a le bras levé alors que Trawick brise la ligne défensive, se rue sur lui et lui fait échapper le ballon. Le gros joueur de couleur des Alouettes se penche, le recouvre, passe par-dessus Spaith, s'élance à toutes jambes vers les buts, se débarrasse de Norm Hill qui veut l'arrêter et parcourt 25 verges pour s'arrêter dans les buts adversaires, ayant compté seul le touché qui a tout probablement été le point tournant de la joute (...).

(Cet article a été originalement publié dans LA PRESSE du 28 novembre 1949.)



Cet attrapé spectaculaire de l'ailier Hal Patterson, des Alouettes, sous le nez des demis défensifs Jim Rountree (20) et Bobby Kuntz (23) des Argos de Toronto au stade Molson en septembre 1960, et croqué sur le vif par notre confrère Réal Saint-Jean, a permis à ce dernier de mériter le premier prix au concours de photos de football Dow.

CADEAUX DU MONDE ENTIER



Caplan-Duval
DE RENOMMEE MONDIALE
6700, ch. de la Côte-des-Neiges (Plaza Côte-des-Neiges) 735-3633
5800, boul. Cavendish (Mail Cavendish) 489-5761
Sans frais 1-800-361-6482

Notre histoire est encore jeune... mais nous la marquerons.
FÉLICITATION **la presse** POUR 100 ANS DE FIDÉLITÉ AUX SPORTS.
LES NORDIQUES

La chasse et la pêche

En 1910, à peine 1 200 chasseurs: près de 700 000 aujourd'hui

« Monsieur le magistrat de police Dugas vient de faire une chasse tout à fait extraordinaire. Parti samedi pour le Grand Nord, il est revenu hier soir après avoir tué, à lui seul, cinquante canards. M. Dugas fait distribuer ce matin le produit de sa chasse parmi ses amis ». (LA PRESSE du 21 octobre 1884, au lendemain du numéro initial du journal).

« Trop de sport: les paroisses en aval de Montréal, à partir de Boucherville sont infestées de chasseurs. Il est même dangereux de mettre le nez dehors sans s'exposer à essuyer un coup de feu ». (*La Patrie*, 5 novembre 1884).

Un wapiti aurait été abattu « sur les bords de la rivière saumoneuse Causapscal, comté de Bonaventure ». Il s'agirait d'un dernier spécimen de l'espèce aperçu au Québec. (*Le Soleil*, 21 janvier 1899).



PIERRE GINGRAS

Comme le démontre ces extraits des journaux d'époque puisés dans *Histoires vraies de la chasse au Québec*, de Donald Guay, la pêche sportive et surtout la chasse ont toujours fasciné les Québécois, plus que n'importe qui au monde semble-t-il. En 1910, 1 219 chasseurs se procurent leur permis de chasse. C'est la première fois que cette mesure est appliquée. Soixante-douze ans plus tard, plus de 675 000 Québécois sont détenteurs d'un tel permis.

Au Québec, pour ce qui est de la pêche sportive, le nombre de permis dépassait en 1982 les 800 000. Mais cette donnée est fragmentaire. On s'accorde habituellement pour dire que le nombre de pêcheurs sportifs dépasse le million.

Pour les Américains

Il y a un siècle, les massacres d'animaux étaient encore nombreux. D'ailleurs les derniers caribous des bois vivant dans la région de Québec, dans le parc des Laurentides, disparaîtront au début des années 1900. Au début du siècle, on tuait tellement de canards au lac Saint-Pierre qu'on en vendait la plume. La chasse et la pêche commerciales demeurent toujours pratiquées. Cependant, le 25 février 1876, une loi protégeant toutes les espèces durant la période de reproduction et interdisant l'utilisation de certains pièges (collet, cage ou filet sauf pour le lièvre) ou de certaines méthode de chasse (tendre un fusil armé, chasse de nuit) était adoptée. La chasse au chevreuil, au wapiti, au caribou et à l'orignal était donc dorénavant interdite du 1er février au 1er septembre.

Et pour appliquer cette loi, on comptait sept garde-chasse pour tout le Québec. Ils seront 184 en 1900, mais la majorité d'entre eux ne sont pas rémunérés. La législation de 1876 fut modifiée à plusieurs reprises par la suite et souvent de façon incohérente. Ce qui fit dire quelques années plus tard à Henri de Puyjalon, l'inspecteur général des pêcheries et de la chasse du Québec, qu'il n'existait pas de pays au monde où les lois étaient « plus imparfaitement comprises, plus complètement stériles ».

Quant aux lois régissant la pêche, elles ne furent adoptées que beaucoup plus tard. Le gibier est considéré avant tout comme une richesse naturelle destinée à attirer les touristes américains.

Réservées à une élite

D'ailleurs, en 1867, lors de la création de la Confédération canadienne, ces activités sportives étaient surtout réservées à l'élite. Les premiers clubs de chasse remontent aux débuts des années 1800. Le mouvement s'est accéléré à la fin du siècle et au début des années 1900.

Par exemple, le 27 mars 1890, la *Gazette officielle* de Québec annonçait la création du Club du Chenal du Moine dans le but « d'entretenir la santé de ses actionnaires et de leur procurer de la récréation par l'exercice de la chasse et de la pêche ». Les premiers directeurs sont tous des notables. En 1899, on dénombre plus de 30 clubs. Dans les années 60, les territoires loués du gouvernement atteignent le nombre de 2 800.

Dans les couches populaires, les amateurs de pêche sont tout de même nombreux, surtout le long des grands cours d'eau. La construction de nouvelles voies d'accès à l'intérieur des terres a favorisé l'implantation de clubs privés. « En 1907, on comptait seulement 2 130 automobiles au pays, et 50 000 cinq ans plus tard, confie l'historien Paul-Louis Martin. Et l'état des routes était pitoyable. On comptait seulement 395 milles de routes en bitume en 1934 et 18 395 milles de routes en terre battue. Ce n'est qu'en 1954 que les chemins furent ouverts durant l'hiver.

Loisirs

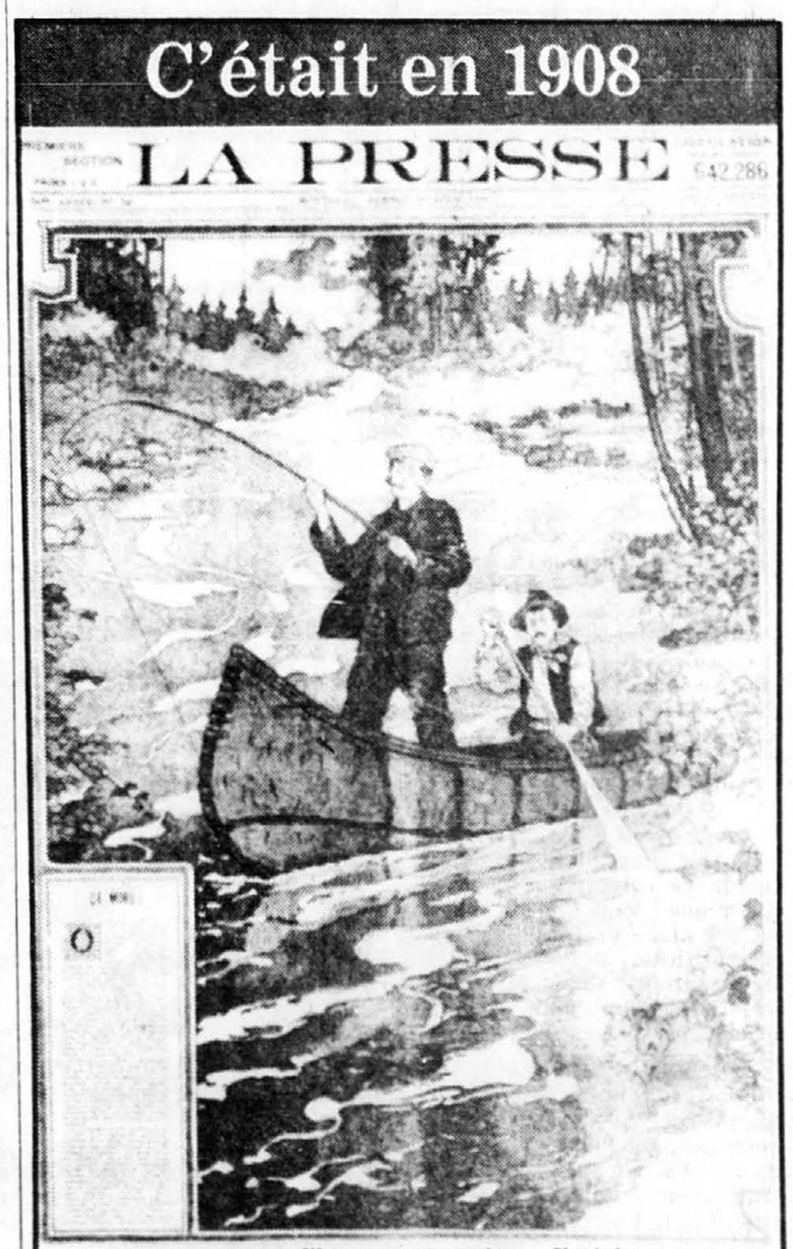
À la fin des année 40, la semaine de travail est moins longue. Les clubs de chasse et de pêche ne sont plus entre les mains de privilégiés. En fait, tous les groupes de pression (syndicats, associations, etc.) peuvent dorénavant posséder leurs territoires. Les clubs privés dispa-raissent en 1977 (à l'exception de certains clubs de pêche au saumon).

Dans les années 60, la chasse contrôlée commence dans certains parcs du Québec. Le gouvernement fédéral impose le permis obligatoire pour la chasse aux oisaux migrateurs en 1966.

On parle alors d'exiger un certificat de chasse, une solution qui fut appliquée quelques années plus tard. En 1974, Québec impose une loi par laquelle on ne peut abattre que le chevreuil mâle porteur de bois. À partir de ce moment, la chasse devient plus raffinée, les accidents beaucoup plus rares et l'orignal reprend la popularité qu'il avait perdu aux dépens du chevreuil.

Références: Guay, Donald, *Histoires vraies de la chasse au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 289 pages.
Martin, Paul-Louis, *Histoire de la chasse au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, 279 pages.
Puyjalon, Henri de, *Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs d'animaux à fourrures*, Québec, 1900, réimpression Leméac 1975, 428 pages. LA PRESSE, Archives, 1965 à 1984.

C'était en 1908



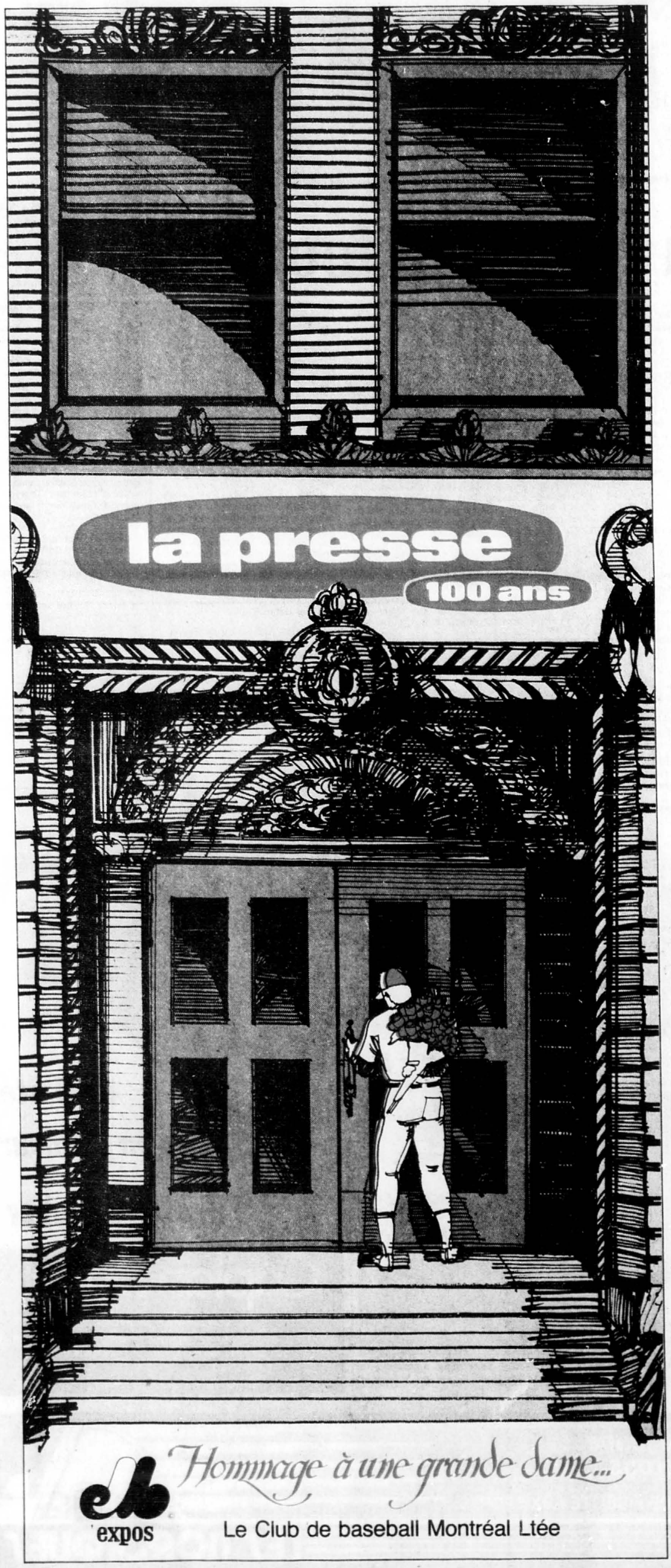
« ...le pêcheur est un dilettante, un artiste... Il pêche pour lui et non la galerie... » disait la légende de cette illustration publiée à la première page de l'édition du 22 août 1908.

Des innovations techniques fulgurantes

La chasse et la pêche ont profité elles aussi de la révolution technologique. La chasse a connu d'importants changements avec l'apparition de la carabine à levier et plus tard, au XXe siècle avec la commercialisation de la carabine et du fusil semi-automatiques. Pour leur part, les chasseurs de petits gibiers et particulièrement d'oiseaux aquatiques on pu profiter, il y a à peine 20 ans, d'une cartouche dotée d'une douille en plastique.

C'est dans le domaine de la pêche sportive cependant que les réalisations techniques furent les plus nombreuses. Qu'il suffise de mentionner l'apparition du monofilament, de la canne en fibre de verre ou encore d'une foule de moulinets plus sophistiqués les uns que les autres. On a même commercialisé, il y a un an ou deux, un moulinet doté d'un mini-ordinateur pouvant indiquer à quelle profondeur est située le leurre ou encore la longueur du fil déroulé. Il existe des milliers de leurres et plusieurs centaines font leur apparition à chaque année sur le marché.

L'équipement, connexe comme les moteurs hors-bord, les sonars et les embarcations a connu lui aussi une évolution fulgurante. Heureusement, autant pour le plaisir de la chasse ou de la pêche que pour la sauvegarde des espèces, il n'existe encore aucune méthode infaillible pour détecter un lièvre ou pour capturer les plus gros poissons.



Les Jeux olympiques d'été

L'évolution du mouvement olympique passe par le professionnalisme

De Spiridon Louys dans les rues d'Athènes, aux futurs champions des Jeux de Los Angeles, les Jeux olympiques auront, en 88 ans, laissé dans leur sillage une véritable constellation de héros du sport. Leur existence ne devrait donc pas être menacée. Et pourtant, lorsque LA PRESSE célébrera son 150e anniversaire, on parlera probablement des Jeux olympiques au passé, à moins que la formule n'ait été complètement transformée d'ici là.

GUY PINARD

On prétend souvent que les Jeux olympiques sont victimes de leurs propres succès, et rien n'est plus vrai. Si les hommes d'affaires, les entreprises d'équipement de sport ou autres s'intéressent aux Jeux olympiques au point d'investir des millions dans une équipe nationale, ou de miser une petite fortune sur le rendement d'un athlète en particulier, ou encore d'engager des ressources énormes dans le seul but d'être reconnus comme *fournisseurs officiels et exclusifs* de tel ou tel comité organisateur, c'est strictement parce qu'ils savent qu'ils y trouveront leur compte.

Si les pays de l'Est mettent autant d'énergie et de matière grise à trouver les raffinements les plus poussés afin de gagner cette fraction de seconde qui vaudra une médaille d'or à leur champion «amateur», si sont acceptables à leurs yeux tous les moyens nécessaires, jusqu'au fin du fin qu'est l'indécelable (avec les moyens actuels tout au moins) transfusion sanguine, c'est strictement dans un but politique, celui de démontrer la «supériorité» d'un système politique. Et tant pis si, à l'occasion, un athlète doit y laisser sa santé, sinon sa peau, au fil des expériences tentées pour améliorer les performances sportives.

Si les politiciens de chez nous bondissent sur la moindre occasion et cherchent à «récupérer» une victoire olympique pour attiser par exemple les vieilles querelles Ottawa-Québec, c'est sans doute parce qu'ils savent qu'il faut battre le fer quand il est chaud, comme le veut le dicton populaire. Toutes les promesses sont alors valables devant l'assemblée du peuple, quitte à les oublier par la suite derrière un écran de restrictions budgétaires. Qui, à Ottawa ou à Québec, s'est vraiment préoccupé de Gaétan Boucher avant ses exploits de Sarajevo?

Et si les athlètes s'astreignent à autant de contraintes de tous ordres, s'ils consentent à faire le dernier des sacrifices et s'ils acceptent même de servir de cobayes à l'occasion, c'est parce qu'ils savent qu'en bout de ligne, leur avenir sera assuré, une victoire olympique valant d'importants revenus à l'athlète d'Occident, et une vie de pacha à celui d'Orient.

Et que fait-on de la fraternité des athlètes, demanderez-vous? Allez-y voir! La moindre velléité de regrouper les athlètes par discipline plutôt que par pays au village olympique est accueillie par un «nyet» sans équivoque, surtout chez ceux-là même qui prêchent le plus fort la «fraternité entre les peuples».

En somme, les Jeux olympiques profitent à tout le monde, à l'exception des contribuables qui se retrouvent toujours, une fois le «party» terminé, dans l'obligation de payer longtemps des notes de plus en plus salées.

Dépolitiser les Jeux

Pour que les Jeux olympiques survivent au 20e siècle, il faudra que le Comité international olympique lève l'hypothèque de l'hypocrisie qui ternit l'image de l'olympisme depuis les Jeux d'Helsinki, les derniers vrais Jeux olympiques opposant des «amateurs» dignes du qualificatif. Car comment le CIO peut-il prétendre encore que les Jeux sont réservés aux amateurs? Un vrai amateur, c'est un anachronisme. Il n'en existe presque plus, même pas dans les pays de l'Est où est né le concept d'«athlète d'État». Je dirais même que le lugeur américain obligé de fournir sa propre luge, comme ce fut le cas cette année, répond mieux à la définition d'amateurisme, même s'il est millionnaire, que les concurrents soviétiques dans le même sport. La solution consiste donc à accepter tous les athlètes d'un pays, amateurs ou professionnels.

Et si le CIO avait en plus le courage d'éliminer toute manifestation à caractère politique en abolissant du protocole toute référence à un pays ainsi qu'en ramenant les Jeux à leur raison d'être initiale, celle de l'athlète, alors tous les espoirs seraient permis.

Une traînée d'étoiles

Cela étant dit, il n'en reste pas moins que les Jeux olympiques ont procuré de merveilleux moments aux Montréalais en 1976.

Dans le cahier du 20 octobre dernier, le confrère André Trudelle a tracé un portrait complet des Jeux de Montréal. On se contentera donc d'un bref rappel au podium des grands champions des Jeux.

À tout seigneur tout honneur, Nadia Comaneci, la reine indiscutable des Jeux de Montréal. Après la Tchécoslovaque Vera Caslavska à Mexico, après Olga Korbut à Munich, c'était encore une gymnaste qui attirait le plus l'attention par ses exploits sportifs. Des notes de 10 en gymnastique, cela ne s'était jamais vu aux Jeux olympiques. Mais il y en a eu d'autres: l'Allemande de l'Est Kornelia Ender et l'Américain John Naber en natation, le Tchécoslovaque Anton Tkac, au vélodrome, comme Bruce Jenner, proclamé l'athlète le plus complet du monde après avoir gagné l'éreintant décathlon, Lasse Viren et les Allemandes de l'Est sur la piste du stade, Vasili Alexeiev en haltérophilie, et combien d'autres encore. Quant aux Canadiens, ils ont dû se contenter de cinq médailles d'argent et de six de bronze. Dans l'ensemble, c'était décevant, et le phénomène de la médaille d'or inattendue, qui se produit à tous les Jeux, ne s'est malheureusement pas matérialisé.

Quant aux Montréalais, ils ont amplement mérité une médaille d'or pour leur comportement pendant ces Jeux. Malgré toutes les difficultés passées, malgré toutes les inquiétudes soulevées pendant la construction, ils ont trouvé le moyen d'avoir, pendant quinze jours, le coeur à la fête, pour partager la joie avec leurs visiteurs.



Photothèque LA PRESSE

En 1976, Montréal vivait à l'heure olympique.

DESMARTEAU VICTORIEUX AUX JEUX OLYMPIQUES

Il remporte le championnat, à Saint-Louis, dans le grand concours pour lancer le poids de cinquante-six livres.

CHAMPIONS BATTUS PAR NOTRE COMPATRIOTE

Le redoutable Flanagan, ancien champion, est battu par un pied, de même que le fameux Mitchell dont nos lecteurs connaissent l'habileté.

CETTE VICTOIRE HONORE LES CANADIENS-FRANÇAIS

Notre compatriote, Etienne Desmarteau, le brillant athlète qui s'était fort distingué dans les tournois tenus en cette ville et à Toronto, s'est couvert de gloire, hier, à Saint-Louis.

L'un des concurrents dans les jeux olympiques, il a triomphé de la fine fleur des athlètes américains et a remporté le titre de champion dans le concours pour lancer le poids de 56 livres. Il a battu le redoutable Flanagan par un pied, affirmant d'une façon incontestable sa supériorité sur l'ancien champion. Le fameux Mitchell a aussi été battu.

La victoire de Desmarteau honore la race canadienne toute entière, et nous croyons que la population de Montréal saura le reconnaître à son retour.

L'Association athlétique de la police lui prépare une glorieuse réception.

Voici la dépêche que nous transmet notre correspondant particulier au sujet de la victoire de Desmarteau:

Saint-Louis, 2 — Etienne Desmarteau, de Montréal, a remporté hier le championnat des jeux olympiques dans le concours pour lancer le poids de 56 livres.

John Flanagan, l'ancien champion des jeux olympiques, est arrivé deuxième, un pouce en avant de James Mitchell, de New York, troisième.

Charlie Henneman, de Keokuk, Iowa, arriva quatrième.

Desmarteau fut chaleureusement acclamé par les milliers de spectateurs présents. En lançant à 34 pieds 4 pouces, Desmarteau a battu Flanagan par un pied. Desmarteau s'est assuré du championnat à son premier essai.

Peter Deer et J.B. Peck, de Montréal ont fait un vaillant effort pour triompher dans la course de 800 mètres, mais n'ont pu être placés, car la course a été l'une des plus rapides que l'on a vues dans ces dernières années. Lightbody, de Chicago, arriva premier, en 1,56, abaissant de plus de 5 secondes le record des jeux olympiques.



Photothèque LA PRESSE

Etienne Desmarteau, champion olympique du lancement du poids de 56 livres.

Molson, de Montréal, prit part au concours de sauts en longueur avec course, mais ne fut pas placé. Prinstein, de New York, arriva bon premier avec un saut de 24 pieds 1 pouce.

Lukeman, de Montréal, prit la deuxième place dans la course handicap de 220 verges, après avoir reçu un avantage de 10 verges.

(Cet article a été publié dans l'édition du 2 septembre 1904 de LA PRESSE.)

Sur la piste et la pelouse

À l'été de 1904, Etienne Desmarteau s'est rendu à St. Louis par ses propres moyens, afin de se mesurer aux meilleurs lanceurs de poids des États-Unis. Un bout en auto-stop, un bout en train avec des voyageurs clandestins, cette tête dure de Montréalais allait revenir des troisièmes Jeux olympiques avec la première médaille d'or canadienne.

DANIEL LEMAY

Le Canada n'avait pas de participants aux premiers Jeux modernes d'Athènes en 1896, ni à ceux de Paris, quatre ans plus tard, tenus à l'occasion de l'Exposition universelle. Il y avait bien ce George Orton, médaillé d'or au steeple-chase, et de bronze au 400 m haies, qui était Canadien mais, étudiant aux États-Unis, il avait fait le voyage avec l'équipe américaine!

Londres 1908. L'Empire reconnaît pour la première fois l'indépendance «olympique» de son «Dominion», et le Canada envoie sa première vraie délégation. Kerr, Bricker, McDonald, Archibald courent, sautent et se couvrent de gloire. Mais dans le groupe, pas de Gagnon, ni de Lafortune...

Les Canadiens-français du temps préféraient se mesurer entre eux, à la lutte et à la boxe, au baseball et au hockey, contrairement aux Anglais qui, héritiers de la tradition des gentlemen d'Oxford, couraient depuis longtemps le «steeple-chase» et le «hurdle».

C'est d'abord aux immigrés écossais et à leur Caledonian Society que l'on doit la naissance des activités de *piste et pelouse* au Canada. Les courses et les sauts avaient comme autres foyers les écoles, les garnisons et les clubs sportifs, tous des endroits peu fréquentés par nos grands-parents. Les olympiens venaient d'outre-Outaouais.

À Stockholm, en 1912, George Goulding établit un record du monde au 10 km marche et Frank Lukeman, à la suite de la scandaleuse disqualification de Jim Thorpe, s'empare de la médaille de bronze. Des Canadiennes participent pour la première fois aux Olympiques en 1920, à Anvers; elles seront sept à Amsterdam en 1928, dont Ethel Catherwood, la médaillée d'or en hauteur; en 1932 à Los Angeles, la Montréalaise Hilda Strike remporte l'argent du 100 m que doit confirmer un «photo-finish».

À Berlin en 1936, sous l'oeil sévère du Führer, les athlètes canadiens montent sur le podium quatre fois durant ces «jeux de la haine» où le Noir américain Jesse Owens remporte quatre médailles d'or.

Depuis, le Canada n'a remporté que trois médailles olympiques en athlétisme: Harry Jerome (l'or au 100 m) et Bill Crothers (l'argent au 800 m) à Tokyo en 1964, puis Greg Joy, médaillé d'argent en hauteur, ici même en 76.

D'autres athlètes canadiens se sont illustrés hors des arènes olympiques: le Québécois Gérard Côté, par exemple, quatre fois vainqueur du célèbre marathon de Boston en 1940, 43, 44 et 48. Diane Jones-Konihowski (pentathlon), Bruce Kidd (demi-fond), Debbie Brill (hauteur), Abby Hoffman (800 m) et Angela Davis (100 m) ont tous brillé dans leurs disciplines respectives, à un moment donné.

Le Québec compte sur de plus nombreux athlètes de pointe depuis quelques années. Marcel Jobin, le «fou en pyjama», s'est hissé parmi les meilleurs marcheurs du monde; Guillaume Leblanc et François Lapointe, l'athlète québécois de 1983, suivent le modèle. Claude Ferragne a rempli le Forum et Alain Metellus ne cesse d'élever la barre. Philippe Laheurte, Alain Bordeleau et Pierre Léveillé sont maîtres de la piste. Bishop Dolegiewicz et Bruno Pauletto lancent le poids à plus de 20 mètres.

Jacqueline Gareau gagne des marathons internationaux. Chantal Desrosiers, Francine Gendron et Christine Slythe ont toutes atteint le standard olympique de leurs distances respectives; Lizanne Bussières et Carole Rouillard n'en sont pas loin; Carmen Ionesco l'a dépassé aux lancers du disque et du poids. Tous ces athlètes pourraient se retrouver à Los Angeles l'été prochain.

Citius, altius, fortius.

Bravo!



Nous désirons féliciter

Gaétan Boucher

pour ses exploits en patinage de vitesse lors des Jeux olympiques de Sarajevo.

Simpsons MD

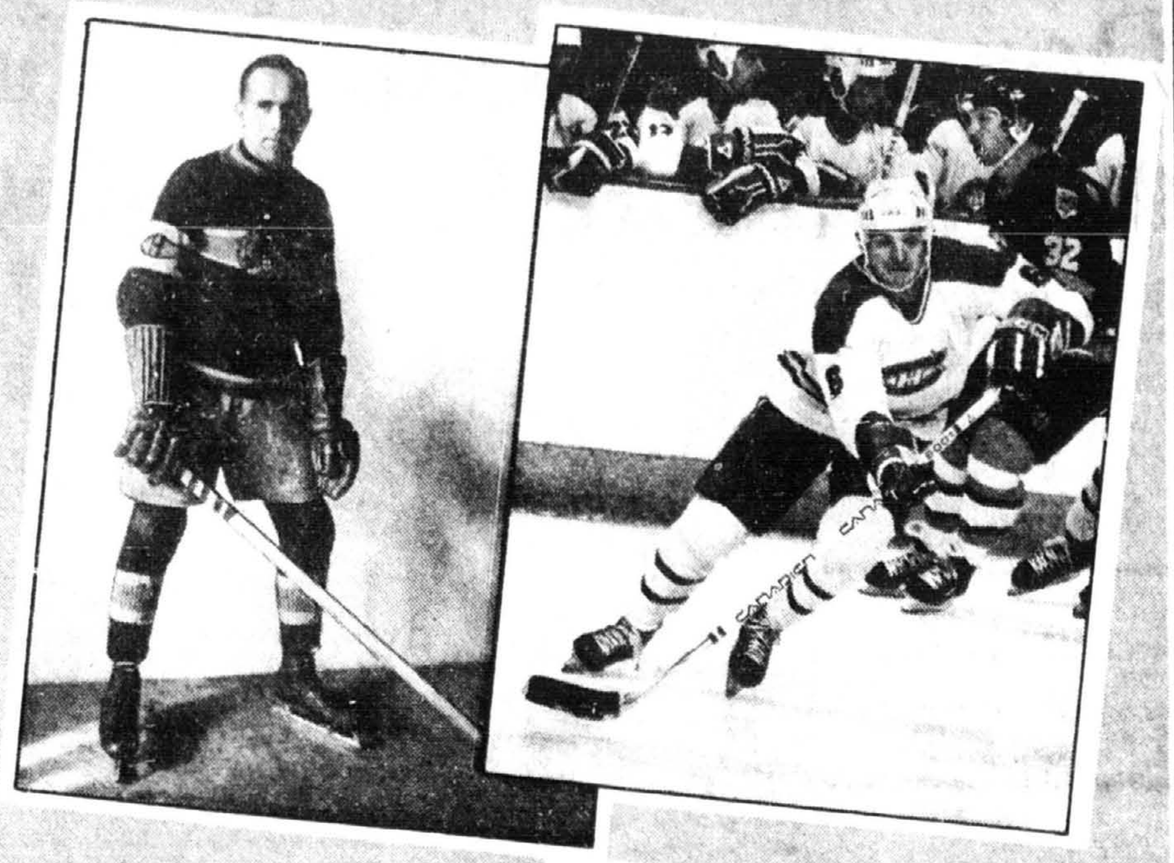
Commission de transport de la Rive-Sud de Montréal



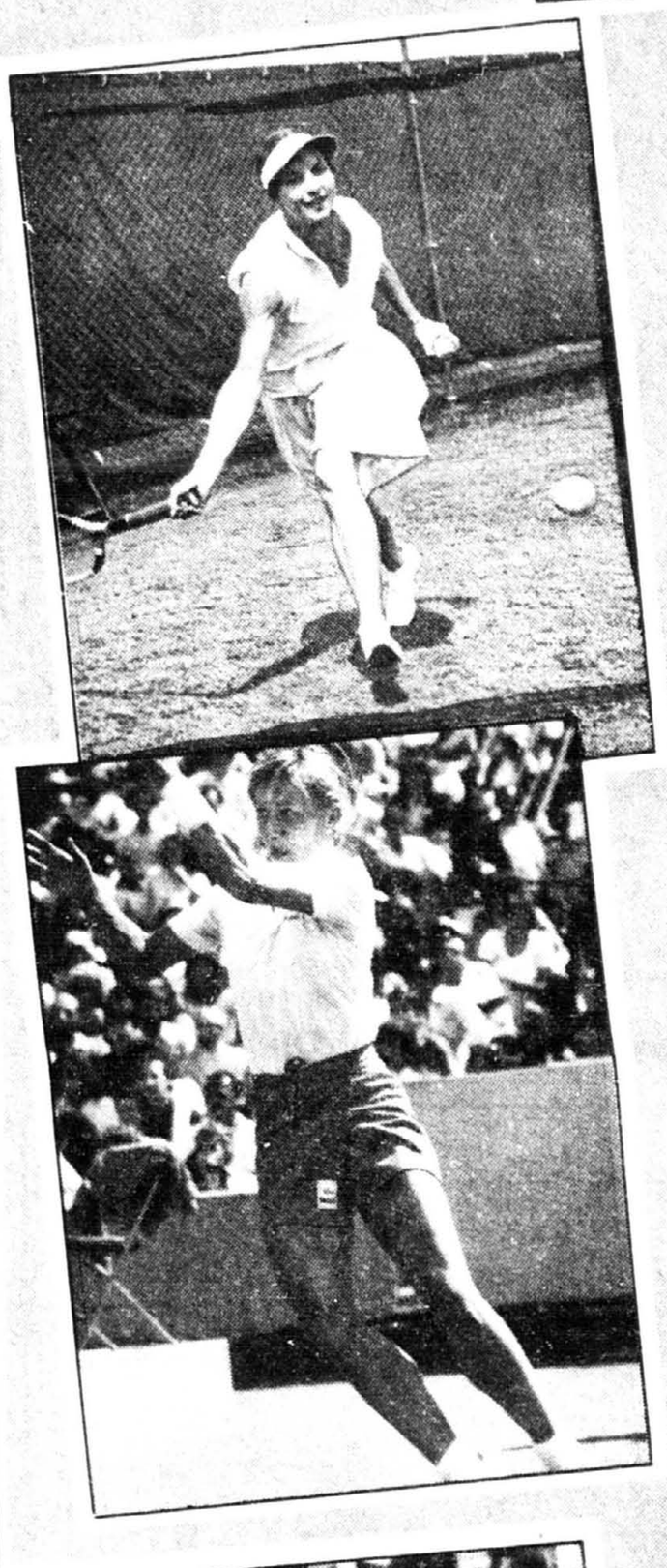
Tant d'années d'entraînement et d'effort récompensées.
Félicitations Gaétan Boucher pour ton exploit à Sarajevo
et
Bonne chance pour les championnats mondiaux de Göteborg et Trautheim.

L'évolution des costumes





De l'équipement lourd ... à l'efficace « deuxième peau »

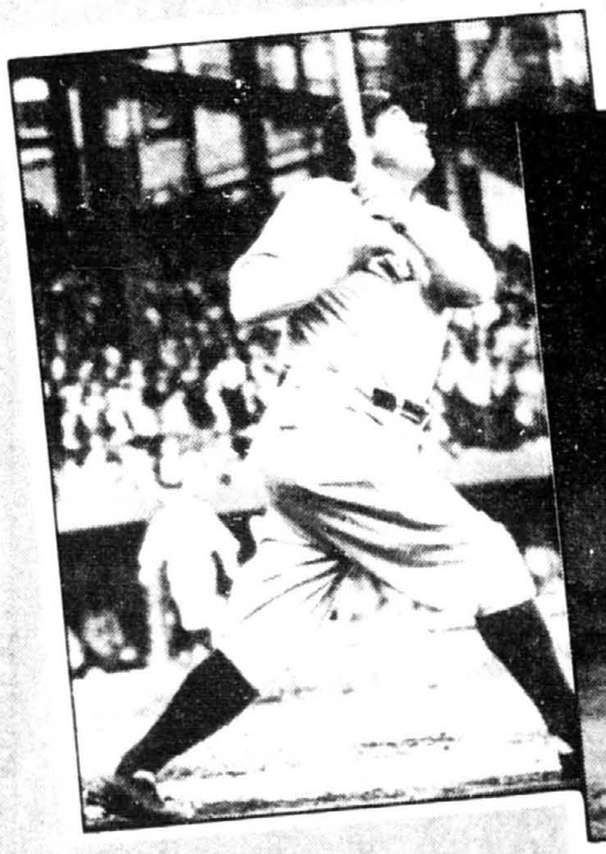


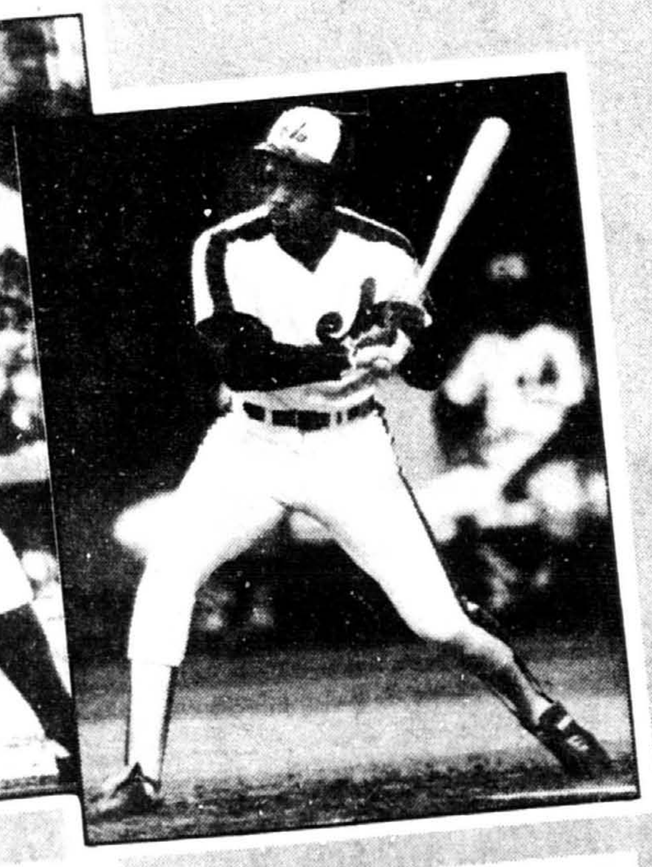


Il était une époque où le costume ne visait essentiellement qu'un but, protéger l'athlète contre les coups et les blessures. Le costume ne faisait pas encore partie du « marketing » d'une équipe ou d'un athlète, et l'on se préoccupait encore moins des effets qu'il pouvait avoir sur les performances proprement sportives.

Mais ce n'est plus du tout le cas. Après avoir raffiné les équipements et divers appareils, notamment en leur donnant des lignes plus aérodynamiques, dans les disciplines où cela peut venir au secours de l'athlète, les perfectionnistes du sport se sont tournés vers le costume afin de l'affiner à son tour. Et on peut dire qu'en la matière, les Allemands de l'Est sont ceux qui ont le plus contribué à faire en sorte que le costume non seulement ne nuise pas à la performance, mais contribue directement à favoriser le résultat sportif, notamment avec le maillot de bain, cette « deuxième peau » qui a complètement transformé la natation depuis 1973.

Nous voulons donc par cette page vous montrer l'évolution du costume de quelques disciplines sportives sur une période de 40, 50 ou 60 ans. En partant du haut de la page, à gauche, et en allant dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est le football avec Red Grange et Sonny Wade ; le hockey avec Howie Morenz et Pierre Mondou, puis avec Bill Durnan et Rick Wamsley ; le golf avec Gene Sarazen et Tom Weiskopf ; la natation avec Vicki Draves et Julie Daigneault, puis avec Johnny Weissmuler et Peter Szmidt ; le baseball avec Babe Ruth et André Dawson, et enfin le tennis avec Helen Wills et Martina Navratilova.

















Conception graphique : Gilles Dussault

Les sports d'antan

Des sports qui, il y 50 ans, défrayaient les manchettes

Quand on me demande de parler des sports qui connaissaient leurs heures de gloire lors de mes premières années à LA PRESSE, et qui sont disparus par la suite, du moins momentanément, la raquette me vient immédiatement à l'esprit, surtout si on me pose la question en plein mois de février!



MARCEL DESJARDINS
Collaboration spéciale

Comme je suis entré à LA PRESSE en plein hiver, comment pouvais-je ne pas me souvenir tout d'abord de ces gais lurons vêtus de leurs costumes colorés, chaussés de mocassins, corps de clairons et tambours bravant le froid pour une sortie dans nos rues, ou se rendant en groupes à la messe le dimanche, ou bien encore envahissant le parc Lafontaine ou le Mont-Royal.

Et que dire de ces randonnées parfois de quinze, vingt et même trente milles à travers la campagne! Toujours avec des expressions de bonne humeur, de joie. Même le rédacteur sportif de LA PRESSE chaussait les raquettes pour se rendre à Saint-Jean avec des groupes, et c'est vêtu de son costume de raquetteur qu'il se rendait au Jubilée pour couvrir des matches de hockey!

Montréal comptait à elle seule une dizaine de clubs, comme le National, le Canadien de Saint-Henri et combien d'autres encore. Presque toutes les villes de la province avaient son ou ses clubs.

Le congrès annuel, qui se déroulait soit au Québec, soit en Nouvelle-Angleterre ou à Ottawa, réunissait plus de 3 000 raquetteurs. À cette occasion, il y avait toujours des courses dans lesquelles se signalèrent plus particulièrement Édouard Fabre et Eugène Clouette.

Mais avec la popularité croissante du ski, la raquette — un sport dont les racines reculent aussi loin qu'aux premiers temps de la colonie — ne pouvait qu'en ressentir les effets.

Il faut aussi relever le fait qu'avec les années, on enlevait plus rapidement la neige de nos rues, de sorte qu'en certaines circonstances nos gais lurons avaient dû parader sur l'asphalte. Il est même arrivé que le Palais de glace érigé au parc Lafontaine (que l'on devait prendre d'assaut lors d'un grand ralliement de tous les raquetteurs) avait fondu à cause du temps doux et de la pluie.

Mais aujourd'hui, grâce au travail des plus mordus, ce sport connaît un formidable regain de vie depuis deux ans.

Les banques et le hockey

Le hockey ne fait évidemment pas partie des sports disparus. Mais bon nombre de ligues n'existent plus de nos jours. Il s'agit de la ligue des Banques, de celle des Chemins de Fer et du Téléphone et de la ligue connue sous le vocable de «Commerciale».

La première comprenait des équipes des banques Hochelaga (connue par la suite sous le nom de Banque Canadienne Nationale), Royale, Montréal et Commerce. La deuxième groupait des équipes du Pacifique Canadien, du Canadien National, de Bell Telephone et de la Northern Electric. Les joueurs de ces clubs faisaient partie du personnel régulier des institutions dont ils portaient les couleurs. Certains étaient recrutés dans des succursales à l'extérieur de Montréal, voire de la province. Exemples, Tony Baril et Larry Carroll, de la Banque Royale, venus de Winnipeg.

La qualité du hockey était excellente et certains joueurs seraient sans doute devenus professionnels s'ils n'avaient préféré demeurer au service de ces entreprises.

La ligue Commerciale, qui jouait ses parties à l'arena Mont-Royal, comprenait des équipes des maisons Alphonse Racine, Belding Corticelli, Jarry & Frères, Omer DeSerres, Crane et Acme Glove.

Il y avait en outre d'autres ligues subventionnées par des groupes d'amis, de partisans. Je pense à la ligue Mont-Royal Intermédiaire, à la ligue Starr, fondée par un monsieur Saucier, manufacturier de patins, la ligue de l'Est, qui jouait ses parties à l'arena de l'académie Roussin, et combien d'autres encore!

À LA PRESSE, on recevait de 30 à 40 communiqués par jour de clubs de Montréal et de divers endroits de la province, qui désiraient informer leurs partisans par l'intermédiaire du journal du résultat de leurs matches ou de leurs futures activités.

On ne peut ici passer sous silence une ligue toute spéciale, qui fut fondée par un groupe de jeunes gens, hommes d'affaires, avocats, médecins, notaires, optométristes et autres, sous le nom de ligue Dépression. Le but visé par ses amateurs ? Se maintenir en forme, se recréer, et resserrer les liens d'amitié tout en aidant certaines bonnes oeuvres auxquelles on versait les recettes des matches. C'est une oeuvre qui dure.

Les hommes forts

Un autre sport disparu depuis longtemps consistait à accomplir des tours de force. Certes l'haltérophilie existe de nos jours, et certains de nos athlètes s'y signalent sur la scène internationale. Mais autrefois (avant mon entrée à LA PRESSE), on assistait à de véritables matches entre deux hommes forts, comme à la boxe ou à la lutte. Ces matches étaient pour la plupart du temps précédés de défis, parfois de virulentes polémiques impliquant les adversaires, quand ce n'était pas leurs partisans! Les pages sportives faisaient écho à ces échanges de critiques. Le plus souvent ces matches avaient lieu pour un enjeu. Il va sans dire que les paris se faisaient nombreux chez les partisans.

Parmi les noms des hommes forts les plus remarquables de cette période, citons ceux de Hector Décarie, Wilfrid Cabana, Louis Henrichon, Barré, Latour, Giroux, etc.

Mais le plus célèbre de tous les hommes forts de l'époque a été Louis Cyr, un homme qui battit en tournoi tous les «hercules» de son temps. Ses exploits lui valurent le titre de l'homme le plus fort du monde. «Un demi-dieu de la force», disait-on de lui en France.

Les heures de gloire de la boxe amateur

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer dès le début de ma carrière de journaliste sportif des apôtres de certaines disciplines auxquelles ils cherchaient à m'intéresser. Je pourrais en nommer plusieurs, mais en pensant à la boxe amateur, les noms d'Ernest Métivier et d'Albert Hotte me reviennent immédiatement à la mémoire. La boxe amateur jouissait alors d'une forte popularité du fait qu'il existait plusieurs clubs et que des soirées de boxe avaient lieu fréquemment. Je me souviens du National, du Sainte-Brigide, de la Y.M.H.A., du C.P. Saint-Zotique, et d'autres plus tard, tels que le Champêtre, l'University Settlement et le Griffintown Boys Club.

Dans les années 40 naquit le club Crescent, sous la direction de Russ Leighton, celui qui avait été le gérant de Mike McTigue. C'est sous les couleurs de ce club que se développa Joe Gagnon, l'un de nos plus brillants jeunes boxeurs.

Les six jours cyclistes

Quelques années après mon entrée au journal, je faisais la connaissance d'un événement nouveau pour moi, les six jours cyclistes. Pendant quelques années, deux épreuves avaient lieu au Forum, une au printemps et l'autre à l'automne, sous la direction de Willie Spencer, lui-même ancien cycliste. Des courses du même gnre avaient lieu à cette époque à New York, Chicago, Milwaukee, Minneapolis, Toronto et parfois Pittsburgh.

C'est un sport qui donna à deux cyclistes locaux, Henri Lepage et Jules Audy, l'occasion de s'affirmer et de se créer une réputation enviable tant outre-frontière qu'à Montréal. Les courses de six jours étaient un sport international impliquant des athlètes de divers pays. Zénon Saint-Laurent, un spécialiste des courses sur route, a également participé à plusieurs de ses courses.

Puis à l'instar de d'autres, à cause de la guerre, ce sport a disparu pendant plusieurs années pour réapparaître au centre sportif Paul-Sauvé, où six ou sept courses ont été présentées dans les années 60.

La course Québec-Montréal

Les courses de six jours n'étaient cependant pas la seule activité du monde cycliste local. De nombreuses épreuves avaient lieu pendant la belle saison. La plus prestigieuse de celle-ci était la course Québec-Montréal pour la coupe de LA PRESSE, que suivait mon regretté confrère Armand Richer. Zénon Saint-Laurent, qui avait espéré représenter le Canada aux Jeux olympiques de Los Angeles, remporta les épreuves de 1931 et 1932. Mais il n'alla pas aux Jeux car ni le gouvernement canadien, ni l'Association olympique n'aidait le cyclisme. Heureusement, la situation a bien évolué depuis.

Doug Péron gagna les épreuves de 1938, 40 et 43. Malgré le règlement par lequel un concurrent devait gagner trois années consécutives pour devenir le propriétaire de la coupe de LA PRESSE, ce trophée lui fut remis en permanence et remplacé par un nouveau.

Les débuts du ski

Il faut dire quelques mots du ski de fond qui était particulièrement à l'honneur. Ce dernier l'emportait sur le ski alpin, pour lequel les installations était autrefois insuffisantes.

L'un des plus enthousiastes propagandistes du ski, à l'époque, était Raoul Cloutier, directeur de la publicité du Canadien Pacifique. Lui-même ardent skieur, il assurait la promotion du légendaire «p'tit train du Nord» qui amenait entre 7 000 et 10 000 enthousiastes de ce sport dans toutes les Laurentides à chaque week-end.

Le sentier le mieux connu était le «Maple Leaf» créé par un monsieur Johannsen, surnommé «Jack Rabbit».

Parmi les pionniers, il faut souligner les Emile Maupas, les Emile Cochand et un Alex Foster; ce dernier installa le premier «monte-pente» (comme on disait à l'époque) dans les Laurentides, soit à Shawbridge. Il s'agissait d'un câble actionné par un moteur de camion Ford.

La crosse et la brutalité

La belle époque de la crosse était déjà terminée à mon arrivée au journal. Pour expliquer la situation, on m'avait dit que la Grande Guerre avait décimé les rangs des joueurs et de la relève.

C'était sans doute l'une des causes, mais on ne saurait passer sous silence la rudesse, qui tournait souvent à la brutalité.

Donc, la crosse avait connu ses plus beaux jours. Les exploits de Newsy Lalonde, le plus fameux de tous les joueurs, n'étaient plus que souvenirs.

Mais la crosse n'était pas morte; elle rebondissait au cours des années 30, sous une forme différente. Au lieu d'être présentée à l'extérieur, on avait décidé de tenter l'expérience en salle avec la «box lacrosse».

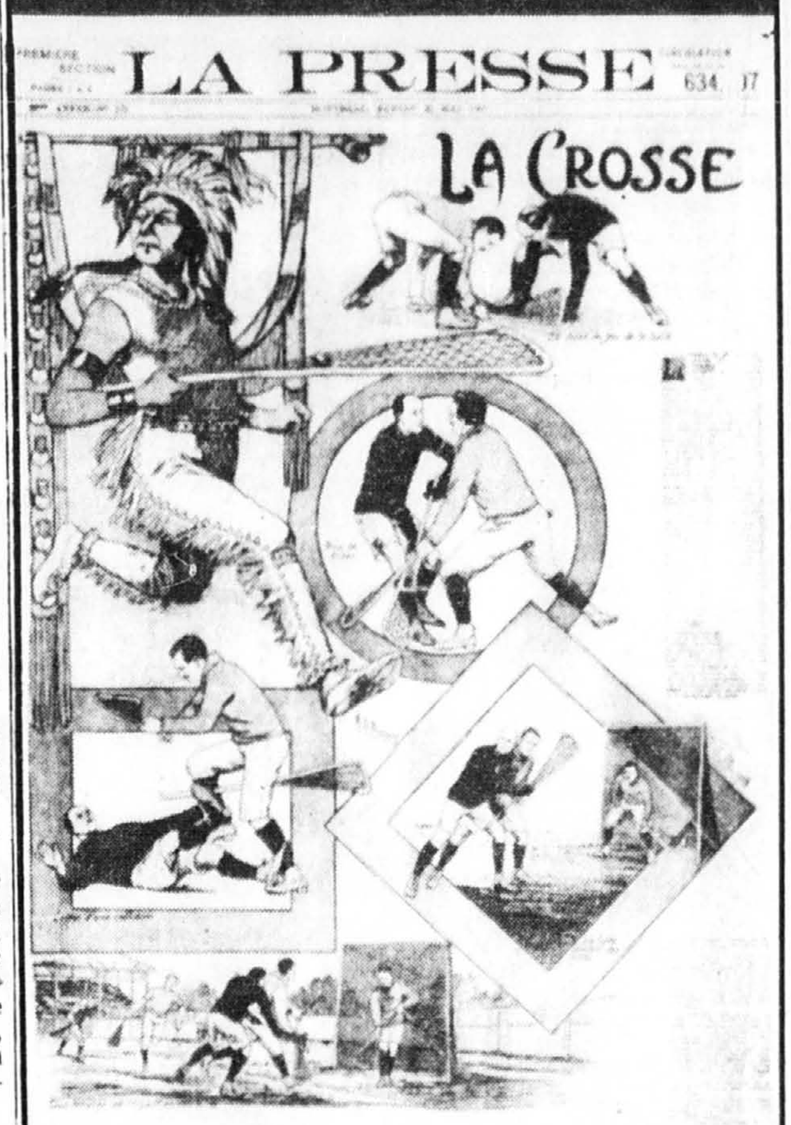
Même si j'avais voulu ignorer la crosse, je n'aurais pas pu le faire. Le bureau des sports à LA PRESSE recevait en effet la visite de Richard Brayley quatre à cinq fois par semaine. C'était le plus ardent partisan de ce sport à Montréal. Mon regretté confrère Armand Richer, qui couvrait ce sport chez nous, était inondé de nouvelles.

L'optimisme de Brayley était inébranlable, malgré les échecs connus dans les années 30 avec une ligue professionnelle, une ligue amateur et une ligue intermédiaire.

En 1964, une ligue amateur s'installait au Forum avec quatre équipes, mais le principal espoir devait surgir en 1974 avec la formation d'une ligue professionnelle composée d'équipes de Montréal, Toronto, Rochester, Syracuse, Philadelphie, et du Maryland. Mais encore là l'espoir fut de courte durée.

Certes la crosse n'a pas complètement disparu puisqu'on la pratique encore aujourd'hui dans plusieurs localités. Mais reprendra-t-elle un jour sa place dans les grands amphithéâtres? S'il est facile de poser la question, il est moins aisé d'y répondre.

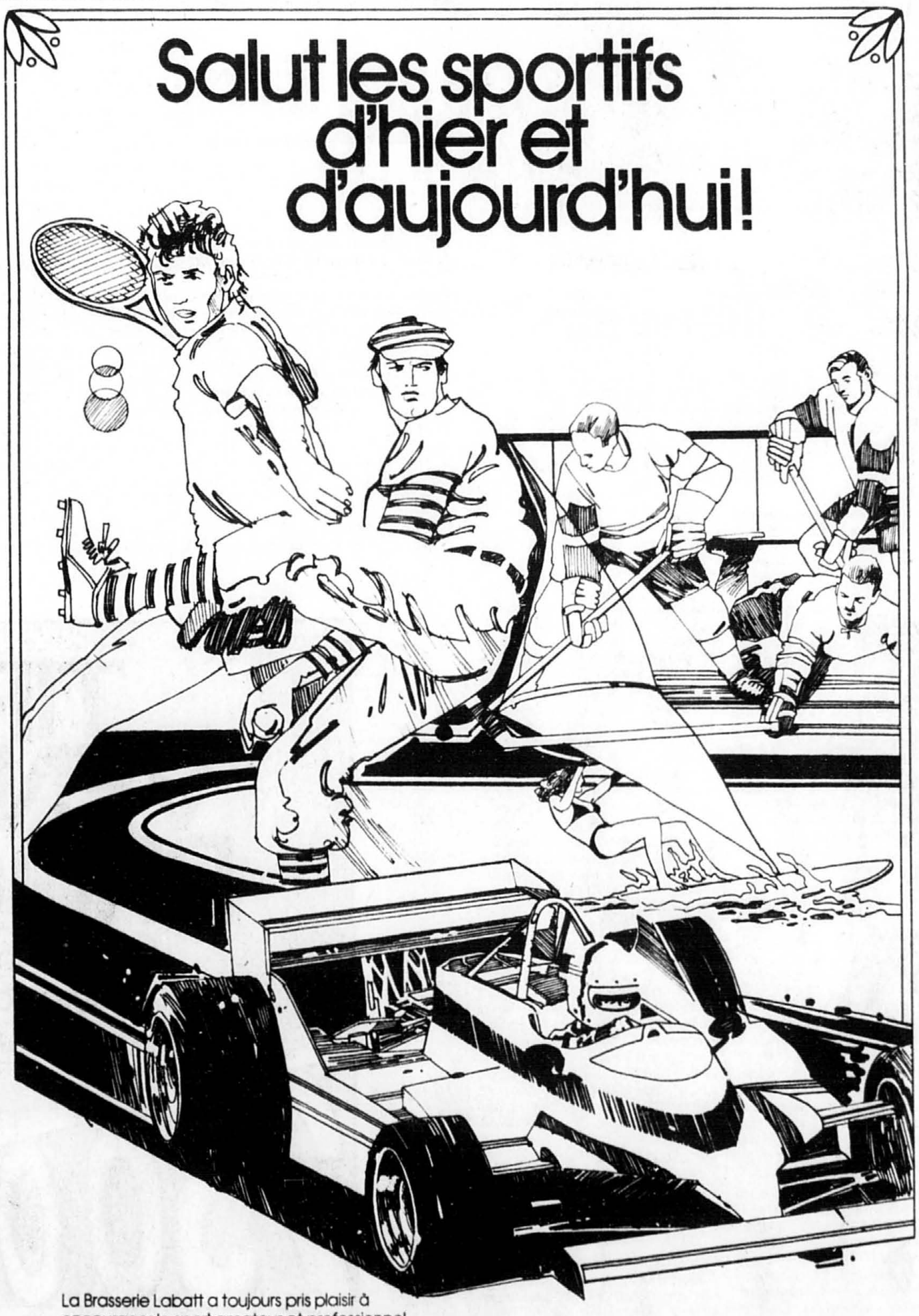
C'était en 1907


LA PRESSE

LA CROSSE

Dans son édition du 25 mai 1907, LA PRESSE consacrait sa première page à la crosse. « L'origine du jeu de crosse comme celle de la race indienne à laquelle nous le devons se perd dans les ténèbres qui enveloppent l'histoire primitive de ce peuple », pouvait-on lire à l'époque.

Salut les sportifs d'hier et d'aujourd'hui!



La Brasserie Labatt a toujours pris plaisir à encourager le sport amateur et professionnel.

Nous profitons de ce centenaire pour rendre hommage à la Presse qui fut et reste le fidèle miroir des vedettes de quartier comme des vedettes internationales et saluer les journalistes qui témoignent de leurs exploits.

Labatt 50

Les stades



Le Forum, tel qu'il apparaissait dans les années 20.



Le baseball a connu des heures de gloire au stade de Lorimier. Sur cette photo, prise le 26 avril 1951, c'est le joueur de premier but George Byam qui marque le premier point de la saison locale des Royaux.

Photothèque LA PRESSE

LE STADE DE LORIMIER

Que de souvenirs!

Faire l'historique du stade de Lorimier, c'est non seulement écrire un chapitre important de la vie sportive montréalaise, mais c'est aussi remuer des tonnes de souvenirs merveilleux, poignants, souvent drôles, pittoresques.

MARCEL DESJARDINS
Collaboration spéciale

Comment l'aventure du stade de Lorimier (et du baseball...) a-t-elle commencé? Certains prétendent que l'idée d'implanter à Montréal une équipe de la Ligue internationale de baseball venait de George Stallings, exgérant des Braves de Boston, de la Ligue nationale, tandis que d'autres attribuent la paternité du projet à son ami Carlos Ferrer.

Toujours est-il que Stallings s'est amené à Montréal, où il n'eut visiblement pas de difficulté à convaincre le sportif et financier Ernest Savard, car peu de temps après, ce dernier formait une société avec comme président Athanase David, alors secrétaire de la province.

Si l'on se fie aux journaux de l'époque, le premier emplacement convoité pour la construction d'un stade se trouvait à l'angle des rues Iberville et Masson, sur un terrain utilisé par les cirques lors de leur passage à Montréal. Mais au moment de construire l'amphithéâtre, on apprit que les propriétaires de la nouvelle équipe de baseball avaient choisi un terrain plus central et plus facile d'accès par tramway, à l'angle des rues de Lorimier et Ontario.

La construction commença en janvier 1928. Lorsque les journalistes s'informaient des progrès de la construction du stade de 20 000 places qui allait devenir le plus vaste à Montréal, ils se faisaient répondre systématiquement qu'on pataugeait dans la boue. Il y avait tellement de boue qu'un jour, un cheval s'y enlisa tout juste à l'endroit choisi pour le troisième but, précisait-on, et y demeura enterré en dépit de tous les efforts déployés pour l'en sortir.

L'ouverture du stade

Le jour de l'ouverture en mai 1928, le stade fut littéralement pris d'assaut par des milliers de Montréalais qui désiraient assister au match inaugural des Royaux. Des centaines s'étaient même rendus sur les lieux plusieurs heures avant l'ouverture des tourniquets, bloquant littéralement les tramways des rues de Lorimier et Ontario. Et comme les employés n'étaient pas prêts à accueillir une telle foule, le match était commencé depuis longtemps lorsque le dernier spectateur put atteindre son siège.

Contrairement au Stade olympique, celui que l'on érigea rue Delorimier était conçu pour le baseball. Il était confortable, la vue était excellente de partout. Dans les grandes estrades, on trouvait des sièges à deux places. Dans les sections populaires, de longs bancs sans dossier attendaient les moins nantis qui désiraient malgré tout assister aux matches.

Le champ droit favorisait les frappeurs gauchers à cause de la proximité de la clôture, et malgré la hauteur du tableau indicateur, c'est de ce côté qu'on frappait des circuits. Une petite anectode au sujet de ce tableau indicateur: un jour, un frappeur dont j'oublie malheureusement le nom frappa la balle dans une des ouvertures du tableau. Il n'en fallut pas plus pour qu'une entreprise eut l'idée d'offrir une importante somme d'argent à tout joueur qui réussirait de nouveau l'exploit. Mais l'incident ne devait jamais se reproduire.

Mais le stade de Lorimier n'aura pas servi qu'aux matches de baseball. La boxe, la lutte et la raquette y ont vécu de grands moments. Il fut le théâtre de l'arrivée d'une longue course à pied Montréal-Québec-Montréal, gagnée par Pete Gavuzzi, au cours des années 30. Et en dehors des cadres du sport, il est une journée que le temps ne pourra jamais effacer, et c'est l'impressionnante, l'inoubliable cérémonie du 23 juillet 1939, alors que 105 couples prononcèrent simultanément leur engagement de mariage.

Les propriétaires

Quant aux propriétaires, ils ont été relativement peu nombreux. Menacée de faillite, l'équipe de MM. David et Savard accepta en 1932 l'offre d'un syndicat ayant à sa tête M. Charles Trudeau, père du premier ministre actuel, et comprenant notamment MM. Roméo Gauvreau, Hector Racine et Lucien Beauregard. Ces derniers cédèrent le stade aux Dodgers de Brooklyn (puis de Los Angeles) en 1946 pour une somme de $475 000.

Les Dodgers devaient le revendre à des promoteurs immobiliers pour $1 million, lesquels devaient à leur tour le céder à CECM en 1969 pour $2,72 millions. Le stade a été complètement démoli et l'emplacement est maintenant occupé par la polyvalente Pierre-Dupuy.

L'ARÉNA DE WESTMOUNT, LE JUBILÉE...

Plusieurs amphithéâtres sportifs ont été la proie des flammes

Au cours de ce vingtième siècle, plusieurs amphithéâtres sportifs sont malheureusement disparus de la scène montréalaise, après avoir procuré de bons moments à plus d'une génération.

Pensons par exemple aux patinoires. Seuls les plus vieux se souviendront du *Jubilée*, une patinoire de 4 000 places construite rue Sainte-Catherine est, angle Marlborough, tout près de la gare de chemin de fer Moreau, disparue comme la patinoire.



MARCEL DESJARDINS
Collaboration spéciale

Le Canadien y joua sa première partie, mais dès la saison suivante il déménageait sas pénates à l'*aréna de Westmount*, pour revenir au *Jubilée* en janvier 1918, après qu'un incendie eût détruit l'*aréna de Westmount*. Cet aréna de 6 000 places était d'ailleurs plus confortable et plus spatieux que le *Jubilée*. Dans certains milieux, on émet l'opinion que son souvenir influença grandement les auteurs du projet de l'éventuel *Forum*.

Outre l'*aréna de Westmount*, le *Jubilée*, le *Coliseum Skating Rink* (angle Dorchester et Argyle), le *parc Sohmer*, le *Crystal Palace* et la patinoire *Ontario* (angle Ontario et de Lorimier) sont tous disparus dans des incendies.

L'aréna Mont-Royal

Après la destruction en succession de l'*aréna de Wesmount* et du *Jubilée*, il fallait trouver une nouvelle patinoire au Canadien, et en 1919, la décision était prise de construire une nouvelle patinoire un peu plus au nord, rue Mont-Royal, et Saint-Urbain et Clark. L'*aréna Mont-Royal* (c'était son nom) devait coûter $45 000, mais finalement les factures s'élevèrent après de $100 000. Il s'agissait d'une patinoire à glace naturelle, remplacée par la glace artificielle avec plus ou moins de succès quelque temps, en 1924, dans une tentative pour y retenir le Canadien, qui lorgnait du côté du Forum.

Une petite anecdote au sujet de cet aréna. Il était dirigé par un gérant à la poigne de fer. M. Oscar Benoit était très poli et même temps très intransigeant. Un jour que je me présentais sans mon laissez-passer émis par l'équipe, M. Benoit me répondit, selon sa coutume, « No ticket, no laundry! », me signifiant ainsi qu'il n'était pas question de me laisser entrer sans mon laissez-passer. « Oui je sais que vous êtes Marcel Desjardins de LA PRESSE, dit-il, et que vous venez ici tous les lundis. Je vous connais très bien. Mais vous n'avez pas votre passe, et vous n'entrerez pas. » Heureusement, un dirigeant du Canadien eut vent de ma mésaventure et je pus faire mon boulot. C'est sur les bancs de l'école qu'on apprend à lire et à écrire. Moi, je peux dire que c'est sur les bancs de l'*aréna Mont-Royal* que j'ai appris à connaitre le hockey et à l'aimer. Comble de chance, au moment où le Canadien évoluait à l'*aréna Mont-Royal* il alignait de grandes équipes, avec les Vézina, Morenz, Joliat, Cleghorn, etc.

Après le départ du Canadien, l'aréna servit principalement aux activités de ligues de hockey mineur et de soirées de lutte. Et en 1937, l'*aréna Mont-Royal* était vendu et transformé en manufacture.

Le stade Exchange

Chaque fois qu'il est question du stade *Exchange*, l'image qui me revient à l'esprit est celle de ce mordu de la boxe qui, lors des soirées de boxe, faisait le tour du ring, liasse de billets verts à la main, avant les principaux combats, dans le but de trouver des preneurs pour ses paris. Pourquoi vous parler de ce souvenir? Parce que, outre le parc Richelieu, le seul endroit public où les paris se faisaient aussi ouvertement, c'était au stade *Exchange*!

Le stade *Exchange* était situé rue Mont-Royal, près de la rue Frontenac. Il servait de lieu d'entraînement pour les boxeurs, en vue des soirées prévues pour le Forum ou le stade de Lorimier. Mais il servait aussi à des combats de moindre importance, et comme il était petit (il comptait 2 000 sièges), les spectateurs étaient situés très près du ring, ce qui ajoutait à l'atmosphère des lieux.

Construit au cours des années 30 par la famille Godbout, propriétaire de l'hôtel du même nom, le stade *Exchange* était un endroit très populaire. En plus des séances de boxe régulières, on y présentait chaque semaine deux programmes de lutte et un de variétés. Il fut la proie des flammes vers 1960 et ne fut jamais reconstruit.

Même si les vétérans du temps ne me parlaient du parc *Sohmer* qu'en termes de combats de lutte ou de tours de force, le sport n'occupait pas une place majeure à cet endroit, la préférence des usagers allant à la musique et à la détente.

Malgré tout, lutteurs et hommes forts y ont été très actifs, depuis son inauguration, en juin 1889, à sa destruction par un incendie en mars 1919. La lutte était très populaire. Lors d'un match opposant Eugène Tremblay à George Botner, par exemple, les amateurs frustrés de ne pouvoir entrer avaient enfoncé les cloisons, rien de moins, pour assister au combat. Il faut préciser qu'à l'époque, ce sont les règlements de la lutte gréco-romaine (aucune brutalité, aucune prise en bas de la ceinture) qui prévalaient.

Quelques mots en terminant d'un stade plus récent, mais qui n'aura vécu qu'une décennie à peine, l'*Autostade*. Rappelons tout d'abord qu'il avait essentiellement été construit pour les besoins d'Expo 67 et qu'il tenait son nom des commanditaires de sa construction, les trois grands américains de l'automobile, General Motors, Ford et Chrysler.

Construit à partir de sections en béton préfabriqué, ce stade de quelque 33 000 places, où évoluaient les Alouettes de la Ligue canadienne de footbal, n'avait cependant pas été construit pour le football, de sorte qu'avec la construction du Stade olympique, en 1976, il se retrouvait sans usagers.

Il fut demantelé et vendu en pièces détachées à plusieurs municipalités québécoises.

